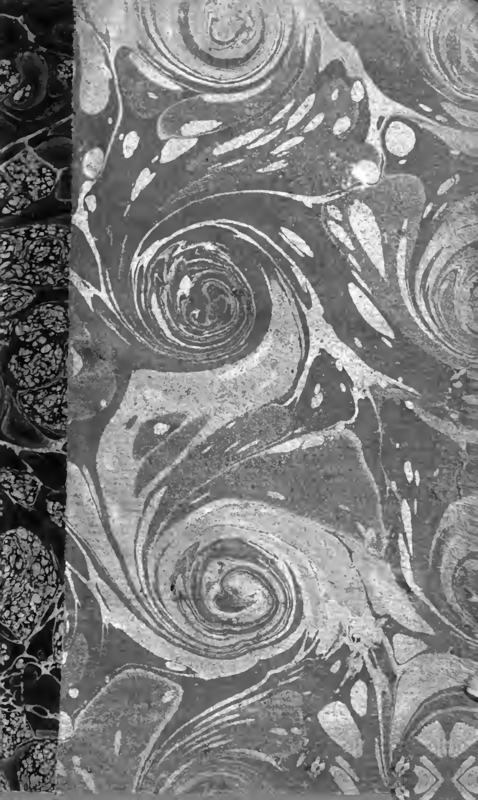
PALLI







THÉATRE
COMPLET
DE M. DE VOLTAIRE;

NOUVELLE ÉDITION,
Revue & corrigée par l'AUTEUR.

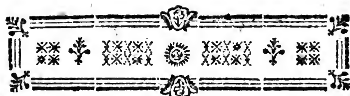
TOME QUATRIÈME,
CONTENANT
SÉMIRAMIS, ORESTE, LES PÉLOPIDES.






A AMSTERDAM,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.



DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE ANCIENNE ET MODERNE.

A SON ÉMINENCE
MONSEIGNEUR
LE CARDINAL QUERINI,

Noble Vénitien, Evêque de Brescia, Bibliothécaire du Vatican.

MONSEIGNEUR,

IL était digne d'un génie tel que le vôtre, & d'un homme qui est à la tête de la plus ancienne bibliothèque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels princes de l'église sous un pontife qui a éclairé le monde chrétien avant de le gouverner. Mais si tous les lettrés vous doivent de la reconnaissance, je vous en dois plus que personne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en si beaux vers *la*

Henriade & *le Poëme de Fontenoy*. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés sont devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encor plus respectable aux nations les noms de *Henri IV*, & de *Louis XV*, & pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, & sur-tout aux premiers pontifes & à leurs ministres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces & grossières de nos peuples septentrionaux, & auxquelles nous devons aujourd'hui notre politesse, nos délices & notre gloire.

C'est sous le grand *Léon X*, que le théâtre Grec renâquit, ainsi que l'éloquence. La *Sophonisbe* du célèbre prélat *Trissino*, nonce du pape, est la première tragédie régulière que l'Europe ait vue après tant de siècles de barbarie, comme la *Calandra* du cardinal *Bibiena* avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, & qui donnâtes au monde quelque idée de cette splendeur de l'ancienne Grèce, qui attirait les nations étrangères à ses solennités, & qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'est pas que votre langue harmonieuse, féconde & flexible, ne soit

propre à tous les sujets ; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la musique, ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'est un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre éminence dans une discussion littéraire. Quelques personnes, accoutumées au style des épîtres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les usages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maison ; mais je parle à un savant, à un sage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, & dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent souvent de semblables recherches ; je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des instructions que de recevoir des éloges.

PREMIÈRE PARTIE.

Des tragédies Grecques imitées par quelques opéra Italiens & Français.

Un célèbre auteur de votre nation dit que depuis les beaux jours d'Athènes, la tragédie errante & abandonnée, cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, & qui lui rende ses premiers honneurs, mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres, où des chœurs occupent presque toujours la scène, & chantent des strophes, des épodes & des antistrophes accompagnées d'une danse grave; qu'aucune nation ne fait paraître ses acteurs sur des espèces d'échasses, le visage couvert d'un masque qui exprime la douleur d'un côté & la joie de l'autre; que la déclamation de nos tragédies n'est point notée & soutenue par des flûtes; il a sans doute raison : & je ne sais si c'est à notre désavantage. J'ignore si la forme de nos tragégies, plus rapprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus imposant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'est pas aussi considéré, depuis la renaissance des lettres, qu'il l'était autrefois; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois usé d'ingratitude envers les successeurs des *Sophocles* & des *Euripides;* que nos théâtres ne sont point de ces édifices superbes dans lesquels les Athéniens mettaient leur gloire; que nous ne prenons pas les mêmes soins qu'eux de ces spectacles devenus si nécessaires dans nos villes immenses : on doit être entiérement de son opinion. *Et sapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.*

Où trouver un spectacle qui nous donne une image de la scène Grecque? c'est peut-être dans vos tragédies nommées opéra, que cette image subsiste. Quoi, me dira-t-on, un opéra Italien aurait quelque ressemblance avec le théâtre d'Athènes? Oui. Le récitatif Italien est précisément

la mélopée des anciens; c'est cette déclamation notée & soutenue par des instrumens de musique. Cette mélopée, qui n'est ennuyeuse que dans vos mauvaises *tragédies opéra*, est admirable dans vos bonnes pièces. Les chœurs, que vous y avez ajoutés depuis quelques années, & qui sont liés essentiellement au sujet, approchent d'autant plus des chœurs des anciens, qu'ils sont exprimés avec une musique différente du récitatif, comme la strophe, l'épode & l'antistrophe étaient chantées chez les Grecs tout autrement que la mélopée des scènes. Ajoutez à ces ressemblances, que dans plusieurs *tragédies opéra* du célèbre abbé *Metastasio*, l'unité de lieu, d'action & de tems, sont observées : ajoutez que ces pièces sont pleines de cette poésie d'expression, & de cette élégance continue, qui embellissent le naturel sans jamais le charger, talent que depuis les Grecs le seul *Racine* a possédé parmi nous, & le seul *Addisson* chez les Anglais.

Je sais que ces tragédies si imposantes par les charmes de la musique, & par la magnificence du spectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité; je sais que ce défaut a fait des monstres des pièces les plus belles, & d'ailleurs les plus régulières : il consiste à mettre dans toutes les scènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, & qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt & du bon sens. Le grand auteur que j'ai déjà cité, & qui a tiré beaucoup de ses pièces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut

qui eſt devenu une néceſſité. Les paroles de ſes airs détachés ſont ſouvent des embelliſſemens du ſujet même ; elles ſont paſſionnées ; elles ſont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'*Horace* ; j'en apporterai pour preuve cette ſtrophe touchante que chante *Arbace* accuſé & innocent.

Vo ſolcando un mar crudele
Senza vele
E ſenza ſarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Creſce il vento, e manca l'arte :
E il voler della fortuna
Son coſtretto à ſeguitar.
Infelice in queſto ſtato,
Son da tutti abandonato ;
Meco ſola è l'innocenza
Che mi porta à naufragar.

J'y ajouterai encor cette autre ariette ſublime que débite le roi des Parthes vaincu par *Adrien*, quand il veut faire ſervir ſa défaite même à ſa vengeance.

Sprezza il furor del vento.
Robuſta quercia auvezza
Di cento venti è cento
L'injurie a tolerar.
E ſe pur cade al ſuolo,
Spiega per l'onde il volo ;
E con quel vento iſteſſo
Va contraſtando il mar.

Il y en a beaucoup de cette eſpèce ; mais que font des beautés hors de place ? & qu'aurait-on dit dans Athènes, ſi *Œdipe* & *Oreſte* avaient, au moment de la reconnaiſſance, chanté des petits airs fredonnés, & débité des comparaiſons à *Jocaſte* & à *Electre* ! Il faut donc avouer que l'opéra, en ſéduiſant les Italiens par les agrémens de la muſique, a détruit d'un côté la véritable tragédie Grecque qu'il faiſait renaître de l'autre.

Notre opéra Français nous devait faire encor plus de tort ; notre mélopée rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle ; elle eſt plus languiſſante ; elle ne permet jamais que les ſcènes aient leur juſte étendue ; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une eſpèce de chanſon.

Que ceux qui ſont au fait de la vraie littérature des autres nations, & qui ne bornent pas leur ſcience aux airs de nos ballets, ſongent à cette admirable ſcène dans *la Clemenza di Tito*, entre *Titus* & ſon favori, qui a conſpiré contre lui ; je veux parler de cette ſcène où *Titus* dit à *Seſtus* ces paroles :

> *Siam ſoli, il tuo Sovrano*
> *Non è preſente ; apri il tuo core à Tito,*
> *Confida ti all' amico ; io ti prometto*
> *Qu'Auguſto no'l ſaprà.*

Qu'ils reliſent le monologue ſuivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternel'e leçon de tous les rois, & le charme de tous les hommes.

. . . . Il torre' altrui la vita
E facoltà commune
Al più vil della terra ; il darla è solo
De' numi, & de' regnanti.

Ces deux ſcènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, ſi elles ne ſont pas ſupérieures ; ces deux ſcènes dignes de *Corneille*, quand il n'eſt pas déclamateur, & de *Racine*, quand il n'eſt pas faible; ces deux ſcènes, qui ne ſont pas fondées ſur un amour d'opéra, mais ſur les nobles ſentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au moins que les ſcènes les plus étendues de nos tragédies en muſique. De pareils morceaux ne ſeraient pas ſupportés ſur notre théâtre lyrique, qui ne ſe ſoutient guère que par des maximes de galanterie, & par des paſſions manquées, à l'exception d'*Armide*, & des belles ſcènes *d'Iphigénie*, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts nous avons, comme vous, dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés, mais qui ſont plus défectueux que les vôtres, parce qu'ils ſont moins liés au ſujet. Les paroles y ſont preſque toujours aſſervies aux muſiciens, qui ne pouvant exprimer dans leurs petites chanſons les termes mâles & énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oiſives, vagues, étrangères à l'action, & ajuſtées comme on peut à de petits airs meſurés, ſemblables à ceux qu'on appelle à Veniſe *Barcarole*. Quel rapport, par exemple, entre *Théſée*, reconnu par ſon père, ſur le point d'être empoiſonné par lui, & ces ridicules paroles :

Le plus ſage
S'enflamme & s'engage,
Sans ſavoir comment.

Malgré ces défauts, j'oſe encor penſer que nos bonnes tragédies opéra, telles qu'*Atis*, *Armide*, *Théſée*, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes, parce que ces tragédies ſont chantées comme celles des Grecs; parce que le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriſte qu'on l'a fait de la morale amoureuſe, reſſemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe ſouvent la ſcène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enſeigne pas la vertu, *& regat iratos, & amet peccare timentes;* mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies opéra nous retrace la forme de la tragédie Grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en conſultant les gens de lettres qui connaiſſent l'antiquité, que ces tragédies opéra ſont la copie & la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles ſont la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les divinités: elles en ſont la deſtruction, parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à ſe connaître en ſons plus qu'en eſprit, à préférer leurs oreilles à leur ame, les roulades à des penſées ſublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus inſipides & les plus mal écrits, quand ils ſont ſoutenus par quelques airs qui nous plaiſent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui réſulte de ce mélange heureux de ſcènes, de chœurs, de danſes, de ſymphonie, & de cette

variété de décorations, ſubjugue juſqu'au critique même; & la meilleure comédie la meilleure tragédie, n'eſt jamais fréquentée par les mêmes perſonnes auſſi aſſidument qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières, nobles, ſévères, ne ſont pas les plus recherchées par le vulgaire; ſi on repréſente une ou deux fois *Cinna*, on joue trois mois *les Fêtes Vénitiennes*: un poëme épique eſt moins lu que des épigrammes licencieuſes; un petit roman ſera mieux débité que l'hiſtoire du préſident *de Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres; mais on ſe diſpute des figures eſtropiées qui viennent de la Chine, & des ornemens fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture; enfin dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent ſur le vrai mérite.

SECONDE PARTIE.

De la tragédie Françaiſe comparée à la tragédie Grecque.

HEUREUSEMENT la bonne & vraie tragédie parut en France avant que nous euſſions ces opéra, qui auraient pû l'étouffer. Un auteur nommé *Mairet* fut le premier qui en imitant la *Sophonisbe* du *Triſſino*, introduiſit la règle des trois unités, que vous aviez priſe des Grecs. Peu à peu notre ſcène s'épura, & ſe défit de l'indécence & de la barbarie qui déshonoraient alors

tant de théâtres & qui servaient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnait tous les spectacles. Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athènes, sur des cothurnes qui étaient de véritables échasses; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques, dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frappans & plus terribles. Nous ne pûmes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduisîmes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituâmes l'histoire à la fable Grecque. La politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour régnèrent sur nos théâtres. *Auguste*, *Cinna*, *César*, *Cornélie*, plus respectables que des héros fabuleux, parlèrent souvent sur notre scène, comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétends pas que la scène Française l'ait emporté en tout sur celle des Grecs, & doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes; mais quelque respect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir. On respecte *Homère*, mais on lit le *Tasse*; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle*; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux? Les Grecs auraient appris de nos grands modernes à faire des exposi-

tions plus adroites, à lier les scènes les unes aux autres, par cet art imperceptible qui ne laiſſe jamais le théâtre vide, & qui fait venir & sortir avec raiſon les perſonnages. C'eſt à quoi les anciens ont ſouvent manqué, & c'eſt en quoi le *Triſſino* les a malheureuſement imités. Je maintiens, par exemple, que *Sophocle* & *Euripide* euſſent regardé la première ſcène de *Bajazet* comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux général d'armée annoncer par les queſtions qu'il fait, qu'il médite une grande entrepriſe.

Que faiſaient cependant nos braves janiſſaires?
Rendent-ils au Sultan des hommages ſincères?
Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lû?

Et le moment d'après :

Crois-tu qu'ils me ſuivraient encor avec plaiſir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur viſir?

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe enſuite ſes deſſeins, & rend compte de ſes actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des paſſions, ces combats de ſentimens oppoſés, ces diſcours animés de rivaux & de rivales, ces conteſtations intéreſſantes, où l'on dit ce que l'on doit dire, ces ſituations ſi bien ménagées les auraient étonnés. Ils euſſent trouvé mauvais peut-être qu'*Hippolyte* ſoit amoureux aſſez froidement d'*Ericie*, & que ſon gouverneur lui faſſe des leçons de galanterie, qu'il diſe :

Vous-même où ſeriez-vous,
Si toujours votre mère, à l'amour oppoſée,

D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Théfée?

Paroles tirées du *Paftor fido*, & bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince : mais ils euffent été ravis en admiration en entendant *Phèdre* s'écrier :

> Œnone, qui l'eût cru? j'avais une rivale.
> .... Hippolyte aime, & je n'en peux douter.
> Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
> Qu'offenfait le refpect, qu'importunait la plainte,
> Ce tigre, que jamais je n'abordai fans crainte,
> Soumis, apprivoifé, reconnaît un vainqueur.

Ce défefpoir de *Phèdre* en découvrant fa rivale, vaut certainement un peu mieux que la fatyre des femmes favantes, que fait fi longuement & fi mal à propos l'*Hippolyte* d'*Euripide*, qui devient là un mauvais perfonnage de comédie. Les Grecs auraient fur-tout été furpris de cette foule de traits fublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point fur eux ce vers :

> Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Qu'il mourût.

Et cette réponfe, peut-être encor plus belle & plus paffionnée, que fait *Hermione* à *Orefte*, lorfqu'après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime, elle apprend malheureufement qu'elle eft obéie, elle s'écrie alors :

> Pourquoi l'affaffiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
> Qui te l'a dit?
>
> ORESTE.
>
> O Dieux! quoi? ne m'avez-vous pas
> Vous-même ici tantôt ordonné fon trépas?

HERMIONE.

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?

Je citerai encor ce que dit *César* quand on lui présente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée*.

Restes d'un demi-dieu, dont on à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Les Grecs ont d'autres beautés ; mais je m'en rapporte à vous, Monseigneur ; ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, & je dis, que ces hommes, qui étaient si passionnés pour la liberté, & qui ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur que dans les républiques, apprendraient à parler dignement de la liberté même, dans quelques-unes de nos pièces, tout écrites qu'elles sont dans le sein d'une monarchie.

Les modernes ont encor, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages du tems du cardinal de *Richelieu* ; c'était son goût, ainsi que celui des Espagnols ; il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs & à arranger une intrigue, & qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie ; c'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le *Venceslas* de *Rotrou* est entièrement dans ce goût, & toute cette histoire est fabuleuse. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ses passions, avec un mélange de bonnes & de

mauvaises qualités; un père tendre & faible; & il a réussi dans quelques parties de son ouvrage. Le *Cid* & *Héraclius*, tirés des Espagnols, sont encor des sujets feints; il est bien vrai qu'il y a eu un empereur nommé *Héraclius*, un capitaine Espagnol qui eut le nom de *Cid*, mais presqu'aucune des aventures qu'on leur attribue n'est véritable. Dans *Zaïre* & dans *Alzire*, (si j'ose en parler, & je n'en parle que pour donner des exemples connus,) tout est feint jusqu'aux noms. Je ne conçois pas après cela, comment le père *Brumoy* a pu dire dans son *Théâtre des Grecs*, que la tragédie ne peut souffrir des sujets feints, & que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuise à chercher la raison d'une chose qui n'est pas; " Je crois en trouver une raison, ,, dit-il, dans la nature de l'esprit humain : il n'y ,, a que la vraisemblance dont il puisse être tou- ,, ché. Or il n'est pas vraisemblable que des faits ,, aussi grands que ceux de la tragédie soient ab- ,, solument inconnus ; si donc le poëte invente ,, tout le sujet jusqu'aux noms, le spectateur se ré- ,, volte, tout lui paraît incroyable, & la pièce ,, manque son effet, faute de vraisemblance. ,,

Premièrement, il est faux que les Grecs se soient interdit cette espèce de tragédie. *Aristote* dit expressément qu'*Agathon* s'était rendu très-célèbre dans ce genre. Secondement, il est faux que ces sujets ne réussissent point ; l'expérience du contraire dépose contre le père *Brumoy*. En troisième lieu, la raison qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, est encor très-fausse ; c'est assurément ne pas connaître le cœur

humain, que de penſer qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatrième lieu, un ſujet de pure invention, & un ſujet vrai, mais ignoré, ſont abſolument la même choſe pour les ſpectateurs; & comme notre ſcène embraſſe des ſujets de tous les tems & de tous les pays, il faudrait qu'un ſpectateur allât conſulter tous les livres, avant qu'il ſût ſi ce qu'on lui repréſente eſt fabuleux ou hiſtorique : il ne prend pas aſſurément cette peine; il ſe laiſſe attendrir quand la pièce eſt touchante, & il ne s'aviſe pas de dire, en voyant *Polyeucte*: Je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* & de *Pauline*, ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le père *Brumoy* devait ſeulement remarquer que les pièces de ce genre ſont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phèdre* était déjà dans *Euripide*, ſa déclaration d'amour dans *Sénèque* le tragique, toute la ſcène d'*Auguſte* & de *Cinna* dans *Sénèque* le philoſophe; mais il fallait tirer *Sévère* & *Pauline* de ſon propre fonds. Au reſte, ſi le père *Brumoy* s'eſt trompé dans cet endroit & dans quelques autres, ſon livre eſt d'ailleurs un des meilleurs & des plus utiles que nous ayions; & je ne combats ſon erreur qu'en eſtimant ſon travail & ſon goût.

Je reviens, & je dis que ce ferait manquer d'ame & de jugement, que de ne pas avouer combien la ſcène Françaiſe eſt au deſſus de la ſcène Grecque, par l'art de la conduite, par l'invention, par les beautés de détail, qui ſont ſans nombre. Mais auſſi on ferait bien partial & bien injuſte, de ne pas tomber d'accord que la galanterie a,

preſque par-tout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ quatre cens tragédies qu'on a données au théâtre, depuis qu'il eſt en poſſeſſion de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne ſoient fondées ſur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'eſt preſque toujours la même pièce, le même nœud, formé par une jalouſie & une rupture, & dénoué par un mariage; c'eſt une coquetterie continuelle, une ſimple comédie, où des princes ſont acteurs, & dans laquelle il y a quelquefois du ſang répandu pour la forme.

La plupart de ces pièces reſſemblent ſi fort à des comédies, que les acteurs étaient parvenus, depuis quelque tems, à les réciter du ton dont ils jouent les pièces qu'on appelle du haut comique; ils ont par là contribué à dégrader encor la tragédie : la pompe & la magnificence de la déclamation ont été miſes en oubli. On s'eſt piqué de réciter des vers comme de la proſe : on n'a pas conſidéré qu'un langage au-deſſus du langage ordinaire, doit être débité d'un ton au-deſſus du ton familier. Et ſi quelques acteurs ne s'étaient heureuſement corrigés de ces défauts, la tragédie ne ſerait bientôt parmi nous, qu'une ſuite de converſations galantes, froidement récitées : auſſi n'y a-t-il pas encor long-tems que parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que ſous le nom de l'*Amoureux* & de l'*Amoureuſe*. Si un étranger avait demandé dans Athènes : Quel eſt votre meilleur acteur pour les amoureux dans *Iphigénie*,

dans *Hécube*, dans les *Héraclides*, dans *Œdipe*, & dans *Electre* ? on n'aurait pas même compris le fens d'une telle demande. La fcène Françaife s'eft lavée de ce reproche par quelques tragédies, où l'amour eft une paffion furieufe & terrible, & vraiment digne du théâtre; & par d'autres, où le nom d'amour n'eft pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verfer tant de larmes que la nature. Le cœur n'eft qu'effleuré pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante; mais il eft profondément attendri de la douloureufe fituation d'une mère, prête de perdre fon fils; c'eft donc affurément par condefcendance pour fon ami, que *Defpréaux* difait :

..... De l'amour la fenfible peinture
Eft pour aller au cœur la route la plus fûre.

La route de la nature eft cent fois plus sûre, comme plus noble; les morceaux les plus frappans d'*Iphigénie*, font ceux où *Clytemneftre* défend fa fille, & non pas ceux où *Achille* défend fon amante.

On a voulu donner dans *Sémiramis* un fpectacle encor plus pathétique que dans *Mérope* ; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théâtre Grec. Il ferait trifte, après que nos grands maîtres ont furpaffé les Grecs en tant de chofes dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs repréfentations. Un des plus grands obftacles qui s'oppofent fur notre théâtre, à toute action grande & pathétique, eft la foule des fpectateurs, confondue fur la fcène avec les acteurs; cette indécence fe fit fentir particulièrement à la

première repréfentation de *Sémiramis.* La principale actrice de Londres, qui était préfente à ce fpectacle, ne revenait point de fon étonnement: elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes affez ennemis de leurs plaifirs, pour gâter ainfi le fpectacle fans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la fuite aux repréfentations de *Sémiramis*, & il pourrait aifément être fupprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre ; un inconvénient, tel que celui-là feul, a fuffi pour priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvre qu'on aurait fans doute hafardés, fi on avait eu un théâtre libre, propre pour l'action, & tel qu'il eft chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'eft pas affurément le feul qui doive être corrigé. Je ne peux affez m'étonner ni me plaindre du peu de foin qu'on a en France de rendre les théâtres, dignes des excellens ouvrages qu'on y repréfente, & de la nation qui en fait fes délices. *Cinna*, *Athalie*, méritaient d'être repréfentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût, & dans lequel les fpectateurs font placés, contre tout ordre & contre toute raifon, les uns debout fur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils font gênés & preffés indécemment, & où ils fe précipitent quelquefois en tumulte les uns fur les autres, comme dans une fédition populaire. On repréfente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des falles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, & avec beaucoup plus de décence.

Que nous ſommes loin, ſur-tout, de l'intelligence & du bon goût qui règne en ce genre dans preſque toutes vos villes d'Italie ! Il eſt honteux de laiſſer ſubſiſter encor ces reſtes de barbarie dans une ville ſi grande, ſi peuplée, ſi opulente & ſi polie. La dixième partie de ce que nous dépenſons tous les jours en bagatelles, auſſi magnifiques qu'inutiles & peu durables, ſuffirait pour élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris auſſi magnifique qu'il eſt riche & peuplé, & pour l'égaler un jour à Rome, qui eſt notre modèle en tant de choſes. C'était un des projets de l'immortel *Colbert.* J'oſe me flatter qu'on pardonnera cette petite digreſſion à mon amour pour les arts & pour ma patrie ; & que peut-être même un jour elle inſpirera aux magiſtrats qui ſont à la tête de cette ville, la noble envie d'imiter les magiſtrats d'Athènes & de Rome, & ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre conſtruit ſelon les règles doit être très-vaſte, il doit repréſenter une partie d'une place publique, le périſtile d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de ſorte qu'un perſonnage, vu par les ſpectateurs, puiſſe ne l'être point par les autres perſonnages ſelon le beſoin. Il doit en impoſer aux yeux, qu'il faut toujours ſéduire les premiers. Il doit être ſuſceptible de la pompe la plus majeſtueuſe. Tous les ſpectateurs doivent voir & entendre également, en quelqu'endroit qu'ils ſoient placés. Comment cela peut-il s'exécuter ſur une ſcène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laiſſent à peine dix pieds de places aux acteurs ? De là

vient que la plupart des pièces ne ſont que de longues converſations ; toute action théâtrale eſt ſouvent manquée & ridicule. Cet abus ſubſiſte, comme tant d'autres, par la raiſon qu'il eſt établi, & parce qu'on jette rarement ſa maiſon par terre, quoiqu'on ſache qu'elle eſt mal tournée. Un abus public n'eſt jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reſte, quand je parle d'une action théâtrale, je parle d'un appareil, d'une cérémonie, d'une aſſemblée, d'un événement néceſſaire à la pièce, & non pas de ces vains ſpectacles plus puériles que pompeux, de ces reſſources du décorateur qui ſuppléent à la ſtérilité du poëte, & qui amuſent les yeux, quand on ne ſait pas parler aux oreilles & à l'ame. J'ai vu à Londres une pièce où l'on repréſentait le couronnement du roi d'Angleterre, dans toute l'exactitude poſſible. Un chevalier armé de toutes pièces entrait à cheval ſur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : *Ah ! le bel opéra que nous avons eu ! on y voyait paſſer au galop plus de deux cens gardes.* Ces gens-là ne ſavaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère, qui ayant rarement de bons ouvrages à repréſenter, donne ſur le théâtre des feux d'artifice. Il y a long-tems qu'*Homère*, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces ſottiſes qui leurrent le peuple.

Eſſeda feſtinant, pilenta, petorrita, naves ;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.

Si foret in terris, rideret Democritus;
Spectaret populum ludis attentius ipsis.

TROISIEME PARTIE.

De Sémiramis.

PAR tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, Monseigneur, vous voyez que c'était une entreprise assez hardie de représenter *Sémiramis* assemblant les ordres de l'Etat pour leur annoncer son mariage; l'ombre de *Ninus* sortant de son tombeau, pour prévenir un inceste, & pour venger sa mort; *Sémiramis* entrant dans ce mausolée, & en sortant expirante, & percée de la main de son fils. Il était à craindre que ce spectacle ne révoltât: & d'abord, en effet, la plupart de ceux qui fréquentent les spectacles, accoutumés à des élégies amoureuses, se liguèrent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois dans une ville de la grande Grèce, on proposait des prix pour ceux qui inventeraient des plaisirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait fait pour faire tomber cette espèce de drame, vraiment terrible & tragique, on n'a pu y réussir; on disait & on écrivait de tous côtés, que l'on ne croit plus aux revenans, & que les apparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Quoi! toute l'antiquité aura cru ces prodiges, & il ne sera pas permis de se conformer à l'anti-

quité ? Quoi ! notre Religion aura consacré ces coups extraordinaires de la Providence, & il serait ridicule de les renouveler ?

Les Romains philosophes ne croyaient pas aux revenans du tems des Empereurs, & cependant le jeune *Pompée* évoque une ombre dans la *Pharsale.* Les Anglais ne croient pas assurément plus que les Romains aux revenans ; cependant ils voient tous les jours avec plaisir dans la tragédie d'*Hamlet*, l'ombre d'un roi qui paraît sur le théâtre dans une occasion à peu près semblable à celle où l'on a vu à Paris le spectre de *Ninus.* Je suis bien loin assurément de justifier en tout la tragédie d'*Hamlet* ; c'est une pièce grossière & barbare, qui ne serait pas supportée par la plus vile populace de France & d'Italie. *Hamlet* y devient fou au second acte, & sa maîtresse devient folle au troisième ; le prince tue le père de sa maîtresse feignant de tuer un rat, & l'héroïne se jette dans la rivière. On fait sa fosse sur le théâtre ; des fossoyeurs disent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts ; le prince *Hamlet* répond à leurs grossièretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce tems-là un des acteurs fait la conquête de la Pologne. *Hamlet*, sa mère, & son beau-père, boivent ensemble sur le théâtre ; on chante à table, on s'y querelle, on se bat, on se tue ; on croirait que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre. Mais parmi ces irrégularités grossières, qui rendent encor aujourd'hui le théâtre Anglais si absurde & si barbare, on trouve dans

Hamlet, par une bizarrerie encor plus grande, des traits sublimes, dignes des plus grands génies. Il semble que la nature se soit plue à rassembler dans la tête de *Shakespear*, ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus grand, avec ce que la grossiéreté sans esprit peut avoir de plus bas & de plus détestable.

Il faut avouer que parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces horribles extravagances, l'ombre du père d'*Hamlet* est un des coups de théâtre des plus frappans. Il fait toujours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont les plus instruits, & qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inspire plus de terreur à la seule lecture, que n'en fait naître l'apparition de *Darius* dans la tragédie d'*Eschyle*, intitulée les *Perses*. Pourquoi? Parce que *Darius*, dans *Eschyle*, ne paraît que pour annoncer les malheurs de sa famille, au lieu que dans *Shakespear*, l'ombre du père d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets; elle n'est ni inutile, ni amenée par force; elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible, qui est le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fonds de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir en tout tems & en tout pays, qu'un Etre suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes peuvent appeler en jugement; c'est une consolation pour le faible, c'est un frein pour le pervers qui est puissant.

Du

Du ciel, quand il le faut, la juſtice ſuprême
Suſpend l'ordre éternel, établi par lui-même :
Il permet à la mort d'interrompre ſes loix,
Pour l'effroi de la terre, & l'exemple des rois.

Voilà ce que dit à *Sémiramis* le pontife de Babylone, & ce que le ſucceſſeur de *Samuël* aurait pu dire à *Saül*, quand l'ombre de *Samuël* vint lui annoncer ſa condamnation.

Je vais plus avant, & j'oſe affirmer, que lorſqu'un tel prodige eſt annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il eſt préparé, quand on eſt parvenu enfin juſqu'au point de le rendre néceſſaire, de le faire deſirer même par les ſpectateurs, il ſe place alors au rang des choſes naturelles.

On ſait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués. *Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus.* Je ne voudrais pas aſſûrément, à l'imitation d'*Euripide*, faire deſcendre *Diane* à la fin de la tragédie de *Phèdre*, ni *Minerve* dans l'*Iphigénie* en Tauride. Je ne voudrais pas, comme *Shakeſpear*, faire apparaître à *Brutus* ſon mauvais génie. Je voudrais que de telles hardieſſes ne fuſſent employées que quand elles ſervent à la fois à mettre dans la pièce de l'intrigue & de la terreur : & je voudrais, ſur-tout, que l'intervention de ces êtres ſurnaturels ne parût pas abſolument néceſſaire. Je m'explique : ſi le nœud d'un poëme tragique eſt tellement embrouillé, qu'on ne puiſſe ſe tirer d'embarras que par le ſecours d'un prodige, le ſpectateur ſent la gêne où l'auteur s'eſt mis, & la faibleſſe de la reſſource. Il ne

voit qu'un écrivain qui se tire mal-adroitement d'un mauvais pas. Plus d'illusion, plus d'intérêt. *Quodcumque ostendis mihi, sic incredulus odi.* Mais je suppose que l'auteur d'une tragédie se fût proposé pour but d'avertir les hommes, que DIEU punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires; je suppose que sa pièce fût conduite avec un tel art, que le spectateur attendît à tout moment l'ombre d'un Prince assassiné, qui demande vengeance, sans que cette apparition fût une ressource absolument nécessaire à une intrigue embarrassée : je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, ferait un très-grand effet en toute langue, en tout tems & en tous pays.

Tel est, à peu près, l'artifice de la tragédie de *Sémiramis*, (aux beautés près, dont je n'ai pu l'orner.) On voit dès la première scène, que tout doit se faire par le ministère céleste; tout roule, d'acte en acte, sur cette idée. C'est un Dieu vengeur qui inspire à *Sémiramis* des remords qu'elle n'eût point eus dans ses prospérités, si les cris de *Ninus* même ne fussent venus l'épouvanter au milieu de sa gloire. C'est ce Dieu qui se sert de ces remords mêmes qu'il lui donne, pour préparer son châtiment; & c'est de-là même que résulte l'instruction qu'on peut tirer de la pièce. Les anciens avaient souvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime; ainsi *Sophocle* finit son *Œdipe*, en disant, qu'il ne faut jamais appeler un homme heureux avant sa mort : ici toute la morale de la pièce est renfermée dans ces vers :

------ Il eſt donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais.

Maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle*. Mais quelle inſtruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime ſi rare, & d'une punition plus rare encor? J'avoue que la cataſtrophe de *Sémiramis* n'arrivera pas ſouvent; mais ce qui arrive tous les jours ſe trouve dans les derniers vers de la pièce :

------ Apprenez tous du moins,
Que les crimes ſecrets ont des Dieux pour témoins.

Il y a peu de familles ſur la terre où l'on ne puiſſe quelquefois appliquer ces vers; c'eſt par-là que les ſujets tragiques, les plus au-deſſus des fortunes communes, ont les rapports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais, ſur-tout, appliquer à la tragédie de *Sémiramis* la morale par laquelle *Euripide* finit ſon *Alceſte*, pièce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage : *Que les Dieux emploient des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels décrets! Que les grands événemens qu'ils ménagent ſurpaſſent les idées des mortels!*

Enfin, Monſeigneur, c'eſt uniquement parce que cet ouvrage reſpire la morale la plus pure, & même la plus ſévère, que je la préſente à votre Eminence. La véritable tragédie eſt l'école de la vertu; & la ſeule différence qui ſoit entre le théâtre épuré & les livres de morale, c'eſt que l'inſtruction ſe trouve dans la tragédie toute en

action ; c'est qu'elle y est intéressante, & qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour instruire la terre, & pour bénir le ciel, & qui, par cette raison, fut appelé le langage des Dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez, sans doute, le long détail où je suis entré, sur des choses qui n'avaient pas peut-être été encor tout-à-fait éclaircies, & qui le seraient, si votre Eminence daignait me communiquer ses lumières sur l'antiquité, dont elle a une si profonde connaissance.



AVERTISSEMENT.

Cette tragédie d'une eſpèce particulière ; & qui demande un appareil peu commun ſur le théâtre de Paris, avait été demandée par l'Infante d'Eſpagne, dauphine de France, qui remplie de la lecture des anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, & donné au théâtre plus de pompe & de dignité.

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE.





ACTEURS.

SÉMIRAMIS, Reine de Babylone.

ARZACE, ou NINIAS, fils de Sémiramis.

AZEMA, Princeſſe du ſang de Bélus.

ASSUR, Prince du ſang de Bélus.

OROÈS, grand-prêtre.

OTANE, miniſtre attaché à Sémiramis.

MITRANE, ami d'Arzace.

CÉDAR, attaché à Aſſur.

Gardes, Mages, Eſclaves, Suite.

SEMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vaste péristile, au fond duquel est le palais de Sémiramis. *Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais ; le temple des mages est à droite, & un mausolée à gauche orné d'obélisques.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux esclaves portent une cassette dans le lointain.*

Oui, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône,
Remet, entre tes bras, Arzace à Babylone.
Que la Reine en ces lieux brillans de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur!
Quel art a pu former ces enceintes profondes,
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes,
Ce temple, ces jardins dans les airs soutenus,

Ce vaſte mauſolée où repoſe Ninus ?
Eternels monumens moins admirables qu'elle !
C'eſt ici qu'à ſes pieds Sémiramis m'appelle.
Les Rois de l'Orient, loin d'elle proſternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me ſont deſtinés:
Je vais dans ſon éclat voir cette Reine heureuſe.

MITRANE.

La renommée, Arzace, eſt ſouvent bien trompeuse;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment ?

MITRANE.

Sémiramis à ſes douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle eſt dévorée :
L'horreur qui l'épouvante eſt dans tous les eſprits.
Tantôt rempliſſant l'air de ſes lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque Dieu vengeur évitant la pourſuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au ſilence, à la mort conſacrés;
Séjour où nul mortel n'oſa jamais deſcendre,
Où de Ninus, mon maître, on conſerve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air ſombre, intimidé,
Et ſe frappant le ſein de ſes pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un ſilence farouche,
Les noms de fils, d'époux échappent de ſa bouche.
Elle invoque les Dieux; mais les Dieux irrités
Ont corrompu le cours de ſes proſpérités.

ARZACE.

Quelle eſt d'un tel état l'origine imprévue ?

MITRANE.

L'effet en eſt affreux ; la cauſe eſt inconnue.

ARZACE.

Et depuis quand les Dieux l'accablent-ils ainſi ?

MITRANE.

Du tems qu'elle ordonna que vous vinſſiez ici.

ARZACE.

Moi ?

MITRANE.

Vous ; ce fut, Seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes ;
Lorſqu'on vit déployer ces drapeaux ſuſpendus,
Monumens des Etats à vos armes rendus :
Lorſqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la niéce de mon maître,
Ce pur ſang de Bélus, & de nos Souverains,
Qu'aux Scythes raviſſeurs ont arraché vos mains ;
Ce trône a vu flétrir ſa majeſté ſuprême,
Dans des jours de triomphe, au ſein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point de part à ce trouble odieux :
Un ſeul de ſes regards adoucirait les Dieux.
Azéma d'un malheur ne peut être la cauſe ;
Mais de tout, cependant, Sémiramis diſpoſe ;
Son cœur en ces horreurs n'eſt pas toujours plongé.

MITRANE.

De ces chagrins mortels ſon eſprit dégagé,
Souvent reprend ſa force & ſa ſplendeur première.
J'y revois tous les traits de cette ame ſi fière,
A qui les plus grands rois ſur la terre adorés,
Même par les flatteurs ne ſont pas comparés ;
Mais lorſque ſuccombant au mal qui la déchire,

Ses mains laissent flotter les rênes de l'empire ;
Alors le fier Assur, ce satrape insolent,
Fait gémir le palais sous son joug accablant.
Ce secret de l'Etat, cette honte du trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons !
Que par-tout le bonheur est mêlé d'amertume !
Qu'un trouble aussi cruel m'agite & me consume !
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,
Accusant le destin qui m'a ravi mon père,
En proie aux passions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné !

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable ;
Phradate m'était cher, & sa perte m'accable :
Hélas! Ninus l'aimait; il lui donna son fils ;
Ninias notre espoir à ses mains fut remis.
Un même jour ravit & le fils & le père ;
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire ;
Mais enfin son exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'empire ajouté des provinces ;
Et placé par la gloire au rang des plus grands princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne sais en ces lieux quels seront mes destins.
Aux plaines d'Arbazan quelque succès peut-être ;

Quelques travaux heureux, m'ont assez fait connaître ;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus
Vint imposer des loix à cent peuples vaincus,
Elle laissa tomber, de son char de victoire,
Sur mon front jeune encor, un rayon de sa gloire;
Mais souvent dans les champs un soldat honoré
Rampe à la cour des rois, & languit ignoré.
Mon pére en expirant me dit que sa fortune
Dépendait en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux;
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre ;
Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître;
Sur mon sort en secret je dois le consulter;
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE.

Rarement il l'approche; obscur & solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère;
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, & jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa thiare auprès du diadême.
Moins il veut être grand, plus il est révéré.
Quelqu'accès m'est ouvert en ce séjour sacré;
Je puis même en secret lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

SCÈNE II.

ARZACE *seul.*

EH ! quelle est donc sur moi la volonté des
Dieux !
Que me réservent-ils ? & d'où vient que mon père
M'envoie en expirant aux pieds du sanctuaire ?
Moi soldat, moi nourri dans l'horreur des com-
bats,
Moi, qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas !
Aux Dieux des Chaldéens quel service ai-je à ren-
dre ?
Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre ?
(*On entend des gémissemens sortir du fond du tombeau, où l'on suppose qu'ils sont entendus.*)
Du fond de cette tombe, un cri lugubre, af-
freux,
Sur mon front pâlissant fait dresser mes cheveux ;
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux
habite....
Les cris ont redoublé, mon ame est interdite.
Séjour sombre & sacré, mânes de ce grand roi,
Voix puissante des Dieux, que voulez-vous de
moi ?

SCÈNE III.

ARZACE, le grand Mage OROÈS, ſuite de Mages, MITRANE.

MITRANE *au Mage Oroès.*

OUI, Seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens ſecrets que vous ſemblez attendre.

ARZACE.

Du Dieu des Chaldéens pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier à vos yeux préſenté,
Apporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROÈS.

Jeune & brave mortel,
D'un Dieu qui conduit tout, le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate, à jamais, la mémoire m'eſt chère;
Son fils me l'eſt encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par ſon ordre envoyés,
Où ſont-ils?

ARZACE.

Les voici.

Les eſclaves donnent le coffre aux deux mages, qui le poſent ſur un autel.

OROÈS, *ouvrant le coffre, & se penchant avec respect & avec douleur.*

C'est donc vous que je couche,
Restes chers & sacrés, je vous vois, & ma bouche
Presse avec des sanglots ces tristes monumens,
Qui m'arrachant des pleurs attestent mes sermens:
Que l'on nous laisse seuls; allez : & vous Mitrane,
De ce sacré mystère écartez tout profane.

Les mages se retirent.

Voici ce même sceau, dont Ninus autrefois
Transmit aux nations l'empreinte de ses loix :
Je la vois cette lettre à jamais effrayante,
Que prête à se glacer traça sa main mourante.
Adorez ce bandeau, dont il fut couronné;
A venger son trépas ce fer est destiné,
Ce fer qui subjugua la Perse & la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts....

ARZACE.

Ciel! que m'apprenez-vous?

OROÈS.

Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulcre inaccessible au monde,
Les mânes de Ninus, & les Dieux outragés,
Ont élevés leurs voix, & ne sont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.
Ici même, & du fond de cette auguste enceinte,

D'affreux gémissemens sont vers moi parvenus.

ORÔÈS.

Ces accens de la mort sont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

OROÈS.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre;
Mais de qui ?

OROÈS.

Les cruels, dont les coupables mains
Du plus juste des rois ont privé les humains,
Ont de leur trahison caché la trame impie;
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.
Aisément des mortels ils ont séduit les yeux;
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des Dieux,
Des plus obscurs complots il perce les abîmes.

ARZACE.

Ah! si ma faible main pouvait punir ces crimes!
Je ne sais; mais l'aspect de ce fatal tombeau,
Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révère?

OROÈS.

Non, le ciel le défend: un oracle sévère
Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs,
Habité par la mort, & par des Dieux vengeurs.
Attendez avec moi le jour de la justice;
Il est tems qu'il arrive, & que tout s'accomplisse.
Je n'en peux dire plus; des pervers éloigné,

SCÈNE IV.

ARZACE *sur le devant du théâtre, avec* MITRANE, *qui reste auprès de lui.* ASSUR *vers un des côtés, avec* CÉDAR *& sa suite.*

ARZACE.

De tout ce qu'il m'a dit, que mon ame est émue !
Quels crimes ! quelle cour ! & qu'elle est peu connue !
Quoi ! Ninus, quoi ! mon maître est mort empoisonné !

MITRANE, *approchant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Assur tient sa naissance,
Sa fière autorité veut de la déférence ;
La reine le ménage, on craint de l'offenser,
Et l'on peut sans rougir devant lui s'abaisser.

ARZACE.

Devant lui ?

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompai-je, Arzace à Babylone,
Sans mon ordre ! qui? lui ! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil !

ASSUR.

Approchez ; quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps & vos drapeaux ?
Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène ?

ARZACE.

Mes ſervices, Seigneur, & l'ordre de la reine.

ASSUR.

Quoi! la reine vous mande?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais ſavez-vous bien
Que pour avoir ſon ordre on demande le mien?

ARZACE.

Je l'ignorais, Seigneur, & j'aurais penſé même
Bleſſer, en le croyant, l'honneur du diadême.
Pardonnez, un ſoldat eſt mauvais courtiſan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu ſervir la cour, & non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le tems, les lieux vous l'apprendront peut-être;
Mais ici par moi ſeul aux pieds du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis?

ARZACE.

J'oſe lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la ſervir.

ASSUR.

Vous oſez davantage.
Vous ne m'expliquez pas vos vœux préſomptueux,
Je ſais pour Azéma vos deſſeins & vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, ſans doute, & ſon cœur où j'aſpire,
Eſt d'un prix à mes yeux au-deſſus de l'Empire:

Et mes profonds respects, mon amour....

ASSUR.

Arrêtez.

Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.
Qui? vous, associer la race d'un Sarmate
Au sang des demi-dieux du Tigre & de l'Euphrate?
Je veux bien par pitié vous donner un avis;
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous osez me faire,
Vous m'avez entendu, frémissez, téméraire:
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, & vous m'enhardissez:
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat,
Qui servit & la reine, & vous-même, & l'état.
Je vous parais hardi, mon feu peut vous déplaire;
Mais vous me paraissez cent fois plus téméraire,
Vous, qui sous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez assez grand pour m'avoir fait trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être: & je vais vous apprendre,
Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'apprendrons.

SCÈNE V.

SÉMIRAMIS *paraît dans le fond, appuyée sur ses femmes :* OTANE *son confident va au-devant d'Assur.* ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

Seigneur, quittez ces lieux;
La reine en ce moment se cache à tous les yeux.
Respectez les douleurs de son ame éperdue.
Dieux, retirez la main sur sa tête étendue.

ARZACE.

Que je la plains !

ASSUR, *à l'un des siens.*

Sortons; & sans plus consulter,
De ce trouble inouï songeons à profiter.

SÉMIRAMIS *avance sur la scène.*

OTANE, *revenant à Sémiramis.*

O reine, rappelez votre force première;
Que vos yeux sans horreur s'ouvrent à la lumière.

SÉMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, & lassés de s'ouvrir ?
(*Elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.*)
Abîmes, fermez-vous, fantôme horrible, arrête :

Frappe, ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu?

OTANE.

Madame, en cette cour
Arzace auprès du temple a devancé le jour.

SÉMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleste,
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste;
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir,
Mes douloureux tourmens seront prêts à finir.

OTANE.

Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joie;
Espérez dans ces Dieux, dont le bras se déploie.

SÉMIRAMIS.

Arzace est dans ma cour!.. Ah! je sens qu'à son nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux,
Qui d'un fatal hymen brisa le jour affreux.
Ninus en vous chassant de son lit & du trône,
En vous perdant, Madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups;
Babylone & la terre avaient besoin de vous:
Et quinze ans de vertus & de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des loix;
Les arts dans nos cités naissans à notre voix,
Ces hardis monumens, que l'univers admire,

Les acclamations de ce puissant empire ;
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des Dieux.
Enfin, si leur justice emportait la balance,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,
D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux ?
Assur fut en effet plus coupable que vous ;
Sa main qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, & rien ne l'intimide.

SÉMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différens ;
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse, Otane, & je suis sans excuse ;
Devant les Dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.
J'avais cru que ces Dieux justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez ;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadême,
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois, ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux ;
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre ;
J'y révère de loin cette fatale cendre ;
Je l'invoque en tremblant : des sons, des cris affreux,
De longs gémissemens répondent à mes vœux.
D'un grand événement je me vois avertie,
Et peut-être il est tems que le crime s'expie.

OTANE.

OTANE.

Mais eſt-il aſſuré que ce ſpectre fatal
Soit en effet ſorti du ſéjour infernal ?
Souvent de ſes erreurs notre ame eſt obſédée ;
De ſon ouvrage même elle eſt intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, & dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SÉMIRAMIS.

Je l'ai vu ; ce n'eſt point une erreur paſſagère,
Qu'enfante du ſommeil la vapeur menſongère ;
Le ſommeil à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mes eſprits répandu ſes erreurs.
Je veillais, je penſais au ſort qui me menace,
Lorſqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me raſſurait : tu ſais quel eſt mon cœur.
Aſſur depuis un tems l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant ſes yeux eſt mon premier ſupplice ;
Et je déteſte en lui cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux ;
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir ſur lui mon crime ?
Je demandais Arzace, afin de l'oppoſer
Au complice odieux qui penſe m'impoſer ;
Je m'occupais d'Arzace, & j'étais moins troublée.
Dans ces momens de paix, qui m'avaient conſolée,

Ce miniſtre de mort a reparu ſoudain,
Tout dégouttant de ſang, & le glaive à la main :
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir, vient-il pour me défendre ?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour ;
Le ciel à mon repos a réſervé ce jour :
Cependant tout en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abattue.
Je paſſe à tout moment de l'eſpoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie eſt trop peſant pour moi.
Mon trône m'importune, & ma gloire paſſée
N'eſt qu'un nouveau tourment de ma triſte penſée.
J'ai nourri mes chagrins, ſans les manifeſter ;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de conſulter
Ce Mage révéré, que chérit Babylone,
D'avilir devant lui la majeſté du trône,
De montrer une fois, en préſence du ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en ſecret, moins fière ou plus hardie,
Conſulter Jupiter aux ſables de Libie,
Comme ſi loin de nous le Dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déſerts.
Le Dieu qui s'eſt caché dans cette ſombre enceinte,
A reçu dès long-tems mon hommage & ma crainte.
J'ai comblé ſes autels & de dons & d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas, par des préſens ?
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponſe.

SCÈNE VI.

SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

Aux portes du palais, en ſecret on annonce
Un prêtre de l'Égypte, arrivé de Memphis.

SÉMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons, cachons, ſur-tout, au reſte de l'empire,
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire;
En qu'Arzace à l'inſtant à mon ordre rendu,
Puiſſe apporter le calme à ce cœur éperdu.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZACE, AZÉMA.

AZÉMA.

Arzace, écoutez-moi; cet empire indompté
Vous doit ſon nouveau luſtre, & moi la liberté.
Quand les Scythes vaincus réparant leurs défaites
S'élancèrent ſur nous de leurs vaſtes retraites,
Quand mon père en tombant me laiſſa dans leurs fers,
Vous ſeul portant la foudre au fond de leurs déſerts,
Briſâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.
Je vous dois tout; mon cœur en eſt la récompenſe:
Je ne ferai qu'à vous; mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop ſimple & trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainſi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits, & de la renommée,
Vous pouviez déployer, ſincère impunément,
La fierté d'un héros, & le cœur d'un amant.
Vous outragez Aſſur, vous devez le connaître;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il eſt maître;

Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal;
Il est inexorable .... il est votre rival.

ARZACE.

Il vous aime ! qui ? lui ?

AZÉMA.

Ce cœur sombre & farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux esclave, & tyran tour à tour,
S'est-il flatté de plaire, & connaît-il l'amour ?
Des rois Assyriens comme lui descendue,
Et plus près de ce trône, où je suis attendue,
Il pense en m'immolant à ses secrets desseins,
Appuyer de mes droits ses droits trop incertains.
Pour moi si Ninias, à qui, dès sa naissance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance,
Si l'héritier du sceptre à moi seul promis,
Voyait encor le jour près de Sémiramis,
S'il me donnait son cœur, avec le rang suprême;
J'en atteste l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.
Les campagnes du Scythe, & ses climats stériles,
Pleins de votre grand nom, sont d'assez doux asiles,
Le sein de ces déserts, où nâquit notre amour,
Est pour moi Babylone, & deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi, que cet amour outrage,
A ce doux châtiment ne borne point sa rage.
J'ai démêlé son ame, & j'en vois la noirceur;
Le crime, ou je me trompe, étonne peu son cœur.
Votre gloire déjà lui fait assez d'ombrage;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage ;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Conservez vos bontés, je brave son courroux.
La reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me suis vu d'abord admis en sa présence ;
Elle m'a fait sentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité, qu'Assur avait d'orgueil,
Et relevant mon front, prosterné vers son trône,
M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.
Je m'entendais flatter, de cette auguste voix,
Dont tant de souverains ont adoré les loix ;
Je la voyais franchir cet immense intervalle,
Qu'a mis entre elle & moi la majesté royale :
Que j'en étais touché ! qu'elle était à mes yeux
La mortelle, après vous, la plus semblable aux Dieux !

AZÉMA.

Si la reine est pour nous, Assur en vain menace ;
Je ne crains rien.

ARZACE.

J'allais plein d'une noble audace,
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés,
Qui révoltent Assur, & que vous approuvez.
Un prêtre de l'Égypte approche au moment même ;
Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux sur moi, les détourne soudain,
Laisse couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, soupire, & s'échappe à ma vue.

On dit qu'au désespoir son grand cœur est réduit.
Que la terreur l'accable, & qu'un Dieu la poursuit.
Je m'attendris sur elle ; & je ne puis comprendre,
Qu'après plus de quinze ans, soigneux de la défendre,
Le ciel la persécute, & paraisse outragé.
Qu'a-t-elle fait aux Dieux ? d'où vient qu'ils ont changé ?

AZÉMA.

On ne parle en effet que d'augures funestes,
De mânes en courroux, de vengeances célestes.
Sémiramis troublée a semblé, quelques jours,
Des soins de son empire abandonner le cours :
Et j'ai tremblé qu'Assur, en ces jours de tristesse,
Du palais effrayé n'accablât la faiblesse.
Mais la reine a paru, tout s'est calmé soudain,
Tout a senti le poids du pouvoir souverain.
Si déjà de la cour mes yeux ont quelque usage,
La reine hait Assur, l'observe, le ménage :
Ils se craignent l'un l'autre, & tout prêts d'éclater,
Quelque intérêt secret semble les arrêter.
J'ai vu Sémiramis à son nom courroucée :
La rougeur de son front trahissait sa pensée ;
Son cœur paraissait plein d'un long ressentiment ;
Mais souvent à la cour tout change en un moment.
Retournez, & parlez.

ARZACE.

J'obéis : mais j'ignore
Si je puis à son trône être introduit encore.

AZÉMA.

Ma voix secondera mes vœux & votre espoir ;
Je fais de vous aimer ma gloire & mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la respecte & l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envîrai peu les siens.
Le monde est à ses pieds, mais Arzace est aux miens.
Allez. Assur paraît.

ARZACE.

Qui ? ce traître ? à sa vue,
D'une invincible horreur je sens mon ame émue.

SCÈNE II.

ASSUR, CÉDAR, ARZACE, AZÉMA.

ASSUR *à Cédar.*

VA, dis-je, & vois enfin si les tems sont venus
De lui porter des coups trop long-tems retenus.

(*Cédar sort.*)

Quoi ! je le vois encor, il brave encor ma haine ?

ARZACE.

Vous voyez un sujet protégé par sa reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir ; mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un sujet quel est le digne prix ?
Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir son sang qu'au sang de ses ancêtres ?
Et que de Ninias épouse en son berceau...

ARZACE.

Je fais que Ninias, Seigneur, eſt au tombeau;
Que ſon père avec lui mourut d'un coup funeſte,
Il me ſuffit.

ASSUR.

Eh bien, apprenez donc le reſte.
Sachez que de Ninus le droit m'eſt aſſuré,
Qu'entre ſon trône & moi je ne vois qu'un degré,
Que la reine m'écoute, & ſouvent ſacrifie
A mes juſtes conſeils un ſujet qui s'oublie;
Et que tous vos reſpects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'oſaient offenſer.

ARZACE.

Inſtruit à reſpecter le ſang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je fais ce qu'on vous doit, ſur-tout en ces climats,
Et je m'en ſouviendrais, ſi vous n'en p rliez pas.
Vos aïeux, dont Bélus a fondé la nobleſſe,
Sont votre premier droit au cœur de la prin-
ceſſe.
Vos intérêts préſens, le ſoin de l'avenir,
Le beſoin de l'état, tout ſemble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut recon-
naître,
J'oſe en oppoſer un qui les vaut tous peut-être;
J'aime; & j'ajouterais, Seigneur, que mon ſecours
A vengé ſes malheurs, a défendu ſes jours,
A ſoutenu ce trône où ſon deſtin l'appelle,
Si j'oſais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir ſon ordre & mon zèle commis;
Je n'en reçois que d'elle, & de Sémiramis.
L'état peut quelque jour être en votre puiſſance;

Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance.
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

ASSUR.

Tu combles la mesure, & tu cours à ta perte.

SCÈNE III.

ASSUR, AZÉMA.

ASSUR.

Madame, son audace est trop long-tems soufferte,
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,
Sur un sujet plus noble & plus digne de nous?

AZÉMA.

En est-il? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Asie entière
Sous vos pas & les miens ouvre une autre carrière:
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper;
L'univers nous appelle, & va nous occuper.
Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même;
Le ciel semble abaisser cette grandeur suprême:
Cet astre si brillant, si long-tems respecté,
Penche vers vous son déclin, sans force & sans clarté.

On le voit, on murmure, & déjà Babylone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit assez; vous connaissez mes droits;
Ce n'est point à l'amour à nous donner des rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inaccessible,
Se fasse une vertu de paraître insensible;
Mais pour vous & pour moi, j'aurais trop à rougir,
Si le sort de l'état dépendait d'un soupir.
Un sentiment plus digne, & de l'un & de l'autre,
Doit gouverner mon sort, & commander au vôtre.
Vos aïeux sont les miens, & nous les trahissons;
Nous perdons l'univers, si nous nous divisons.
Je peux vous étonner; cet austère langage
Effarouche aisément les graces de votre âge;
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous sortez,
A tous ces demi-Dieux que vous représentez.
Long-tems foulant aux pieds leur grandeur & leur cendre,
Usurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations, ou des loix, ou des fers,
Une femme imposa silence à l'univers.
De sa grandeur qui tombe affermissez l'ouvrage;
Elle eut votre beauté, possédez son courage.
L'amour à vos genoux ne doit se présenter,
Que pour vous rendre un sceptre, & non pour vous l'ôter.
C'est ma main qui vous l'offre; & du moins je me flatte,
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate,
La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZÉMA.

Reposez-vous ſur moi, ſans inſulter Arzace,
Du ſoin de maintenir la ſplendeur de ma race.
Je défendrai, ſur-tout, quand il en ſera tems,
Les droits que m'ont tranſmis les rois dont je deſcends.
Je connais nos aïeux: mais après tout j'ignore,
Si parmi ces héros, que l'Aſſyrie adore,
Il en eſt un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de juſtice:
Pour moi quand il faudra que l'hymen m'aſſerviſſe,
C'eſt à Sémiramis à faire mes deſtins;
Et j'attendrai, Seigneur, un maître de ſes mains.
J'écoute peu ces bruits, que le peuple répète,
Échos tumultueux d'une voix plus ſecrète.
J'ignore ſi vos chefs, aux révoltes pouſſés,
De ſervir une femme en ſecret ſont laſſés.
Je les vois à ſes pieds baiſſer leur tête altière;
Ils peuvent murmurer, mais c'eſt dans la pouſſière.
Les Dieux, dit-on, ſur elle ont étendu leurs bras:
J'ignore ſon offenſe, & je ne penſe pas,
Si le ciel a parlé, Seigneur, qu'il vous choiſiſſe,
Pour annoncer ſon ordre, & ſervir ſa juſtice.
Elle règne en ûn mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ſes pieds les loix que vous donnez;
Je ne connais ici que ſon pouvoir ſuprême;
Ma gloire eſt d'obéir; obéiſſez de même.

SCÈNE IV.

ASSUR, CÉDAR.

ASSUR.

OBÉÏR ! ah ! ce mot fait trop rougir mon front ;
J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.
Parle, as-tu réussi ? Ces semences de haine,
Que nos soins en secret cultivaient avec peine,
Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attends de discorde & d'horreur ?

CÉDAR.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A sortir du respect, & de ce long silence,
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés & soumis.
On veut un successeur au trône d'Assyrie ;
Et quiconque, Seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui gagné par moi se vante de l'aimer,
Dit qu'il nous fait un maître, & qu'il vous faut nommer.

ASSUR.

Chagrins toujours cuisans ! honte toujours nouvelle !
Quoi ! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle !

Quoi! j'aurai fait mourir & Ninus & son fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir dans l'éclat d'une illustre disgrace;
Près du trône du monde à la seconde place!
La reine se bornait à la mort d'un époux;
Mais j'étendis plus loin ma fureur & mes coups.
Ninias en secret privé de la lumière,
Du trône où j'aspirais m'entr'ouvrait la barrière,
Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.
C'est en vain que flattant l'orgueil de ses appas,
J'avais cru chaque jour prendre sur sa jeunesse
Cet heureux ascendant, que les soins, la souplesse!
L'attention, le tems, savent si bien donner
Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner.
Je connus mal cette ame inflexible & profonde;
Rien ne la put toucher que l'empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir, dans ses mains assurées,
De l'état chancelant les rênes égarées,
Apaiser le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en monarque, & combattre en héros.
Je la vis captiver & le peuple & l'armée.
Ce grand art d'imposer même à la renommée,
Fut l'art qui sous son joug enchaîna les esprits;
L'univers à ses pieds demeure encor surpris.
Que dis-je? sa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les loix qu'imposa son courage;
Et quand dans mon dépit j'ai voulu conspirer,
Mes amis consternés n'ont su que l'admirer.

CÉDAR.

Ce charme se dissipe, & ce pouvoir chancelle.

Son génie égaré femble s'éloigner d'elle.
Un vain remords la trouble ; & fa crédulité
A depuis quelque tems en fecret confulté
Ces oracles menteurs d'un temple méprifable ;
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens & fes vœux fatiguent les autels :
Elle devient femblable au refte des mortels :
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons fa faibleffe.
Je ne puis m'élever, qu'autant qu'elle s'abaiffe.
De Babylone, au moins, j'ai fait parler la voix.
Sémiramis, enfin, va céder une fois.
Ce premier coup porté, fa ruine eft certaine.
Me donner Azéma, c'eft ceffer d'être reine;
Ofer me refufer, foulève fes états :
Et de tous les côtés le piége eft fous fes pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la furprendre,
J'ai laiffé ma fortune à force de l'attendre.

CÉDAR.

Si la reine vous cède, & nomme un héritier ;
Affur de fon deftin peut-il fe défier?
De vous, & d'Azéma, l'union defirée,
Tout vous porte à l'empire, & tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma, fans doute, il n'eft point d'autre époux.
Mais pourquoi de fi loin faire venir Arzace ?
Elle a favorifé fon infolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu.

Par cette même main dont il eſt ſoutenu.
Prince, mais ſans ſujets, miniſtre & ſans puiſ-
ſance,
Environné d'honneurs, & dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres conſultés, qui font parler leurs
Dieux;
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, & qui craint ma pré-
ſence!
Nous verrons ſi l'ingrate, avec impunité,
Oſe pouſſer à bout un complice irrité.
Il veut ſortir.

SCÈNE V.

ASSUR, OTANE, CÉDAR.

OTANE.

Seigneur, Sémiramis vous ordonne d'at-
tendre,
Elle veut en ſecret vous voir & vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne ſoit témoin.

ASSUR.

A ſes ordres ſacrés j'obéis avec ſoin,
Otane, & j'attendrai ſa volonté ſuprême.



SCENE VI.

ASSUR, CÉDAR.

ASSUR.

EH! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois je lui semble odieux;
Mon aspect importun lui fait bailler les yeux;
Toujours quelque témoin nous voit & nous écoute,
De nos froids entretiens, qui lui pèsent sans doute,
Ses soudaines frayeurs interrompent le cours;
Son silence souvent répond à mes discours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle m'apprendre?
Elle avance vers nous; c'est elle. Va m'attendre.

SCÈNE VII.

SÉMIRAMIS, ASSUR,

SÉMIRAMIS.

SEIGNEUR, il faut enfin que je vous ouvre un cœur,
Qui long-tems devant vous dévora sa douleur.
J'ai gouverné l'Asie, & peut-être avec gloire;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,

Mettra Sémiramis à côté des grands rois.
Vos mains de mon empire ont ſoutenu le poids.
Par-tout victorieuſe, abſolue, adorée,
De l'encens des humains je vivais enivrée :
Tranquille, j'oubliais, ſans crainte & ſans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je ſuis,
Des Dieux, dans mon bonheur, j'oubliai la juſtice ;
Elle parle, je cède ; & ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du tems,
Veut être raffermi juſqu'en ſes fondemens.

ASSUR.

Madame, c'eſt à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au tems, de prévoir ſon outrage.
Qui pourrait obſcurcir des jours ſi glorieux ?
Quand la terre obéit, que craignez-vous des Dieux ?

SÉMIRAMIS.

La cendre de Ninus repoſe en cette enceinte,
Et vous me demandez le ſujet de ma crainte ?
Vous !

ASSUR.

Je vous avoûrai que je ſuis indigné,
Qu'on ſe ſouvienne encor, ſi Ninus a régné.
Craint-on, après quinze ans, ſes mânes en colère ?
Ils ſe feraient vengés, s'ils avaient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je ſuis épouvanté, mais c'eſt de vos remords.
Ah ! ne conſultez point d'oracles inutiles :
C'eſt par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
Ce fantôme inoui, qui paraît en ce jour,

Qui naquit de la crainte, & l'enfante à ſon tour,
Peut-il vous effrayer par tous ſes vains preſtiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'eſt point de prodiges :
Ils ſont l'appas groſſier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.
Mais ſi quelque intérêt, plus noble & plus ſolide,
Eclaire votre eſprit qu'un vain trouble intimide,
S'il vous faut de Bélus éterniſer le ſang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang...

SÉMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon & Babylone
Demandent ſans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon ſceptre on partage le faix ;
Et le peuple & les Dieux vont être ſatisfaits.
Vous le ſavez aſſez, mon ſuperbe courage
S'était fait une loi de régner ſans partage :
Je tins ſur mon hymen l'univers en ſuſpens ;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,
Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même ſeconde,
Me preſſait de donner des ſouverains au monde,
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur je le ſais, n'appartenait qu'à vous.
Vous deviez l'eſpérer ; mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis, ſans former un lien ſi fatal,
Le ſecond de la terre, & non pas mon égal.
C'était aſſez, Seigneur, & j'ai l'orgueil de croire
Que ce rang aurait pu ſuffire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin, j'obéïs à ſa voix ;

Écoutez son oracle, & recevez mes loix.
Babylone doit prendre une face nouvelle,
Quand d'un second hymen allumant le flambeau,
Mère trop malheureuse, épouse trop cruelle,
Tu calmeras Ninus au fond de son tombeau.
C'est ainsi que des Dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos desseins, & votre politique ;
Vous voulez dans l'état vous former un parti ;
Vous m'opposez le sang dont vous êtes sorti.
De vous & d'Azéma mon successeur peut naître ;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi, je ne veux pas que vos droits & les siens,
Ensemble confondus, s'arment contre les miens :
Telle est ma volonté, constante, irrévocable.
C'est à vous de juger si le Dieu qui m'accable
A laissé quelque force à mes sens interdits,
Si vous reconnaissez encor Sémiramis,
Si je peux soutenir la majesté du trône.
Je vais donner, Seigneur, un maître à Babylone.
Mais soit qu'un si grand choix honore un autre ou vous,
Je serai souveraine en prenant un époux.
Assemblez seulement les princes & les mages ;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages ;
Le don de mon empire, & de ma liberté,
Est l'acte le plus grand de mon autorité.
Loin de le prévenir qu'on l'attende en silence.
Le ciel à ce grand jour attache sa clémence.

Tout m'annonce des Dieux qui daignent se calmer ;
Mais c'est le repentir qui doit les désarmer :
Croyez-moi ; les remords à vos yeux méprisables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.
Je vous parais timide & faible ; désormais
Connaissez la faiblesse, elle est dans les forfaits.
Cette crainte n'est pas honteuse au diadême ;
Elle convient aux rois, & sur-tout à vous-même ;
Et je vous apprendrai qu'on peut, sans s'avilir,
S'abaisser sous les Dieux, les craindre & les servir.

SCÈNE VIII.

ASSUR *seul.*

Quels discours étonnans ! quels projets ! quel langage !
Est-ce crainte, artifice, ou faiblesse, ou courage ?
Prétend-elle en cédant raffermir ses destins ?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins ?
A l'hymen d'Azéma je ne dois rien prétendre !
C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.
Ce que n'ont pu mes soins, & nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flattais ses attraits,
Mes brigues, mon dépit, la crainte de sa chûte ;
Un oracle d'Égypte, un songe l'exécute ?
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !

Que de faibles resſorts font d'illuſtres deſtins !
Doutons encor de tout , voyons encor la reine.
Sa réſolution me paraît trop ſoudaine ;
Trop de ſoins , à mes yeux, paraiſſent l'occuper;
Et qui change aiſément , eſt faible ou veut tromper.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉMIRAMIS, OTANE,

Le théâtre représente un cabinet du palais.

SÉMIRAMIS.

OTANE, qui l'eût cru, que les Dieux en colère
Me tendaient en effet une main salutaire ?
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se désarmer ?
Ils ont ouvert l'abîme, & l'ont daigné fermer :
C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grace ;
Ils ont changé mon sort ; ils ont conduit Arzace.
Ils veulent mon hymen ; ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent :
Le mien vole au devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace, c'en est fait, je me rends, & je vois
Que tu devois régner sur le monde & sur moi.

OTANE.

Arzace ! lui ?

SÉMIRAMIS.

Tu sais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perse, & subjuguais l'Asie,

Ce héros, (fous fon père, il combattoit alors)
Ce héros entouré de captifs & de morts,
M'offrit, en rougiffant, de fes mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles fanglantes :
A fon premier afpect tout mon cœur étonné,
Par un pouvoir fecret fe fentit entraîné;
Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable;
Le refte des mortels me fembla méprifable.
Affur qui m'obfervait, ne fut que trop jaloux.
Dès-lors le nom d'Arzace aigriffait fon courroux.
Mais l'image d'Arzace occupa ma penfée,
Avant que de nos Dieux la main me l'eût tracée,
Avant que cette voix qui commande à mon cœur,
Me défignât Arzace, & nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'eft beaucoup abaiffer ce fuperbe courage;
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage,
Qui n'écoutant jamais de faibles fentimens,
Veut des Rois pour fujets, & non pas pour amans.
Vous avez méprifé jufqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroiffait votre empire fuprême :
Et vos yeux fur la terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignaffiez vous en apercevoir.
Quoi ! de l'amour enfin connaiffez-vous les charmes ?
Et pouvez-vous paffer de ces fombres alarmes,
Au tendre fentiment qui vous parle aujourd'hui ?

SÉMIRAMIS.

Non ce n'eft point l'amour qui m'entraîne vers lui,
Mon ame par les yeux ne peut être vaincue.

Ne

Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,
Ecoutant dans mon trouble un charme suborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses.
Malheureuse ! est-ce à moi d'éprouver des faiblesses !
De connaître l'amour & ses fatales loix ?
Otane, que veux-tu ? je fus mère autrefois.
Mes malheureuses mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un triste hymen, que les Dieux m'enlevèrent.
Seule en proie aux chagrins qui venaient m'alarmer,
N'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,
Sentant ce vide affreux de ma grandeur suprême,
M'arrachant à ma cour, & m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monumens,
D'une ame qui se fuit, trompeurs amusemens.
Le repos m'échappait; je sens que je le trouve:
Je m'étonne en secret du charme que j'éprouve.
Arzace me tient lieu d'un époux & d'un fils,
Et de tous mes travaux, & du monde soumis.
Que je vous dois d'encens, ô puissance céleste !
Qui me forçant de prendre un joug jadis funeste,
Me préparez un nœud que j'avais abhorré,
En m'embrasant d'un feu par vous-même inspiré !

OTANE.

Mais vous avez prévu la douleur & la rage,
Dont va frémir Assur à ce nouvel outrage.
Car enfin il se flatte, & la commune voix
A fait tomber sur lui l'honneur de votre choix:
Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

SÉMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai su quinze ans entiers, quel que fût son projet,
Le tenir dans le rang de mon premier sujet :
A son ambition, pour moi toujours suspecte,
Je prescrivis quinze ans les bornes qu'il respecte.
Je régnais seule alors ; & si ma faible main
Mit à ses vœux hardis ce redoutable frein,
Que pourront désormais sa brigue & son audace ;
Contre Sémiramis uni avec Arzace ?
Oui, je crois que Ninus content de mes remords,
Pour presser cet hymen, quitte le sein des morts.
Sa grande ombre, en effet, déjà trop offensée,
Contre Sémiramis serait trop courroucée :
Elle verrait donner, avec trop de douleur,
Sa couronne & son lit à son empoisonneur.
Du sein de son tombeau voilà ce qui l'appelle;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle ;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler :
Pour entendre mes loix je l'ai fait appeler,
Je l'attends.

OTANE.

Son crédit, son sacré caractère ;
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SÉMIRAMIS.

Sa voix achèvera de rassurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

SCÈNE II.

SÉMIRAMIS, OROÈS.

SÉMIRAMIS.

De Zoroaſtre auguſte ſucceſſeur,
Je vais nommer un Roi, vous couronnez ſa tête :
Tout eſt-il préparé pour cette auguſte fête ?

OROÈS.

Les mages & les grands attendent votre choix ;
Je remplis mon devoir, & j'obéis aux Rois ;
Le ſoin de les juger n'eſt point notre partage :
C'eſt celui des Dieux ſeuls.

SÉMIRAMIS.

A ce ſombre langage,
On dirait qu'en ſecret vous condamnez mes vœux.

OROÈS.

Je ne les connais pas ; puiſſent-ils être heureux !

SÉMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés céleſtes.
Ces ſignes que j'ai vus me feraient-ils funeſtes ?
Une ombre, un Dieu peut-être, à mes yeux s'eſt montré ;
Dans le ſein de la terre il eſt ſoudain rentré.
Quel pouvoir a briſé l'éternelle barrière,
Dont le ciel ſépara l'enfer & la lumière ?
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du ſort,
Reviennent à mes yeux du ſéjour de la mort ?

OROÈS.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même :
Il permet à la mort d'interrompre ses loix,
Pour l'effroi de la terre, & l'exemple des Rois.

SÉMIRAMIS.

Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

OROÈS.

Il se fera, Madame.

SÉMIRAMIS.

Éternelle justice,
Qui lisez dans mon ame avec des yeux vengeurs,
Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs ;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.

à Oroès qui s'éloignait.

Revenez.

OROÈS *revenant.*

Je croyais ma présence importune.

SÉMIRAMIS.

Répondez : ce matin aux pieds de vos autels
Arzace a présenté des dons aux immortels ?

OROÈS.

Oui, ces dons leur sont chers ; Arzace a su leur plaire.

SÉMIRAMIS.

Je le crois, & ce mot me rassure & m'éclaire.
Puis-je d'un sort heureux me reposer sur lui ?

OROÈS.

Arzace de l'empire est le plus digne appui ;
Les Dieux l'ont amené : sa gloire est leur ouvrage.

SÉMIRAMIS.

J'accepte avec transport ce fortuné présage ;

L'eſpérance & la paix reviennent me calmer.
Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos mages, de vous, que la préſence auguſte
Sur l'hymen le plus grand, ſur le choix le plus juſte,
Attirent de nos Dieux les regards ſouverains.
Puiſſent de cet Etat les éternels deſtins
Reprendre avec les miens une ſplendeur nouvelle.
Hâtez de ce beau jour la pompe ſolennelle.
Allez.

SCÈNE III.

SÉMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS.

AINSI le ciel eſt d'accord avec moi ;
Je ſuis ſon interprète, en choiſiſſant un Roi.
Que je vais l'étonner par le don d'un Empire !
Qu'il eſt loin d'eſpérer ce moment où j'aſpire !
Qu'Aſſur & tous les ſiens vont être humiliés !
Quand j'aurai dit un mot la terre eſt à ſes pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !
Je l'épouſe, & pour dot, je lui donne le monde.
Enfin ma gloire eſt pure, & je puis la goûter.



SCENE IV.

SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE, un Officier du palais.

OTANE.

Arzace à vos genoux demande à ſe jeter ;
Daignez à ſes douleurs accorder cette grace.

SÉMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace !
De mes chagrins lui ſeul a diſſipé l'horreur :
Qu'il vienne ; il ne ſait pas ce qu'il peut ſur mon cœur.
Vous dont le ſang s'apaiſe, & dont la voix m'inſpire,
Ô mânes redoutés, & vous Dieux de l'empire,
Dieux des Aſſyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriſer, ſoyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a ſoudain pénétrée !

SCÈNE V.

SÉMIRAMIS, ARZACE, AZÉMA.

ARZACE.

O Reine, à vous ſervir ma vie eſt conſacrée ;
Je vous devais mon ſang, & quand je l'ai verſé,
Puiſqu'il coula pour vous, je fus récompenſé.
Mon père avait joui de quelque renommée ;

Mes yeux l'ont vu mourir, commandant votre armée ;
Il a laissé, Madame, à son malheureux fils
Des exemples frappans, peut-être mal suivis.
Je n'ose devant vous rappeler la mémoire
Des services d'un père & de sa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir graces à vos sacrés genoux,
Pour un fils téméraire, & coupable envers vous,
Qui de ses vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint même en vous servant de vous faire une offense.

SÉMIRAMIS.

Vous, m'offenser ? qui, vous ? ah ! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos états.
Sur ces grands intérêts, sur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ses plaintes indiscrètes.
Je dois dans le silence, & le front prosterné,
Attendre, avec cent Rois, qu'un Roi nous soit donné.
Mais d'Assur hautement le triomphe s'apprête ;
D'un pas audacieux il marche à sa conquête ;
Le peuple nomme Assur, il est de votre sang :
Puisse-t-il mériter & son nom & son rang !
Mais enfin je me sens l'ame trop élevée,
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai servie.
J'y suis assez puissant contre sa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flatter....

SÉMIRAMIS.

Ah ! que m'avez-vous dit ? vous, fuir ? vous, me quitter ?
Vous pourriez craindre Assur ?

ARZACE.

Non. Ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre seule colère.
Peut-être avez-vous su mes desirs orgueilleux :
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SÉMIRAMIS.

Espérez tout ; je vous ferai connaître ;
Qu'Assur en aucun tems ne sera votre maître.

ARZACE.

Eh bien ! je l'avoûrai ; mes yeux avec horreur,
De votre époux en lui verraient le successeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée,
Verra-t-on à ses loix Azéma destinée ?
Pardonnez à l'excès de ma présomption ;
Ne redoutez-vous point sa sourde ambition
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;
C'est dans le même sang qu'Assur puisa la vie ;
Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui....

SÉMIRAMIS.

Des sujets tels que vous sont mon plus noble appui.
Je sais vos sentimens : votre ame peu commune
Chérit Sémiramis, & non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés :
Je vous en fais l'arbitre, & vous les soutiendrez.
D'Assur & d'Azéma je romps l'intelligence ;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;
Je sais tous ses projets, ils seront confondus.

ARZACE.

Ah ! puifqu'ainfi mes vœux font par vous entendus,
Puifque vous avez lu dans le fond de mon ame...

AZÉMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ofe à vos pieds...

SÉMIRAMIS *relevant Azéma.*

Raffurez-vous, Madame :
Quel que foit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un fort & des honneurs dignes de vos aïeux.
Deftinée à mon fils, vous m'êtes toujours chère ;
Et je vous vois encor avec des yeux de mère.
Placez-vous l'un & l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon augufte choix.

(*à Arzace.*)

Que l'appui de l'État fe range auprès du trône.



SCENE VI.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand sallon magnifiquement orné. Plusieurs Officiers, avec les masques de leurs dignités, sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du sallon. Les Satrapes sont auprès du trône. Le grand-Prêtre entre avec les Mages. Il se place debout entre Assur & Arzace. La Reine est au milieu avec Azéma & ses femmes. Des gardes occupent le fond du sallon.

OROÈS.

PRINCES, mages, guerriers, soutiens de Babylone,
Par l'ordre de la Reine en ces lieux rassemblés,
Les décrets de nos Dieux vous seront révélés :
Ils veillent sur l'Empire, & voici la journée
Qu'à de grands changemens ils avaient destinée.
Quel que soit le monarque, & quel que soit l'époux,
Que la Reine ait choisi pour l'élever sur nous,
C'est à nous d'obéir.... J'apporte au nom des mages
Ce que je dois aux Rois, des vœux & des hommages,
Des souhaits pour leur gloire, & sur-tout pour l'Etat.
Puissent ces jours nouveaux de grandeur & d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
Ni ces chants d'alégresse en des plaintes funèbres !

AZÉMA.

Pontife, & vous, Seigneur, on va nommer un Roi.
Ce grand choix, quel qu'il ſoit, peut n'offenſer que moi.
Mais je nâquis ſujette, & je la ſuis encore;
Je m'abandonne aux ſoins dont la Reine m'honore,
Et ſans oſer prévoir un ſiniſtre avenir,
Je donne à ſes ſujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puiſſe arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'Etat à ce grand jour préſide.
Jurons tous par ce trône, & par Sémiramis,
D'être à ce choix auguſte aveuglément ſoumis,
D'obéir ſans murmure au gré de ſa juſtice.

ARZACE.

Je le jure; & ce bras armé pour ſon ſervice;
Ce cœur à qui ſa voix commande après les Dieux;
Ce ſang dans les combats répandu ſous ſes yeux,
Sont à mon nouveau maître avec le même zèle
Qui ſans ſe démentir les anima pour elle.

LE GRAND-PRÊTRE.

De la Reine & des Dieux j'attends les volontés.

SÉMIRAMIS.

Il ſuffit; prenez place; & vous, peuple, écoutez.
(Elle s'aſſied ſur le trône.)
Azéma, Aſſur, le Grand-Prêtre, Arzace prennent leurs places: elle continue.

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le ſceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un uſage jaloux
Deſtinait au fuſeau ſous les loix d'un époux,

D 6

Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,
De cet Empire heureux porté le poids immense,
Je vais le partager pour le mieux maintenir,
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,
Pour obéir aux Dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier si long-tems indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils, puissent-ils m'en donner
Qui, dignes de me suivre, & de vous gouverner,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage!
J'aî pu choisir, sans doute, entre des Souverains;
Mais ceux dont les Etats entourent les confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires.
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères;
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux,
Que tous ces Rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus nâquit sujet; s'il eut le diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un Etat plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos loix vingt peuples de l'Aurore,
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le sus achever.
Ce qui fonde un Etat le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel Empire,
Digne de tels sujets, & si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.

J'ai consulté les loix, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la terre;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous;
Voyez revivre en lui les Princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce Monarque est ARZACE.

Elle descend du trône & tout le monde se lève.

AZÉMA.

Arzace! ô perfidie!

ASSUR.

Ô vengeance! ô fureurs!

ARZACE *à Azéma.*

Ah! croyez...

OROÈS.

Juste ciel! écartez ces horreurs!

SÉMIRAMIS *avançant sur la scène, & s'adressant aux Mages.*

Vous qui sanctifiez de si pures tendresses,
Venez sur les autels garantir nos promesses;
Ninus & Ninias vous sont rendus en lui.

Le tonnerre gronde, & le tombeau paraît s'ébranler.

Ciel! qu'est-ce que j'entends?

OROES.

Dieux! soyez notre appui.

SÉMIRAMIS.

Le ciel tonne sur nous: est-ce faveur ou haine?
Grace, Dieux tout-puissans! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs!
La tombe s'est ouverte; il paraît.... Ciel!... je meurs.

L'ombre de Ninus sort de son tombeau.

ASSUR.

L'ombre de Ninus même ! ô Dieux ! eſt-il poſſible ?

ARZACE.

Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? parle-nous, Dieu terrible.

ASSUR.

Parle.

SÉMIRAMIS.

Veux-tu me perdre, ou veux-tu pardonner ?
C'eſt ton ſceptre & ton lit que je viens de donner;
Juge ſi ce héros eſt digne de ta place...
Prononce. J'y conſens.

L'OMBRE *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace;
Mais il eſt des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre, il faut ſacrifier.
Sers & mon fils & moi; ſouviens-toi de ton père:
Ecoute le Pontife.

ARZACE.

Ombre que je révère,
Demi-Dieu dont l'eſprit anime ces climats,
Ton aſpect m'encourage, & ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève, que veux-tu que ma main ſacrifie ?

L'Ombre retourne de ſon eſtrade à la porte du tombeau.

Il s'éloigne, il nous fuit.

SÉMIRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embraſſe tes genoux,
Que mes regrets ....

L'OMBRE *à la porte du tombeau.*

Arrête, & reſpecte ma cendre;
Quand il en ſera tems, je t'y ferai deſcendre.

Le spectre rentre, & le mausolée se referme.

ASSUR.

Quel horrible prodige !

SÉMIRAMIS.

Ô peuples, suivez-moi ;
Venez tous dans ce temple, & calmez votre effroi.
Les mânes de Ninus ne sont point implacables :
S'ils protègent Arzace, ils me sont favorables :
C'est le ciel qui m'inspire & qui vous donne un roi :
Venez tous l'implorer pour Arzace & pour moi.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

Le théâtre représente le vestibule du temple.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZACE, AZÉMA.

ARZACE.

N'IRRITEZ point mes maux ; ils m'accablent assez.
Cet oracle est affreux, plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi ; je vous perds.

AZÉMA.

Ah ! parjure !
Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne ;
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.
Achève, rend Ninus à ton crime propice :
Commence ici par moi ton affreux sacrifice :
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en est trop : mon cœur désespéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.

Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'Empire du monde.
Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,
Vous en étiez l'objet ; j'avais tout fait pour vous :
Et mon ambition au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avait porté sa vue.
Sémiramis m'est chère ; oui, je dois l'avouer ;
Votre bouche avec moi conspire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un Dieu tutélaire,
Qui de nos chastes feux protégeait le mystère.
C'est avec cette ardeur, & ces vœux épurés,
Que peut-être les Dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la reine :
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne :
Apprenez tout mon sort.

AZÉMA.

Je le sais.

ARZACE.

Apprenez ;
Que l'Empire ni vous ne me sont destinés.
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même ;
Cet unique héritier de la grandeur suprême....

AZÉMA.

Eh bien ?

ARZACE.

Ce Ninias, qui presque en son berceau ;
De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
Qui nâquit à la fois mon rival & mon maître....

AZÉMA.

Ninias !

ARZACE.

Il respire, il vient, il va paraître.

AZÉMA.

Ninias, juste ciel ! Eh quoi, Sémiramis....

ARZACE.

Jusqu'à ce jour trompée elle a pleuré son fils.

AZÉMA.

Ninias est vivant !

ARZACE.

C'est un secret encore
Renfermé dans le temple, & que la reine ignore.

AZÉMA.

Mais Ninus te couronne, & sa veuve est à toi.

ARZACE.

Mais son fils est à vous : mais son fils est mon Roi ;
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste !

AZÉMA.

L'amour parle, il suffit ; que m'importe le reste ?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité ;
Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.
Ninias est vivant ! eh bien, qu'il reparaisse ;
Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,
Que son père avec lui rappelé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau ;
Que Ninias mon Roi, ton rival & ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être ;
Viens voir tout cet amour devant toi confondu,
Vois fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.
Où donc est Ninias ? quel secret, quel mystère
Le dérobe à ma vue, & le cache à sa mère ?
Qu'il revienne, en un mot, lui, ni Sémiramis,
Ni ces mânes sacrés que l'enfer a vomis,
Ni le renversement de toute la nature,
Ne pourront de mon ame arracher un parjure.
Arzace, c'est à toi de te bien consulter ;

Vois si ton cœur m'égale, & s'il m'ose imiter.
Quels sont donc ces forfaits, que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonnent qu'on expie ?
Cruel, si tu trahis un si sacré lien,
Je ne connais ici de crime que le tien.
Je vois de tes destins le fatal interprète,
Pour te dicter leurs loix sortir de sa retraite;
Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'est point fait pour paraître entre les Dieux & toi.
Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace;
Ton sort dépend des Dieux, le mien dépend d'Arzace.

Elle sort.

ARZACE.

Arzace est à vous seule. Ah! cruelle, arrêtez.
Quel mélange d'horreurs & de félicités!
Quels étonnans destins l'un à l'autre contraires!...

SCÈNE II.

ARZACE, OROÈS *suivi des Mages.*

OROÈS *à Arzace.*

VENEZ, retirons-nous vers ces lieux solitaires;
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer:
A de plus grands assauts il vous faut préparer.
aux Mages.
Apportez ce bandeau d'un Roi que je révère,
Prenez ce fer sacré, cette lettre.

Les Mages vont chercher ce que le Grand-Prêtre demande.

ARZACE.

Ô mon père !
Tirez-moi de l'abîme où mes pas sont plongés,
Levez le voile affreux dont mes yeux sont chargés.

OROÈS.

Le voile va tomber, mon fils ; & voici l'heure
Où dans sa redoutable & profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour apaiser ses cris,
L'offrande réservée à ses mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre, quelle offrande ! & qu'est-ce qu'il desire ?
Qui moi ! venger Ninus, & Ninias respire ?
Qu'il vienne, il est mon Roi, mon bras va le servir.

OROÈS.

Son père a commandé, ne sachez qu'obéir.
Dans une heure à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre,
(*Il donne le diadème & l'épée à Ninias.*)
Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que son front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus !

OROÈS.

Ses mânes le commandent :
C'est dans cet appareil, c'est ainsi qu'ils attendent
Ce sang qui devant eux doit être offert par vous.
Ne songez qu'à frapper, qu'à servir leur courroux ;
La victime y sera ; c'est assez vous instruire.

Repofez-vous fur eux du foin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon fang, difpofez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, Seigneur, de Ninias:
Vous ne me dites point comment fon père même
Me donnerait fa femme avec fon diadême?

OROÈS.

Sa femme, vous! la Reine! ô ciel! Sémiramis!
Eh bien, voici l'inftant que je vous ai promis.
Connaiffez vos deftins, & cette femme impie.

ARZACE.

Grands Dieux!

OROÈS.

De fon époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle! la Reine?

OROÈS.

Affur, l'opprobre de fon nom,
Le déteftable Affur a donné le poifon.

ARZACE, *après un peu de filence.*

Ce crime dans Affur n'a rien qui me furprenne:
Mais croirai-je en effet qu'une époufe qu'une Reine,
L'amour des nations, l'honneur des Souverains,
D'un attentat fi noir ait pu fouiller fes mains?
A-t-on tant de vertus, après un fi grand crime?

OROÈS.

Ce doute, cher Arzace, eft d'un cœur magnanime;
Mais ce n'eft plus le tems de rien diffimuler:
Chaque inftant de ce jour eft fait pour révéler
Les effrayans fecrets dont frémit la nature;
Elle vous parle ici; vous fentez fon murmure;

Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne soyez plus surpris si Ninus irrité
Est monté de la terre à ces voûtes impies :
Il vient briser des nœuds tissus par les furies ;
Il vient montrer au jour des crimes impunis ;
Des horreurs de l'inceste, il vient sauver son fils;
Il parle, il vous attend ; Ninus est votre père ;
Vous êtes Ninias ; la Reine est votre mère.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je reste enveloppé :
Moi, son fils ? moi ?

OROÈS.

Vous-même : en doutez-vous encore ?
Apprenez que Ninus, à sa dernière aurore ;
Sut qu'un poison mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait sur vos jours,
Qu'il attaquait en vous les sources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Assur comblant sur vous ses crimes inouis,
Pour épouser la mère empoisonna le fils.
Il crut que de ses rois exterminant la race,
Le trône était ouvert à sa perfide audace :
Et lorsque le palais déplorait votre mort,
Le fidèle Phradate eut soin de votre sort.
Ces végétaux puissans, qu'en Perse on voit éclore,
Bienfaits, nés dans ses champs de l'astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate avec art préparés,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés,
De son fils qu'il perdit il vous donna la place ;
Vous ne fûtes connu que sous le nom d'Arzace ;

Il attendait le jour d'un heureux changement.
Dieu qui juge les rois en ordonne autrement.
La vérité terrible eſt du ciel deſcendue ;
Et du ſein des tombeaux la vengeance eſt venue.

ARZACE.

Dieu, maître des deſtins, ſuis-je aſſez éprouvé ?
Vous me rendez la mort, dont vous m'avez ſauvé.
Eh bien ! Sémiramis... oui, je reçus la vie
Dans le ſein des grandeurs & de l'ignominie.
Ma mère... ô ciel ! Ninus ! ah ! quel aveu cruel !
Mais ſi le traître Aſſur était ſeul criminel,
S'il ſe pouvait...

OROÈS *prenant la lettre & la lui donnant.*

Voici ces ſacrés caractères
Ces garans trop certains de ces cruels myſtères ;
Le monument du crime eſt ici ſous vos yeux :
Douterez-vous encor ?

ARZACE

Que ne le puis-je, ô Dieux !
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte ;
Donnez.

(Il lit.)

Ninus mourant, au fidèle Phradate.
Je meurs empoiſonné, prenez ſoin de mon fils :
Arrachez Ninias à des bras ennemis :
Ma criminelle épouſe....

OROÈS.

En faut-il davantage ?
C'eſt de vous que je tiens cet affreux témoignage
Ninus n'acheva point : l'approche de la mort
Glaça ſa faible main qui traçait votre ſort :
Phradate en cet écrit vous apprend tout le reſte ;
Liſez, il vous confirme un ſecret ſi funeſte.

Il suffit, Ninus parle, il arme votre bras;
De sa tombe à son trône il va guider vos pas;
Il veut du sang.

ARZACE *après avoir lu*

O jours trop féconds en miracles!
Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles
Sont plus obscurs encor à mon esprit troublé,
Que le sein de la tombe où je suis appelé.
Au sacrificateur on cache la victime;
Je tremble sur le choix.

OROÈS.

Tremblez, mais sur le crime.
Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire;
Des éternels décrets sacré dépositaire,
Marqué du sceau des Dieux, séparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.
Mortel, faible instrument des Dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grace & ne murmurez pas.

SCÈNE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

NON, je ne reviens point de cet état horrible;
Sémiramis ma mère! ô ciel! est-il possible!

MITRANE

MITRANE *arrivant.*

Babylone, Seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son Roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnaître
Et l'époux de la Reine, & mon auguste maître.
Sémiramis vous cherche, elle vient sur mes pas;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point. Un désespoir farouche
Fixe vos yeux troublés, & vous ferme la bouche;
Vous pâlissez d'effroi, tout votre corps frémit.
Qu'est-ce qui s'est passé? qu'est-ce qu'on vous a dit?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage!
Seigneur, est-ce bien vous? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la Reine, à ses feux, à son choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de Rois?
Son espérance en vous est-elle confondue?

ARZACE.

Dieux? c'est Sémiramis, qui se montre à ma vue!
O tombe de Ninus! ô séjour des enfers!
Cachez son crime & moi dans vos gouffres ouverts.



SCÈNE IV.

SÉMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SÉMIRAMIS.

On n'attend plus que vous ; venez, maître du monde ;
Son sort, comme le mien, sur mon hymen se fonde.
Je vois avec transport ce signe révéré,
Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré,
Ce sacré diadême, assuré témoignage ;
Que l'enfer & le ciel confirment mon suffrage.
Tout le parti d'Assur frappé d'un saint respect,
Tombe à la voix des Dieux & tremble à mon aspect ;
Ninus veut une offrande, il en est plus propice :
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce sacrifice.
Tous les cœurs sont à nous, tout le peuple applaudit :
Vous régnez, je vous aime ; Assur en vain frémit.

ARZACE *hors de lui.*

Assur ! allons.... il faut dans le sang du perfide...
Dans cet infame sang lavons son parricide ;
Allons venger Ninus....

SÉMIRAMIS

Qu'entends-je ? juste ciel !
Ninus !

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que ſon bras criminel
Revenant à lui.
Avait.... que l'inſolent s'arme contre ſa Reine,
Et n'eſt-ce pas aſſez pour mériter ma haine?

SÉMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père!

SÉMIRAMIS.

Ah! quels regards vos yeux lancent ſur moi!
Arzace, eſt-ce donc là ce cœur ſoumis & tendre,
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre?
Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts déchaînés du ſéjour ténébreux,
De la terreur en vous laiſſent encor la trace.
Mais j'en ſuis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah! ne répandez pas cette funeſte nuit
Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître,
Lorſque vous redoutiez d'avoir Aſſur pour maître.
Ne craignez point Ninus, & ſon ombre en courroux.
Arzace, mon appui, mon ſecours, mon époux;
Cher Prince....

ARZACE. *ſe détournant.*

C'en eſt trop: le crime m'environne....
Arrêtez.

SÉMIRAMIS.

A quel trouble, hélas! il s'abandonne,

Quand lui feul à la paix a pu me rappeler!

ARZACE.

Sémiramis....

SÉMIRAMIS.

Eh bien ?

ARZACE.

Je ne puis lui parler.
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SÉMIRAMIS.

Quels tranfports! quels difcours! qui, moi, que je vous fuie ?
Eclairciffez ce trouble infupportable, affreux,
Qui paffe dans mon ame & fait deux malheureux.
Les traits du défefpoir font fur votre vifage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et vos yeux alarmés me caufent plus d'effroi
Que le ciel & les morts foulevés contre moi.
Je tremble en vous offrant ce facré diadême,
Ma bouche en frémiffant prononce: je vous aime:
D'un pouvoir inconnu l'invincible afcendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repouffe à l'inftant,
Et par un fentiment, que je ne peux comprendre,
Mêle une horreur affreufe à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïffez-moi.

SÉMIRAMIS.

Cruel, non, tu ne le veux pas;
Mon cœur fuivra ton cœur, mes pas fuivront tes pas.
Quel eft donc ce billet, que tes yeux pleins d'alarmes

Lisent avec horreur, & trempent de leurs larmes?
Contient-il les raisons de tes refus affreux?

ARZACÉ.

Oui.

SÉMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah! je ne puis.... osez-vous?...

SÉMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laissez-moi cet écrit horrible & nécessaire....

SÉMIRAMIS.

D'où le tiens-tu?

ARZACE.

Des Dieux.

SÉMIRAMIS.

Qui l'écrivit?

ARZACE.

Mon père...

SÉMIRAMIS.

Que me dis-tu?

ARZACE.

Tremblez.

SÉMIRAMIS.

Donne : apprends-moi mon sort.

ARZACE.

Cessez... A chaque mot vous trouveriez la mort.

SÉMIRAMIS

N'importe ; éclaircissez ce doute qui m'accable :
Ne me résistez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux qui conduisez tout, c'est vous qui m'y forcez !

SÉMIRAMIS *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéissez.

ARZACE.

Eh bien, que ce billet soit donc le seul supplice
Qu'à son crime, grand Dieu, réserve ta justice !

Sémiramis lit.

Vous allez trop savoir, c'en est fait.

SÉMIRAMIS *à Otane.*

Qu'ai-je lu ?
Soutiens-moi, je me meurs....

ARZACE.

Hélas ! tout est connu !...

SÉMIRAMIS *revenant à elle après un long silence.*

Eh bien ! ne tarde plus, remplis ta destinée ;
Punis cette coupable & cette infortunée ;
Etouffe dans mon sang mes détestables feux.
La nature trompée est horrible à tous deux ;
Venge tous mes forfaits, venge la mort d'un père.
Reconnais-moi, mon fils, frappe, & punis ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuise ici mon flanc
De ce sang malheureux formé de votre sang !
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le sacré caractère !

SÉMIRAMIS *se jetant à genoux.*

Ah ! je fus sans pitié ; sois barbare à ton tour ;
Sois le fils de Ninus, en m'arrachant le jour ;

Frappe. Mais quoi ! tes pleurs se mêlent à mes
larmes !
Ô Ninias ! ô jour plein d'horreur & de charmes ! ..
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laisse parler la voix ;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable
mère
Arrosent une main si fatale & si chère.

ARZACE NINIAS.

Ah ! je suis votre fils, & ce n'est pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embrasser mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds respects, & l'amour la plus
pure.
C'est un nouveau sujet, plus cher & plus soumis,
Le ciel est apaisé, puisqu'il vous rend un fils,
Livrez l'infame Assur au Dieu qui vous pardonne.

SÉMIRAMIS.

Reçois pour te venger mon sceptre & ma cou-
ronne ;
Je les ai trop souillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer ;
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

SÉMIRAMIS.

Non, mon crime est trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

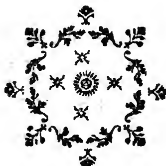
SÉMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place;
Crains ſes mânes vengeurs.

ARZACE.

Ils ſeront attendris
Des remords d'une mère & des larmes d'un fils.
Otane, au nom des Dieux, ayez ſoin de ma mère,
Et cachez comme moi cet horrible myſtère.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

SONGEZ qu'un Dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hyménée
Finirait les horreurs de votre destinée :
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli;
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des Dieux la facile justice :
Ce jour si redouté sera votre bonheur.

SÉMIRAMIS.

Ah! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur?
Mon fils s'est attendri, je me flatte, j'espère,
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ses sens oppressés,
Que le sang de Ninus, & mes crimes passés.

Mais peut-être bientôt, moins tendre & plus sévère,
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils ? quel noir pressentiment !

SÉMIRAMIS.

La crainte suit le crime, & c'est son châtiment.
Le détestable Assur sait-il ce qui se passe ?
N'a-t-on rien attenté ! Sait-on quel est Arzace ?

OTANE.

Non ; ce secret terrible est de tous ignoré.
De l'ombre de Ninus l'oracle est adoré ;
Les esprits consternés ne peuvent le comprendre.
Comment servir son fils ? pourquoi venger sa cendre ?
On l'ignore, on se tait. On attend ces momens,
Où fermé sans réserve au reste des vivans,
Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.
Le peuple est aux autels ; vos soldats sont en armes.
Azéma, pâle, errante, & la mort dans les yeux ;
Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias est au temple, & d'une ame éperdue,
Se prépare à frapper sa victime inconnue.
Dans ses sombres fureurs Assur enveloppé,
Rassemble les débris d'un parti dissipé ;
Je ne sais quels projets il peut former encore.

SÉMIRAMIS.

Ah ! c'est trop ménager un traître que j'abhorre ;
Qu'Assur chargé de fers en vos mains soit remis ;

Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils apaisera l'éternelle justice,
En répandant du moins le sang de mon complice;
Qu'il meure; qu'Azéma rendue à Ninias,
Du crime de mon règne épure ces climats.
Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire:
Tu vois du moins en moi des entrailles de mère;
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?
Que tout rend la terreur à mes sens agités!

SCENE II.

SÉMIRAMIS, AZÉMA.

AZÉMA.

MADAME, pardonnez, si sans être appelée;
De mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

SÉMIRAMIS.

Ah! princesse, parlez, que me demandez-vous?

AZÉMA.

D'arracher un héros au coup qui le ménace,
De prévenir le crime, & de sauver Arzace.

SÉMIRAMIS.

Arzace? lui! quel crime?

AZÉMA.

Il devient votre époux;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SÉMIRAMIS.

Lui mon époux? grands Dieux!

AZÉMA.

Quoi ? l'hymen qui vous lie. . .

SÉMIRAMIS.

Cet hymen eſt affreux, abominable, impie.
Arzace ? il eſt... parlez ; je friſſonne, achevez :
Quels dangers ! hâtez-vous...,

AZÉMA.

Madame, vous ſavez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore...

SÉMIRAMIS.

Eh bien ?

AZÉMA.

Ce demi-Dieu, que je redoute encore,
D'un ſecret ſacrifice en doit être honoré,
Au fond du labyrinthe à Ninus conſacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SÉMIRAMIS.

Quels forfaits, juſtes Dieux !

AZÉMA.

Cet Aſſur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'eſt introduit.

SÉMIRAMIS.

Qui ? lui ?

AZÉMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des ſouterrains ſecrets, où ſa fureur habile
A tout événement ſe creuſait un aſyle,
Ont ſervi les deſſeins de ce monſtre odieux ;
Il vient braver les morts, il vient braver les Dieux ;
D'une main ſacrilége aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SÉMIRAMIS.

O ciel ! qui vous l'a dit ? comment, par quel détour ?

AZÉMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour ;
J'ai vu du traître Assur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, & par lui ranimée,
Ses amis rassemblés, qu'a séduits sa fureur :
De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur.
J'ai feint de réunir nos causes mutuelles ;
Je l'ai fait épier par des regards fidèles :
Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté ;
Il marche au sacrilége avec impunité :
Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître,
Que l'accès en est même interdit au grand-Prêtre,
Il y vole : & le bruit par ses soins se répand,
Qu'Arzace est la victime, & que la mort l'attend ;
Que Ninus dans son sang doit laver son injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'assemble, on murmure.
Je crains Ninus, Assur, & le ciel en courroux.

SÉMIRAMIS.

Eh bien, chère Azéma, ce ciel parle par vous ;
Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.
On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère,
Ma fille, nos destins à la fois sont remplis :
Défendez votre époux : Je vais sauver mon fils.

AZÉMA.

Ciel !

SÉMIRAMIS.

Prête à l'épouser, les Dieux m'ont éclairée ;
Ils inspirent encor une mère éplorée ;
Mais les momens sont chers. Laissez-moi dans ces lieux ;

Ordonnez en mon nom que les Prêtres des Dieux,
Que les chefs de l'Etat viennent ici se rendre.

Azéma passe dans le vestibule du temple ; Sémiramis de l'autre côté, s'avance vers le mausolée.

Ombre de mon époux ! je vais venger ta cendre.
Voici l'instant fatal, où ta voix m'a promis,
Que l'accès de ta tombe m'alloit être permis :
J'obéirai, mes mains qui guidaient des armées,
Pour sécourir mon fils, à ta voix sont armées
Venez, gardes du trône, accourez à ma voix ;
D'Arzace désormais reconnaissez les loix :
Arzace est votre Roi, vous n'avez plus de Reine ;
Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.
Soyez ses défenseurs, ainsi que ses sujets.
Allez.

Les gardes se rangent au fond de la scène.

Dieux tout-puissans, secondez mes projets.

Elle entre dans le tombeau.

SCÈNE III.

AZÉMA *revenant de la porte du temple sur le devant de la scène.*

Que méditait la Reine, & quel dessein l'anime ?
A-t-elle encor le tems de prévenir le crime ?
Ô prodige, ô destin, que je ne conçois pas !
Moment cher & terrible, Arzace, Ninias !
Arbitre des humains, puissances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu pour le ravir encore ?

SCÈNE IV.

AZÉMA, ARZACE, ou NINIAS.

AZÉMA.

Ah ! cher Prince, arrêtez. Ninias, eſt-ce vous ?
Vous le fils de Ninus, mon maître & mon époux ?

NINIAS.

Ah ! vous me revoyez confus de me connaître.
Je ſuis du ſang des Dieux, & je frémis d'en être ;
Ecartez ces horreurs qui m'ont environné ;
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné ;
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

AZÉMA.

Gardez-vous de remplir cet affreux miniſtère.

NINIAS.

Je dois un ſacrifice, il le faut, j'obéis.

AZÉMA.

Non. Ninus ne veut pas qu'on immole ſon fils.

NINIAS.

Comment ?

AZÉMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable ;
Un traître y tend pour vous un piége inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir, & qui peut m'effrayer ?

AZÉMA.

C'eſt vous que dans la tombe on va ſacrifier ;
Aſſur, l'indigne Aſſur, a, d'un pas ſacrilége,
Violé du tombeau le divin privilége ;
Il vous attend.

NINIAS.

Grands Dieux ! tout eſt donc éclairci.
Mon cœur eſt raſſuré, la victime eſt ici.
Mon père empoiſonné par ce monſtre perfide,
Demande à haute voix le ſang du parricide.
Inſtruit par le grand-Prêtre, & conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeſte,
Qu'amène à mon courroux la juſtice céleſte.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible eſt l'aveugle inſtrument.
Les Dieux ſeuls ont tout fait, & mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma deſtinée.
Je vois que malgré nous tous nos pas ſont marqués;
Je vois que des enfers ces mânes évoqués,
Sur le chemin du trône ont ſemé les miracles:
J'obéis ſans rien craindre, & j'en crois les oracles.

AZÉMA.

Tout ce qu'ont fait les Dieux ne m'apprend qu'à frémir:
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laiſſé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin: étouffez ce murmure.

AZÉMA.

Ils choiſiſſent ſouvent une victime pure;
Le ſang de l'innocence a coulé ſous leurs coups.

NINIAS.

Puiſqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.
Ce ſont eux qui parlaient par la voix de mon père:
Ils me rendent un trône, une épouſe, une mère;

Et couvert à vos yeux du ſang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'eſt aſſez, le ciel fera le reſte.

SCÈNE V.

AZÉMA *ſeule.*

DIEUX! veillez ſur ſes pas, dans ce tombeau funeſte.
Que voulez-vous? quel ſang doit aujourd'hui couler?
Impénétrables Dieux, vous me faites trembler.
Je crains Aſſur, je crains cette main ſanguinaire;
Il peut percer le fils ſur la cendre du père.
Abîmes redoutés, dont Ninus eſt ſorti,
Dans vos antres profonds, que ce monſtre englouti
Porte au ſein des enfers la fureur qui le preſſe.
Cieux, tonnez, cieux, lancez la foudre vengereſſe.
Ô ſon père! ô Ninus, quoi! tu n'as pas permis
Qu'une épouſe éplorée accompagnât ton fils!
Ninus, combats pour lui dans ce lieu de ténèbres.
N'entends-je pas ſa voix parmi des cris funèbres?
Dût ce ſacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,
J'y deſcendrai, j'y vole... Ah! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel, & font trembler la terre!
Je crains, j'eſpère... il vient.

SCÈNE VI.

NINIAS *une épée sanglante à la main*, AZÉMA.

NINIAS.

Ciel! où suis-je?

AZÉMA.

Ah! Seigneur,
Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.
Au fond de ce tombeau, mon père était mon guide.
J'errais dans les détours de ce grand monument,
Plein de respect, d'horreur & de saisissement;
Il marchait devant moi: j'ai reconnu la place,
Que son ombre en courroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, & loin de la clarté.
Qui suffisait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;
J'ai cru le voir trembler, tout coupable & timide:
J'ai deux fois dans son flang plongé ce fer vengeur;
Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,
Déjà je le traînais, roulant sur la poussière,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumière:
Mais je vous l'avoûrai, ses sanglots redoublés,
Ses cris plaintifs & sourds, & mal articulés,

Les Dieux qu'il invoquait, & le repentir même,
Qui semblait le saisir à son heure suprême;
La sainteté du lieu, la pitié dont la voix,
Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix;
Un sentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime sanglante.
Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi?
Mon cœur est pur, ô Dieux! mes mains sont innocentes:
D'un sang proscrit par vous vous les voyez fumantes;
Quoi! j'ai servi le ciel, & je sens des remords!

AZÉMA.

Vous avez satisfait la nature & les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère;
Calmez à ses genoux ce trouble involontaire;
Et puisqu'Assur n'est plus....

SCÈNE VII.

NINIAS, AZÉMA, ASSUR.

Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane & les gardes de la Reine.

AZÉMA.

Ciel! Assur à mes yeux!

NINIAS.

Assur?

AZÉMA.

Accourez tous, Ministres de nos Dieux;
Ministres de nos Rois, défendez votre maître.

SCÈNE VIII & dernière.

Le Grand-Prêtre OROÈS, les Mages & le Peuple, NINIAS, AZÉMA, ASSUR *défarmé*, MITRANE, OTANE.

OTANE.

IL n'en eſt pas beſoin ; j'ai fait ſaiſir le traître ;
Lorſque dans ce lieu ſaint il allait pénétrer.
La Reine l'ordonna, je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait ? & quelle eſt la victime immolée ?

OROÈS.

Le ciel eſt ſatisfait ; la vengeance eſt comblée.
En montrant Aſſur.
Peuples, de votre Roi voilà l'empoiſonneur :
En montrant Ninias.
Peuples, de votre Roi voilà le ſucceſſeur.
Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître,
Revoyez Ninias, & ſervez votre maître.

ASSUR.

Toi Ninias ?

OROÈS.

Lui-même ; un Dieu qui l'a conduit
Le ſauva de ta rage, & ce Dieu te pourſuit.

ASSUR.

Toi de Sémiramis tu reçus la naiſſance !

NINIAS.

Oui ; mais pour te punir j'ai reçu ſa puiſſance.
Allez, délivrez-moi de ce monſtre inhumain.
Il ne méritait pas de tomber ſous ma main.
Qu'il meure dans l'opprobre & non de mon épée ;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.

Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante ; un mage qui eſt à cette porte la relève.

ASSUR.

Va : mon plus grand ſupplice eſt de te voir mon Roi ;

Apercevant Sémiramis.

Mais je te laiſſe encor plus malheureux que moi.
Regarde ce tombeau ; contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô ciel, a donc frappé ma rage !

AZÉMA.

Ah ! fuyez, cher époux !

MITRANE.

Qu'avez-vous fait ?

OROÈS *ſe mettant entre le tombeau & Ninias.*

Sortez,
Venez purifier vos bras enſanglantés ;
Remettez dans mes mains ce glaive trop funeſte
Cet aveugle inſtrument de la fureur céleſte.

NINIAS *courant vers Sémiramis.*

Ah ! cruels, laiſſez-moi le plonger dans mon cœur.

OROÈS, *tandis qu'on le déſarme.*

Gardez de le laiſſer à ſa propre fureur.

SÉMIRAMIS, *qu'on fait avancer, & qu'on place sur un fauteuil.*

Viens me venger, mon fils : un monstre sanguinaire,
Un traître, un sacrilége, assassine ta mère.

NINIAS.

Ô jour de la terreur ! ô crimes inouïs !
Ce sacrilége affreux, ce monstre est votre fils.
Au sein qui m'a nourri cette main s'est plongée :
Je vous suis dans la tombe, & vous serez vengée.

SÉMIRAMIS.

Hélas ! j'y descendis pour défendre tes jours.
Ta malheureuse mère allait à ton secours....
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah ! c'est le dernier trait à mon ame éperdue.
J'atteste ici les Dieux qui conduisaient mon bras,
Ces Dieux qui m'égaraient....

SÉMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas ;
Je te pardonne tout, si pour grace dernière,
Une si chère main ferme au moins ma paupière.

Il se jette à genoux.

Viens, je te le demande, au nom du même sang
Qui t'a donné la vie, & qui sort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira j'étais plus criminelle.
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais !
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race ;

D'une mère expirante approchez-vous tous deux;
Donnez-moi votre main; vivez, régnez heureux,
Cet espoir me console... il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame est en proie.
Je la sens.... elle vient... songe à Sémiramis,
Ne hais point sa mémoire : ô mon fils, mon cher fils....
C'en est fait...

ORO̊ÈS.

La lumière à ses yeux est ravie.
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.
Par ce terrible exemple, apprenez tous, du moins,
Que les crimes secrets ont les Dieux pour témoins!
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice.
Rois, tremblez sur le trône, & craignez leur justice.

Fin du cinquième & dernier Acte.



ORESTE,

ORESTE,

TRAGÉDIE.

Telle qu'on la joue aujourd'hui ſur le théâtre du Roi à Paris.





EPITRE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

VOUS avez vu paſſer ce ſiècle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples ; ce ſiècle qui ſert de modèle au nôtre en tant de choſes, & peut-être de reproche, comme il en ſervira à tous les âges. C'eſt dans ces tems illuſtres que les *Condés* vos aïeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient & encourageaient les arts ; où un *Boſſuet* immortaliſait les héros, & inſtruiſait les rois ; où un *Fénélon*, le ſecond des hommes dans l'éloquence, & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enſeignait avec tant de charmes la juſtice & l'humanité ; où les *Racines*, les *Deſpréaux* préſidaient aux belles-lettres, *Lully* à la muſique, *le Brun* à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis, ſur-tout dans votre palais. Je me ſouviendrai toujours que preſque au ſortir de l'enfance j'eus le bonheur d'y en-

tendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, & qui cultiva l'esprit de Monseigneur le duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre & celui de M. le duc du Maine, travaux heureux, dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide*; il traduisait sur le champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle & harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui, polie par tant de grands auteurs, manque encor pourtant de précision, de force & d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne, la valeur des expressions grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un Dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée, & charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte Grec est toujours faible, séche & indigente. C'est du caillou & de la brique, avec quoi on veut imiter des

palais de porphyre. Cependant M. *de Maléfieu*, par des efforts que produifait un enthoufiafme fubit, & par un récit véhément, femblait fuppléer à la pauvreté de la langue, & mettre dans fa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, Madame, de rappeler ici ce qu'il penfait de ce peuple inventeur, ingénieux & fenfible, qui enfeigna tout aux Romains fes vainqueurs, & qui long-tems après fa ruine & celle de l'empire Romain, a fervi encor à tirer l'Europe moderne de fa groffière ignorance.

Il connaiffait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaiffent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de ftatues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génies & de grandeur, ce théâtre fuperbe & immenfe, bâti dans une grande place, entre la ville & la citadelle, où les ouvrages des *Sophocles* & des *Euripides* étaient écoutés par les *Périclès* & par les *Socrates*, & où de jeunes gens n'affiftaient pas debout & en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres, était préfent à fon efprit. Il était bien loin de penfer comme ces hommes ridiculement auftères, & ces faux politiques, qui blâment encor les Athéniens d'avoir été trop fomptueux dans leurs jeux publics, & qui ne favent pas que cette magnificence même enrichiffait Athènes, en attirant dans fon fein une foule d'étrangers, qui venaient l'admirer & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un esprit presque universel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force l'*Iphigénie en Tauride d'Euripide.* On la représenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S., fête digne de celle qui la recevait, & de celui qui en faisait les honneurs; vous y représentiez *Iphigénie.* Je fus témoin de ce spectacle; je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique; je me livrai aux mœurs & aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aisément, qu'à peine j'en connaissais d'autres; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'*Œdipe*, sans même avoir lu celle de *Corneille.* Je commençai par m'essayer, en traduisant la fameuse scène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocaste* & d'*Œdipe.* Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les spectacles, & à quelques acteurs; ils m'assurèrent que ce morceau ne pourrait jamais réussir en France; ils m'exhortèrent à lire *Corneille*, qui l'avait soigneusement évité; & me dirent tous, que si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans *Œdipe*, les comédiens ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'*Œdipe de Corneille*, qui sans être mis au rang de *Cinna* & de *Polyeucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre: mais il fallut céder à l'exemple & à la mauvaise coutume.

j'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte : je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire *Œdipe* devant elle ; la scène de *Sophocle* ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal ; mais vous, & Mr. le cardinal de *Polignac*, & M. de *Malésieu*, & tout ce qui composait votre cour, vous me blâmates universellement, & avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger ; & ce qui seul avait fait recevoir ma pièce, fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'*Œdipe*, dont ils n'espéraient rien. Le public fut entièrement de votre avis ; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut applaudi généralement ; & ce qui ressentait un peu la passion de l'amour, fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie que le parricide & l'inceste qui désolent une famille, & la contagion qui ravage un pays ! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Thésée* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste :

& moi qui, soixante ans après lui viens faire parler une vieille *Jocaste* d'un vieil amour; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature ?

Qu'une *Phèdre*, dont le caractère est le plus théatral qu'on ait jamais vu, & qui est presque la seule que l'antiquité ait représentée amoureuse; qu'une *Phèdre*, dis-je, étale les fureurs de cette passion funeste; qu'une *Roxane* dans l'oisiveté du serrail, s'abandonne à l'amour & à la jalousie; qu'*Ariane* se plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle; qu'*Orosmane* tue ce qu'il adore, tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu: il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraisse pas; il n'est point fait pour occuper la seconde place. Mais que *Néron* se cache derrière une tapisserie pour entendre les discours de sa maîtresse & de son rival; mais que le vieux *Mithridate* se serve d'une ruse comique, pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfans; mais que *Maxime*, même dans la pièce de *Cinna*, si remplie de beautés mâles & vraies, ne découvre en lâche une conspiration si importante, que parce qu'il est imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la passion pour *Cinna*, & qu'on dise pour raison:

L'amour rend tout permis,
Un véritable amant ne connaît point d'amis;

Mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne sais quelle *Viriate*, & qu'il soit assassiné par *Perpenna*, amoureux de cette Espagnole ; tout cela est petit & puérile, il le faut dire hardiment ; & ces petitesses nous mettraient prodigieusement au dessous des Athéniens, si nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui sont de notre nation, par les sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange, c'est que les grands poëtes tragiques d'Athènes aient si souvent traité des sujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une *Electre*, une *Iphigénie*, une *Mérope*, un *Alcméon*, & que nos grands modernes négligeant de tels sujets, n'aient presque traité que l'amour, qui est souvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois ennoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'est pas furieux est froid, & une politique qui n'est pas une ambition forcenée est plus froide encor. Des raisonnements politiques sont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel*; la galanterie est à sa place dans la comédie & dans des contes : mais rien de tout cela n'est digne du pathétique & de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point, qu'une grande Princesse, qui par son esprit, & par son rang, semblait en quelque sorte excusable de croire que tout le monde devait penser comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* & de *Bérénice* était un sujet tragique :

elle le donna à traiter aux deux maîtres de la scène. Aucun des deux n'avait jamais fait de pièce, dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un second rôle; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les seules scènes du *Cid*, qu'il avait imitées de l'Espagnol; l'autre, toujours élégant & tendre, était éloquent dans tous les genres, & savant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite situation les sentimens les plus délicats: aussi le premier fit de *Titus* & de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaisse au théâtre; l'autre trouva le secret d'intéresser pendant cinq actes, sans autre fond que ces paroles: *Je vous aime, & je vous quitte.* C'était, à la vérité, une pastorale entre un empereur, une reine & un roi, & une pastorale cent fois moins tragique que les scènes intéressantes du *Pastor fido*. Ce succès avait persuadé tout le public, & tous les auteurs, que l'amour seul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, & qu'il se repentit d'avoir affaibli la scène par tant de déclarations d'amour, par tant de sentimens de jalousie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déjà osé le dire, de *Ménandre* que de *Sophocle* & d'*Euripide*. Il composa son chef-d'œuvre d'*Athalie*; mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encor. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un prêtre, pussent former une tragédie intéressante; l'ouvrage le plus appro-

chant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes, resta long-tems méprisé, & son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu son siècle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que si ce grand homme avait vécu, & s'il avait cultivé un talent, qui seul avait fait sa fortune & sa gloire, & qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre son ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands sujets de l'antiquité. Il avait commencé l'*Iphigénie en Tauride*, & la galanterie n'entrait point dans son plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon*, ni *Oreste*, ni *Electre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax ;* mais ayant malheureusement quitté le théâtre avant de l'épurer, tous ceux qui le suivirent imitèrent & outrèrent ses défauts sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des opéra de *Quinault* entra dans presque toutes les scènes tragiques : tantôt c'est un *Alcibiade*, qui avoue que *dans ces tendres momens il a toujours éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.* Tantôt c'est une *Amestris*, qui dit que

> La fille d'un grand roi
> Brûle d'un feu secret, sans honte & sans effroi.

Ici un *Agnonide*:

> De la belle Chrysis en tout lieu suit les pas,
> Adorateur constant de ses divins appas.

Le féroce *Arminius*, ce défenseur de la Germanie, proteste *qu'il vient lire son sort dans les yeux*

d'Isménie, & vient dans le camp de *Varus* pour voir *si les beaux yeux de cette Isménie daignent lui montrer leur tendresse ordinaire.* Dans *Amasis*, qui n'est autre chose que la *Mérope* chargée d'épisodes romanesques, une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vu un moment dans une maison de campagne un jeune inconnu dont elle est éprise, s'écrie avec bienséance :

> C'est ce même inconnu, pour mon repos, hélas!
> Autant qu'il le devait, il ne se cacha pas ;
> Et pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue,
> Je le vis, j'en rougis ; mon ame en fut émue.

Dans *Athénaïs*, un prince de Perse se déguise pour aller voir sa maîtresse à la cour d'un empereur Romain. On croit lire enfin les romans de mademoiselle *Scudéri*, qui peignait des bourgeois de Paris sous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût détestable, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers sensés, il arriva, par malheur, que M. de *Longepierre*, très-zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaissait pas assez notre théâtre, & qui ne travaillait pas assez ses vers, fit représenter son *Electre*. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique ; une froide & malheureuse intrigue ne défigurait pas ce sujet terrible ; la pièce était simple & sans épisode : voilà ce qui lui valait, avec raison, la faveur déclarée de tant de personnes de la première considération, qui espéraient qu'enfin cette simplicité précieuse, qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes,

pourrait être bien reçue à Paris, où elle avait été ſi négligée.

Vous étiez, Madame, auſſi bien que feue madame la Princeſſe de *Conty*, à la tête de ceux qui ſe flattaient de cette eſpérance; mais malheureuſement les défauts de la pièce Françaiſe l'emportèrent ſi fort ſur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce, que vous avouâtes à la repréſentation, que c'était une ſtatue de *Praxitèle* défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être ſoutenu, ſachant très bien que la faveur prodignée aux mauvais ouvrages, eſt auſſi contraireaux progrès de l'eſprit, que le déchaînement contre les bons. Mais la chûte de cette *Electre* fit en même tems grand tort aux partiſans de l'antiquité: on ſe prévalut très-mal à propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original; & pour achever de corrompre le goût de la nation, on ſe perſuada qu'il était impoſſible de ſoutenir, ſans une intrigue amoureuſe, & ſans des aventures romaneſques, ces ſujets que les Grecs n'avaient jamais déshonorés par de telles épiſodes; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impoſſible de les imiter ſans être condamné par ſon ſiècle: étrange contradiction! car ſi en effet la lecture en plaît, comment la repréſentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux & de

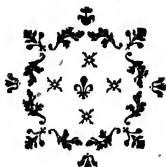
faible. Il eſt même très-vraiſemblable, que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur tems. Je ſuis perſuadé, Madame, que les bons eſprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé ſon *Electre* : ils durent remarquer, qu'il ne fouillait pas aſſez dans le cœur humain. J'avouerai encor qu'il y a des beautés propres, non ſeulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au tems, qu'il ſerait ridicule de vouloir tranſplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'*Electre* de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que je l'ai pû, tout l'eſprit & toute la ſubſtance. Les fêtes que célébraient *Egiſte* & *Clytemneſtre*, & qu'ils appelaient les feſtins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Oreſte* & de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que ſont renfermées les cendres d'*Oreſte*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphiſe* qui eſt préciſément la *Chryſothemis* de *Sophocle*, & ſurtout les remords de *Clytemneſtre*, tout eſt puiſé dans la tragédie grecque; car lorſque celui qui fait à *Clytemneſtre*, le récit de la prétendue mort d'*Oreſte*, lui dit : *Eh quoi, Madame, cette mort vous afflige! Clytemneſtre* répond; *Je ſuis mère, & parlà malheureuſe; une mère, quoiqu'outragée, ne peut haïr ſon ſang* : elle cherche même à ſe juſtifier devant *Electre* du meurtre d'*Agamemnon*; elle plaint ſa fille; & *Euripide* a pouſſé encor plus loin que *Sophocle* l'attendriſſement & les larmes de *Clytemneſtre* : voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus

judicieux & le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vu senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme, criminelle envers son époux, & qui se laisse attendrir par ses enfans, qui reçoit la pitié dans son cœur altier & farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'apaise ensuite par les soumissions & par les larmes : le germe de ce personnage était dans *Sophocle* & dans *Euripide*, & je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé, sur-tout, la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité, tant recommandée par les Grecs, & si difficile à saisir; c'était là le vrai caractère de l'invention & du génie; c'était l'essence du théâtre. Un personnage étranger, qui dans l'*Œdipe* ou dans *Electre* ferait un grand rôle, qui détournerait sur lui l'attention, ferait un monstre aux yeux de quiconque connaît les anciens & la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art & le génie consistent à trouver tout dans son sujet, & non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe & cette magnificence vraiment tragique des vers de *Sophocle*, cette élégance, cette pureté, ce naturel, sans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) serait un mauvais ouvrage ?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie fans confidens, fans épifodes; le petit nombre des partifans du bon goût m'en fait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injuftice de la perfécution & les ténèbres de l'ignorance font diffipées. C'eft à vous, Madame, à conferver les étincelles qui reftent encor parmi nous de cette lumière précieufe que les anciens nous ont tranfmife. Nous leur devons tout : aucun art n'eft parmi nous, tout y a été tranfplanté : mais la terre, qui porte ces fruits étrangers, s'épuife & fe laffe; & l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encor quelquefois malgré la culture; les difciples d'Athènes & de Rome deviendraient des Goths & des Vandales amollis par les mœurs des Sibarites, fans cette protection éclairée & attentive des perfonnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui eft plus faite pour imiter que pour inventer, & qui cherche toujours dans le fang de fes maîtres les leçons & les exemples dont elle a befoin. Tout ce que je defire, Madame, c'eft qu'il fe trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette molleffe & de cette afféterie où il eft plongé, qui le rende ref-

peĉtable aux eſprits les plus auſtères, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, & enfin du ſuffrage d'un eſprit tel que le vôtre, & de ceux qui peuvent vous reſſembler,



ACTEURS.

ORESTE, fils de Clytemnestre & d'Agamemnon.

ÉLECTRE, } sœurs d'Oreste.
IPHISE, }

CLYTEMNESTRE, épouse d'Égiste.

ÉGISTE, Tyran d'Argos.

PILADE, ami d'Oreste.

PAMMÈNE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.

DIMAS, Officier des gardes.

Suite.

Le théâtre doit représenter le rivage de la mer; un bois, un temple, un palais & un tombeau, d'un côté; & de l'autre, Argos dans le lointain.

ORESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

Est-il vrai, cher Pammène! & ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur?
La malheureuse Electre, à mes douleurs si chère,
Vient-elle avec Egiste au tombeau de mon père?
Egiste ordonne-t-il qu'en ces solennités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine,
Qui célèbre le crime, & que ce jour amène?

PAMMÈNE.

Ministre malheureux d'un temple abandonné,

Du fond de ces déferts où je fuis confiné,
J'adreffe au ciel des vœux pour le retour d'Orefte;
Je pleure Agamemnon, j'ignore tout le refte.
O refpectable Iphife ! ô pur fang de mon Roi!
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.
Les deffeins d'une cour en horreurs fi fertile,
Pénètrent rarement dans mon obfcur afyle.
Mais on dit qu'en effet Egifte foupçonneux,
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux;
Qu'il ne fouffrira plus qu'Electre en fon abfence
Appelle par fes cris Argos à la vengeance.
Il redoute fa plainte; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de fes clameurs;
Et d'un œil vigilant épiant fa conduite,
Il la traite en efclave, & la traîne à la fuite.

IPHISE.

Ma fœur efclave! ô ciel! ô fang d'Agamemnon!
Un barbare à ce point outrage encor ton nom!
Et Clytemneftre, hélas! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit fur elle!

PAMMÈNE.

Peut-être votre fœur, avec moins de fierté,
Devait de fon tyran braver l'autorité;
Et n'ayant contre lui que d'impuiffantes armes,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à fes larmes.
Qu'a produit fa fierté? que fervent fes éclats?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laiffé du moins, dans ce funefte afyle,
Un deftin fans opprobre, un malheur plus tranquille.

Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, & loin de son bourreau :
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiste.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir,
Que lorsque rappelant le tems du désespoir,
Le soleil à regret ramène la journée,
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monstre enivré du sang du Roi des Rois,
Où Clytemnestre....

SCÈNE II.

ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

HÉLAS! est-ce vous que je vois?
Ma sœur?...

ELECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Electre leur esclave, Electre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voie;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie;
Et vos pleurs & les miens ensemble confondus...

ELECTRE.

Des pleurs! Ah! ma faiblesse en a trop répandus.

Des pleurs! Ombre ſacrée, ombre chère & ſanglante,
Eſt-ce là le tribut qu'il faut qu'on te préſente?
C'eſt du ſang que je dois; c'eſt du ſang que tu veux;
C'eſt parmi les apprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe, où mon tyran m'entraîne,
Que ranimant ma force & ſoulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras oſera l'égorger,
Au tombeau que ſa rage oſe encor outrager.
Quoi! j'ai vu Clytemneſtre avec lui conjurée,
Lever ſur ſon époux ſa main trop aſſurée!
Et nous ſur le tyran nous ſuſpendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta ſur ſon époux!
O douleur! ô vengeance! ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes?
Nous ſeules déformais devons nous ſecourir:
Craignez-vous de frapper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main déſeſpérée;
Fille de Clytemneſtre, & rejeton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah! modérez ces tranſports impuiſſans;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos ſens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes:
Qui peut nous ſeconder? comment trouver des armes?
Comment frapper un roi de gardes entouré?
Vigilant, ſoupçonneux, par le crime éclairé?
Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute ; oui, je veux dans son cœur
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur ;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre ;
Qu'ils appellent la foudre, & la fassent descendre ;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas ! cette douleur captive ;
Ces faibles sentimens de votre ame craintive ;
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave, & d'opprobre nourrie.
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où le fer à la main,
Clytemnestre, ma mère ! ah ! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.
C'est là, c'est en ces lieux, où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentimens n'osent se déclarer,
Que j'ai vu votre père attiré dans le piége,
Se débattre & tomber sous leur main sacrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,
Je crois te voir encor accourir avec moi ;
J'arrive. Quel objet ! une femme en furie
Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras ;
Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux père,

A son secours encor il appelait sa mère.
Clytemnestre appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux ;
Et s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egiste emporter la victime.
Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,
Egiste a-t-il détruit l'objet de sa terreur ?
Es-tu vivant encor ? as-tu suivi ton père ?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers ; & mes yeux pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits & des persécuteurs.

PAMMENE.

Filles d'Agamemnon, race divine & chère,
Dont j'ai vu la splendeur & l'horrible misère ;
Permettez que ma voix puisse encor en vous deux
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux.
Avez-vous donc des Dieux oublié les promesses ?
Avez-vous oublié que leurs mains vengeresses
Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour,
Où sa sœur avec moi lui conserva le jour ?
Qu'il doit punir Égiste au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encor au roi dont il perça le sein ?
La parole des Dieux n'est point vaine & trompeuse ;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse ;
La peine suit le crime : elle arrive à pas lents.

ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez long-tems!

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène ; Égifte renouvelle
De fon hymen fanglant la pompe criminelle.

ÉLECTRE.

Et mon frère exilé de déferts en déferts,
Semble oublier fon père, & négliger mes fers.

PAMMÈNE.

Comptez les tems : voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à fe joindre au courage :
Efpérez fon retour, efpérez dans les Dieux.

ÉLECTRE.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble ; à mon impatience ;
Hélas ! vous me rendez un rayon d'efpérance.
Qui pourrait de ces Dieux encenfer les autels,
S'ils voyaient fans pitié les malheurs des mortels ;
Si le crime infolent, dans fon heureufe ivreffe,
Ecrafait à loifir l'innocente faibleffe ?
Dieux, vous rendez Orefte aux larmes de fa fœur ;
Votre bras fufpendu frappera l'oppreffeur.
Orefte, entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du fang verfé qui t'appelle & qui crie :
Viens du fond des déferts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monftres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'eft au monftre d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois, que tu dois t'adreffer :
Viens, qu'Electre te guide au fein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, & cette plainte amère ;
Votre mère paraît.

ÉLECTRE.

Ai-je encor une mère ?

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

Allez ; que l'on me laiſſe en ces lieux retirés ;
Pammène, éloignez-vous ; mes filles demeurez.

IPHISE.

Hélas ! ce nom ſacré diſſipe mes alarmes.

ÉLECTRE.

Ce nom, jadis ſi ſaint redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu ſur mon ſort, & ſur vos intérêts,
Vous dévoiler enfin mes ſentimens ſecrets.
Je rends grace au deſtin, dont la rigueur utile,
De mon ſecond époux rendit l'hymen ſtérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeſte flanc,
Un ſang que j'aurais vu l'ennemi de mon ſang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie ;
Et les chagrins ſecrets dont je fus pourſuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.

Mes filles devant moi ne sont point étrangères :
Même en dépit d'Egiste elles m'ont été chères :
Je n'ai point étouffé mes premiers sentimens ;
Et malgré la fureur de ses emportemens,
Electre, dont l'enfance a consolé sa mère
Du sort d'Iphigénie, & des rigueurs d'un père ;
Electre qui m'outrage, & qui brave mes loix,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ÉLECTRE.

Quoi ! vous, Madame, ô ciel ! vous m'aimeriez encore ?
Quoi, vous n'oubliez point ce sang qu'on déshonore ?
Ah, si vous conservez des sentimens si chers,
Observez cette tombe.... & regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir ; votre esprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible :
Vous portez le poignard dans ce cœur agité ;
Vous frappez une mère, & je l'ai mérité.

ÉLECTRE.

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos piés
Ces reproches sanglans trop long-tems essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiste dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir ;
J'ai pleuré sur ma mère, & n'ai pu vous haïr.
Ah ! si le ciel enfin vous parle & vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,

Ne le repoussez pas : laissez-vous pénétrer
À la secrette voix qui vous daigne inspirer.
Détachez vos destins des destins d'un perfide :
Livrez-vous toute entière à ce Dieu qui vous guide.
Appelez votre fils, qu'il revienne en ces lieux,
Reprendre de vos mains le rang de ses aïeux ;
Qu'il punisse un tyran ; qu'il règne ; qu'il vous aime ;
Qu'il venge Agamemnon, ses filles, & vous-même.
Faites venir Oreste.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous ;
Ne parlez point d'Oreste, & craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ;
Mais d'un maître absolu la puissance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :
Et vous l'avez forcé d'appésantir son bras.
Moi-même qui me vois sa première sujette,
Moi qu'offensa toujours votre plainte indiscrète,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encor, au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage :
Pliez à votre état ce superbe courage ;
Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au destin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le sein de ma famille entière,
Finir un jour en paix ma fatale carrière.
Mais si vous vous hâtez, si vos soins imprudens
Appellent en ces lieux Oreste avant le tems

Si d'Égifte jamais il affronte la vue,
Vous hafardez fa vie, & vous êtes perdue;
Et malgré la pitié dont mes fens font atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ÉLECTRE.

Lui, votre époux? O ciel! lui, ce monftre?... Ah, ma mère,
Eft-ce ainfi qu'en effet vous plaignez ma mifère?
A quoi vous fert, hélas! ce remords paffager?
Ce fentiment fi tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, & votre fils lui-même!

à Iphife.

Ma fœur! & c'eft ainfi qu'une mère nous aime?

A Clytemneftre.

Vous menacez Orefte!... Hélas, loin d'efpérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore fi le ciel a confervé fa vie;
J'ignore fi ce maître abominable, impie,
Votre époux, puifqu'ainfi vous l'ofez appeler,
Ne s'eft pas en fecret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous; je jure, j'en attefte
Les Dieux dont nous fortons, & la mère d'Orefte,
Que loin de l'appeler dans ce féjour de mort,
Nos yeux, nos triftes yeux font fermés fur fon fort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de fes fœurs gémiffantes:
N'affligez plus Electre: on peut à fes douleurs
Pardonner le reproche, & permettre les pleurs.

ÉLECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egiste, & sa férocité;
Et mon frère est perdu, puisqu'il est redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère est vivant: reprenez l'espérance.
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, & sachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui.
Vous pensez que je viens, heureuse & triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante.
Electre, cette fête est un jour de douleur;
Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
Je sais quels vœux forma votre haine insensée.
N'implorez plus les Dieux; ils vous ont exaucée.
Laissez-moi respirer.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE *seule.*

L'ASPECT des mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime long-tems prospère,
Nœuds sanglans qu'ont formé le meurtre & l'adultère,

Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel eſt donc ces effroi dont vous me pénétrez ?
Mon bonheur eſt détruit, l'ivreſſe eſt diſſipée ;
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Égiſte eſt aveuglé, puiſqu'il ſe croit heureux !
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux ;
Il triomphe, & je ſens ſuccomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un préſage ;
Je crains Argos, Electre, & ſes lugubres cris ;
La Grèce, mes ſujets, mon fils, mon propre fils.
Ah ! quelle deſtinée, & quel affreux ſupplice,
De former de ſon ſang ce qu'il faut qu'on haïſſe !
De n'oſer prononcer, dans des troubles cruels,
Les noms les plus ſacrés, les plus chers aux mortels !
Je chaſſai de mon cœur la nature outragée ;
Je tremble au nom d'un fils ; la nature eſt vengée.

SCÈNE V.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! trop cruel Egiſte, où guidiez-vous mes pas ?
Pourquoi revoir ces lieux conſacrés au trépas ?

ÉGISTE.

Quoi, ces ſolennités qui vous étaient ſi chères ;
Ces gages renaiſſans de nos deſtins proſpères,

Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !
Ce jour de notre hymen eſt-il un jour d'horreur ?

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu, peut-être, eſt pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes ſens ſont ouverts.
Iphiſe dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du ſang verſé par nous cette demeure empreinte,
Oreſte, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

ÉGISTE.

Laiſſez gémir Iphiſe, & vous reſſouvenez,
Qu'après tous nos affronts trop long-tems pardonnés,
L'impétueuſe Électre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, & je ne prétends pas
Que de ſes cris plaintifs alarmant mes Etats,
Dans Argos déſormais ſa dangereuſe audace
Oſe des Dieux ſur nous rappeler la menace,
D'Oreſte aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop : & depuis plus d'un jour,
Par-tout le nom d'Oreſte a bleſſé mon oreille ;
Et ma juſte colère à ce bruit ſe réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous ? tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en ſecret un oracle a prédit
Qu'un jour en ce lieu même où mon deſtin me guide,
Il porterait ſur nous une main parricide,

Pourquoi tenter les Dieux ? Pourquoi vous préſenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, & qu'on peut éviter ?

ÉGISTE.

Ne craignez rien d'Oreſte. Il eſt vrai qu'il reſpire :
Mais loin que dans le piége Oreſte nous attire,
Lui-même à ma pourſuite il ne peut échapper.
Déjà de toutes parts j'ai ſu l'envelopper.
Errant & pourſuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant ſon impuiſſante rage ;
Aux forêts d'Épidaure il s'eſt enfin caché.
D'Épidaure en ſecret le Roi m'eſt attaché.
Plus que vous ne penſez on prend notre défenſe.

CLYTEMNESTRE.

Mais, quoi, mon fils ! -

ÉGISTE.

Je ſais quelle eſt ſa violence :
Il eſt fier, implacable, aigri par ſon malheur ;
Digne du ſang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur ! elle eſt juſte.

ÉGISTE.

Il faut la rendre vaine.
Vous ſavez qu'en ſecret j'ai fait partir Pliſtène :
Il eſt dans Épidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel deſſein ? pourquoi ?

ÉGISTE.

Pour aſſurer mon trône, & calmer votre effroi.
Oui, Pliſtène mon fils, adopté par vous-même,

L'héritier de mon nom & de mon diadême,
Eſt trop intéreſſé, Madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez ſoupçonner.
Il vous tient lieu de fils, n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſavez, pour unir ma famille à la vôtre,
Qu'Électre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon cœur à vos loix eût été plus ſoumis,
Si vos ſoins avaient pu fléchir ſon caractère;
Mais je punis la ſœur, & je cherche le frère;
Pliſtène me ſeconde; en un mot, il vous ſert:
Notre ennemi commun ſans doute eſt découvert.
Vous frémiſſez, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Ne puis-je reſpirer qu'à force de grands crimes?
Égiſte, vous ſavez qui j'ai privé du jour.....
Le fils que j'ai nourri périrait à ſon tour!
Ah! de mes jours uſés le déplorable reſte
Doit-il être acheté par un prix ſi funeſte?

ÉGISTE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel dont ſi long-tems j'ai mépriſé les loix.

ÉGISTE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obſtacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel, & des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappelez des tems dont ils ſont irrités.

De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les Dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, Seigneur, à mes sens affaiblis.
Le tems qui change tout, a changé mes esprits;
Et peut-être des Dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère :
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils, mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre;
L'idée en est horrible, & je suis mère encore.

ÉGISTE.

Vous êtes mon épouse, & sur-tout vous régnez.
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Écoutez-vous du sang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature !
Venez; votre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime ! ah, qui peut s'en
flatter !

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Pilade, où sommes-nous ? en quels lieux t'a conduit
Ce malheur obſtiné du deſtin qui me ſuit ?
L'infortune d'Oreſte environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Tréſors, armes, ſoldats, a péri dans les mers.
Sans ſecours avec toi jeté dans ces déſerts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le deſtin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'eſpoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, ſous ces rocs eſcarpés,
Quelques triſtes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête ?

PILADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre deſtin pourquoi déſeſpérer ?
Tu vis, il me ſuffit ; tout doit me raſſurer.
Un Dieu dans Épidaure a conſervé ta vie,
Que le barbare Égiſte a toujours pourſuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains,
Pliſtène ſous tes coups a fini ſes deſtins,

Marchons ſous la faveur de ce Dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran ſur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreſte & mon ami.

PILADE.

C'eſt aſſez ; & du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage :
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins :
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains;
Tantôt de trente Rois il arme la vengeance ;
Tantôt trompant la terre, & frappant en ſilence;
Il veut en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la ſeule amitié.

ORESTE.

Avec un tel ſecours banniſſons nos alarmes;
Je n'aurai pas beſoin de plus puiſſantes armes.
As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché, du moins, ces cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,
Cette urne qui d'Égiſte a dû tromper les yeux?

PILADE.

Echappée au naufrage, elle eſt près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le ſang Troyen fut autrefois trempée,
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger ſa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand par un coup du ſort;
Des mains des aſſaſſins ton enfance ſauvée,
Fut, loin des yeux d'Égiſte, en Phocide élevée;
L'anneau qui lui ſervait eſt encor en tes mains,

ORESTE.

Comment des Dieux vengeurs accomplir les desseins ?
Comment porter encor aux mânes de mon père,

(En montrant l'épée qu'il porte.)

Ce glaive qui frappa mon indigne adversaire ?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel ;
Lui-même a tout détruit ; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jete à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure ?
A ce séjour de crime, où j'ai reçu le jour ?

PILADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre & sauvage ;
De deuil & de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés,
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience ;
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit : tout mortel est donc né pour souffrir !



SCÈNE II.

ORESTE, PILADE, PAMMÈNE.

PILADE.

O Qui que vous soyez, tournez vers nous la vue.
La terre où je vous parle est pour nous inconnue.
Vous voyez deux amis, & deux infortunés,
A la fureur des flots long-tems abandonnés.
Ce Dieu nous doit-il être ou funeste ou propice?

PAMMÈNE.

Je sers ici les Dieux, j'implore leur justice;
J'exerce en leur présence, en ma simplicité,
Les respectables droits de l'hospitalité.
Daignez sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse,
Mépriser des grands Rois la superbe richesse:
Venez; les malheureux me sont toujours sacrés.

ORESTE.

Sage & juste habitant de ces bords ignorés,
Que des Dieux par nos mains la puissance immortelle,
De votre piété récompense le zèle!
Quel asyle est le vôtre, & quelles sont vos loix?
Quel Souverain commande aux lieux où je vous vois?

PAMMÈNE.

Égiste règne ici, je suis sous sa puissance.

ORESTE.

Égiste? ciel! ô crime! ô terreur! ô vengeance!

PILADE.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

ORESTE.

Égiſte ? juſtes Dieux ! celui qui fit périr....

PAMMÈNE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemneſtre après ce coup funeſte?

PAMMÈNE.

Elle règne avec lui ; l'univers ſait le reſte.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau ?...

PAMMÈNE.

Ce palais redouté

Eſt par Égiſte même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage,
Par une main plus digne, & pour un autre uſage.
Ce tombeau (pardonnez ſi je pleure à ce nom)
Eſt celui de mon Roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah ! c'en eſt trop : le ciel épuiſe mon courage.

PILADE *à Oreſte.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton viſage.

PAMMÈNE *à Oreſte qui ſe détourne.*

Étranger généreux, vous vous attendriſſez.
Vous voulez retenir les pleurs que vous verſez.
Hélas ! qu'en liberté votre cœur ſe déploie ;
Plaignez le fils des Dieux, & le vainqueur de Troie ;
Que des yeux étrangers pleurent au moins ſon ſort,
Tandis que dans ces lieux on inſulte à ſa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les defcendans d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir fur le fort des héros.
Je dois fur-tout... Electre eft-elle dans Argos ?

PAMMÈNE.

Seigneur, elle eft ici....

ORESTE.

Je veux, je cours.

PILADE.

Arrête;
Tu vas braver les Dieux, tu hafardes ta tête.
Que je te plains !

(*à Pammène.*)

Daignez, refpectable mortel,
Dans le temple voifin nous conduire à l'autel;
C'eft le premier devoir. Il eft tems que j'adore
Le Dieu qui nous fauva fur la mer d'Épidaure.

ORESTE.

Mène-nous à ce temple, à ce tombeau facré,
Où repofe un héros lâchement maffacré :
Je dois à fa grande ombre un fecret facrifice.

PAMMÈNE.

Vous, Seigneur ? ô deftins ! ô célefte juftice !
Eh quoi ! deux étrangers ont un deffein fi beau !
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau !
Hélas, le citoyen timidement fidèle.
N'oferait en ces lieux imiter ce faint zèle.
Dès qu'Égide paraît, la piété, Seigneur,
Tremble de fe montrer, & rentre au fond du cœur.
Égifte apporte ici le frein de l'efclavage.
Trop de dangers vous fuit.

ORESTE.

C'eſt ce qui m'encourage.

PAMMÈNE.

De tout ce que j'entends que mes ſens ſont ſaiſis !
Je me tais.... mais, Seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre... Égiſte ici s'avance :
Clytemneſtre le ſuit.... évitez leur préſence.

ORESTE.

Quoi ! c'eſt Égiſte ?

PILADE.

Il faut vous cacher à ſes yeux.

SCÈNE III.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE, *plus loin.* PAMMÈNE, Suite.

ÉGISTE *à Pammène.*

A Qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux ?
L'un de ces deux mortels porte ſur ſon viſage
L'empreinte des grandeurs, & les traits du courage ;
Sa démarche, ſon air, ſon maintien m'ont frappé ;
Dans une douleur ſombre il ſemble enveloppé ;
Quel eſt-il ? eſt-il né ſous mon obéiſſance ?

PAMMÈNE.

Je connais ſon malheur, & non pas ſa naiſſance.

Je devais des fecours à ces deux étrangers,
Pouffés par la tempête à travers ces rochers ;
S'ils ne me trompent point, la Grèce eft leur patrie.

ÉGISTE.

Répondez d'eux, Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ! deux malheureux en ces lieux abordés,
D'un œil fi foupçonneux feraient-ils regardés ?

ÉGISTE.

On murmure, on m'alarme, & tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! depuis quinze ans, c'eft là notre partage :
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint :
Et c'eft un des poifons dont mon cœur eft atteint.

ÉGISTE *à Pammène.*

Allez, dis-je, & fachez quel lieu les a vu naître.
Pourquoi près du palais ils ont ofé paraître ;
De quel port ils partaient ; & fur-tout quel deffein
Les guida fur ces murs dont je fuis fouverain.



SCÈNE IV.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE.

ÉGISTE.

Clytemnestre, vos Dieux ont gardé le silence ;
En moi seul désormais mettez votre espérance.
Fiez-vous à mes soins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est tems que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance :
Sans doute elle est à craindre : & je sais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon :
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens ;
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale ?
Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage,
Que ce passage heureux, & si peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raison qu'une mère autorise,
L'ambition sur-tout la rendra plus soumise.

Gardez qu'elle résiste à sa félicité :
Il reste un châtiment pour sa témérité.
Ici votre indulgence, & le nom de son père,
Nourrissent son orgueil au sein de la misère.
Qu'elle craigne, Madame, un sort plus rigoureux,
Un exil sans retour, & des fers plus honteux.

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, approchez-vous : & d'un œil moins austère,
Envisagez ces lieux, & sur-tout une mère.
Je gémis en secret, comme vous soupirez,
De l'avilissement où vos jours sont livrés ;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine;
Je m'en afflige en mère, & m'en indigne en reine.
J'obtiens grace pour vous ; vos droits vous sont rendus.

ÉLECTRE.

Ah, Madame ! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ÉLECTRE.

Eh quoi ?

CLYTEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine ;

Réunir ses enfans trop long-tems divisés.

ÉLECTRE.

Ah, parlez-vous d'Oreste ! achevez, disposez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même : & votre ame obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer ;
Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connaît le vrai courage,
De Micène & d'Argos espérer l'héritage :
C'est à vous de passer des fers que vous portez,
A ce suprême rang des Rois dont vous sortez.
D'Égiste contre vous j'ai su fléchir la haine.
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistène.
Plistène est d'Épidaure attendu chaque jour :
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire ;
Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

À quel oubli, grands Dieux ! ose-t-on m'inviter !
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter ?
Ô sort ! ô derniers coups tombés sur ma famille !
Songez-vous au héros dont Electre est la fille ?
Madame, osez-vous bien par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de son bourreau ?
Le sang d'Agamemnon ! qui moi ! la sœur d'Oreste,
Electre, au fils d'Égiste, au neveu de Thieste !
Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront,
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude,

Dont j'ai fait une épreuve & si longue & si rude.
L'opprobre est mon partage ; il convient à mon sort.
J'ai supporté la honte, & vu de près la mort.
Votre Egiste cent fois m'en avait menacée ;
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée.
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi,
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cause ;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.
Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel :
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage,
Assurer à Plistène un sanglant héritage,
Joindre un droit légitime au droit des assassins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints.
Ah ! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon sein :
Et si ce n'est assez ; prêtez-lui votre main :
Frappez, joignez Electre à son malheureux frère ;
Frappez, dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en est trop, & toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briser ton cruel caractère ?
Tendresse, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches sanglans, souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne,

Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne ;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit:
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit:
Va, je suis Clytemnestre, & sur-tout je suis reine,
Le sang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, & de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte & la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi ; l'aveu m'en est bien triste;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egiste ;
Je ne suis plus ta mère, & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE *seule.*

Et c'est ma mère, ô ciel ! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi ?
Hélas ! j'en ai trop dit : ce cœur plein d'amertume
Répandait malgré lui le fiel qui le consume.
Je m'emporte, il est vrai ; mais ne m'a-t-elle pas

D'Oreste

D'Oreste en ses discours annoncé le trépas ?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée !
De ces lieux tout sanglans la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie ?
Pourquoi ? pour obtenir de ses tristes faveurs
De ramper dans la cour de mes persécuteurs ?
Pour lever en tremblant, aux Dieux qui me trahissent,
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent ?
Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis,
Dans le lit de mon père, & sur son trône assis,
Ce monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste,
Qui m'ôte encor ma mère, & me prive d'Oreste ?

SCÈNE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHÈRE Electre, apaisez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi !

IPHISE.

Partagez ma joie.

ELECTRE.

O comble du malheur !
Quelle funeste joie à nos cœurs étrangère !

IPHISE.

Espérons.

ELECTRE.

Non, pleurez ; si j'en crois une mère,
Oreste est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah ! si j'en crois mes yeux,
Oreste vit encor, Oreste est en ces lieux.

ELECTRE.

Grands Dieux ! Oreste ? lui ? ferait-il bien possible ?
Ah ! gardez d'abuser une ame trop sensible.
Oreste, dites-vous ?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un songe flatteur
Ne me présentez pas la dangereuse erreur.
Oreste !... Poursuivez ; je succombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'espérance & de crainte.

IPHISE.

Ma sœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts,
La main d'un Dieu, sans doute, a jetés sur ces bords,
Recueillis par les soins du fidele Pammène ;
L'un des deux...

ELECTRE.

Je me meurs, & me foutiens à peine,
L'un des deux ?

IPHISE.

Je l'ai vu; quel feu brille en fes yeux!
Il avait l'air, le port, le front des demi-Dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troye;
La même majefté fur fon front fe déploye.
A mes avides yeux, foigneux de s'arracher,
Chez Pammène en fecret il femble fe cacher.
Interdite, & le cœur tout plein de fon image,
J'ai couru vous chercher fur ce trifte rivage,
Sous ces fombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau fainte arrofé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, fi mes yeux ne fe font pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes fens font frappés;
Une épée, & c'eft là ma plus ferme efpérance,
C'eft le figne éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Sufcité par les Dieux pour le falut d'Argos,
Aurait ofé braver ce tyran redoutable ?
C'eft Orefte, fans doute, il en eft feul capable;
C'eft lui, le ciel l'envoie; il m'en daigne avertir,
C'eft l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois; j'attends tout: mais n'eft-ce point un piége
Que tend de mon tyran la fourbe facrilége ?
Allons. De mon bonheur il me faut affurer.

Ces étrangers... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ELECTRE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Non, vous êtes trompée, & le ciel nous trahit.
Mon frère, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie;
Il eût porté la joie à ce cœur désolé;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous aurait parlé.
Ce fer vous rassurait, & j'en suis alarmée.
Une mère cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, & j'ai vu dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance!
Pammène à mes transports pourra-t-il résister?
Il faut qu'il parle, allons; rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez, songez qu'un maître impitoyable
Nous obséde, nous suit d'un œil inévitable.
Si mon frère est venu, nous l'allons découvrir;
Ma sœur, en lui parlant, nous le faisons périr:
Et si ce n'est pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.
Je revole au tombeau que je peux honorer:
Clytemnestre du moins m'a permis d'y pleurer.

Cet étranger, ma fœur, y peut paraître encore;
C'eſt un aſile ſûr : & ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accuſe les rigueurs,
Pourra le rendre encor à vos cris, à mes pleurs,
Venez.

ELECTRE.

De quel eſpoir ma douleur eſt ſuivie!
Ah! ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du ſecond Acte.



Sortir entr'elle & moi de l'abîme entr'ouvert.
Leurs ferpens, leurs flambeaux, leur voix fombre & terrible
M'infpirait un tranfport inconcevable, horrible,
Une fureur atroce ; & je fentais ma main
Se lever malgré moi, prête à percer fon fein :
Ma raifon s'enfuyait de mon ame éperdue :
Cette femme en tremblant s'eft fouftraite à ma vue,
Sans s'adreffer aux Dieux, & fans les honorer ;
Elle femblait les craindre, & non les adorer.
Plus loin, verfant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe & fur moi fixant un œil avide,
D'Orefte en gémiffant a prononcé le nom.

SCÈNE II.

ORESTE, PILADE, PAMMÈNE.

ORESTE (*à Pammène.*)

O VOUS qui fecourez le fang d'Agamemnon !
Vous, vers qui nos malheurs, & nos Dieux font mes guides !
Parlez, révélez-moi les deftins des Atrides.
Qui font ces deux objets, dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes fens fait paffer la douleur ?
Ces deux femmes ? ...

PAMMÈNE.

Seigneur, l'une était votre mère...

ORESTE.

Clytemneftre !

PILADE.

Elle insulte aux mânes de mon père?

PAMMENE.

Elle venait aux Dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre sœur, la tendre & simple Iphise,
A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

ORESTE.

Hélas! que fait Electre?

PAMMENE.

Elle croit votre mort;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah grands Dieux! qui conduisez mon sort,
Quoi! vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée?
Quoi, toute ma famille en ces lieux abhorrés
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés!

PAMMENE.

Obéissons aux Dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévère!

PAMMENE.

Ne vous en plaignez point; cet ordre est salutaire;
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, & qu'on aide leurs bras:
Electre vous nuirait, loin de vous être utile,
Son caractère ardent, son courage indocile,

Incapable de feindre, & de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi! les abuser par cette feinte horrible?

PAMMENE.

N'oubliez point ces Dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés, si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale:
Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale;
Tremblez de voir sur vous, en ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Pourquoi nous imposer, par des loix inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, & de nouvelles peines?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez?
Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés.
A quel prix, Dieux puissans! avons-nous reçu l'être?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître?
Obéissons, Pammène.

PAMMENE.

Il le faut, & je cours
Eblouir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

ORESTE.

Allez donc, Je rougis même de les tromper.

PAMMENE.

Aveuglons la victime ; afin de la frapper.

SCÈNE III.

ORESTE, PILADE.

PILADE.

Apaise de tes sens le trouble involontaire ;
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire.
Cher Oreste, crois-moi, des femmes & des pleurs
Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons surtout Egiste, & ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère ;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regrets satisfaits !

PILADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.



SCÈNE IV.

ÉLECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PILADE *de l'autre, avec un esclave qui porte l'urne & l'épée.*

ÉLECTRE *à Iphise.*

L'ESPÉRANCE trompée accable & décourage.
Un seul mot de Pammène a fait évanouir
Ces songes imposteurs, dont vous osiez jouir.
Ce jour faible & tremblant, qui consolait ma vue,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
Ah! la vie est pour nous un cercle de douleur.

ORESTE *à Pilade.*

Tu vois ces deux objets : ils m'arrachent le cœur.

PILADE.

Sous les loix des tyrans tout gémit, tout s'attriste.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'Empire d'Egiste.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ÉLECTRE.

Présages douloureux!
Le nom d'Egiste, ô ciel! est prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux est ce héros dont les traits m'ont frappée.

ÉLECTRE.

Hélas! ainsi que vous j'aurais été trompée.

(*à Oreste.*)

Eh qui donc êtes-vous, étrangers malheureux?
Que venez-vous chercher sur ce rivage affreux?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la présence
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ÉLECTRE.

Qui? du roi! quoi! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon!

PILADE.

Il régne: c'est assez; & le ciel nous ordonne,
Que sans peser ses droits nous respections son trône.

ÉLECTRE.

Maxime horrible & lâche! Eh, que demandez-vous
Au monstre ensanglanté qui régne ici sur nous?

PILADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.

ÉLECTRE.

Elles sont donc pour nous inhumaines, affreuses?

IPHISE *en voyant l'urne.*

Quelle est cette urne, hélas! O surprise! ô douleurs!

PILADE.

Oreste.....

ELECTRE.

Oreste! ah Dieux! il est mort; je me meurs.

ORESTE *à Pilade.*

Qu'avons-nous fait, ami? peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître?
Tout mon sang se soulève. Ah Princesse! ah vivez!

ÉLECTRE.

Moi, vivre! Oreste est mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Electre! Iphise! où suis-je? impitoyables Dieux!
A celui qui porte l'urne.
Otez ces monumens; éloignez de leurs yeux
Cette urne dont l'aspect....

ÉLECTRE *revenant à elle & courant vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; & devant que j'expire,
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains,
Ces restes échappés à des Dieux inhumains.
Donnez.

Elle prend l'urne, & l'embrasse.

ORESTE.

Que faites-vous? cessez.

PILADE.

Le seul Egiste
Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ELECTRE.

Qu'entends-je? ô nouveau crime! ô désastres plus
grands!

Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans !
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel, suis-je entourée?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus....

ÉLECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs?
Au nom du fils des rois, au nom des Dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses....

ORESTE.

Ah! Dieux!...

ÉLECTRE.

Si vous plaignez son trépas & ma mort;
Répondez-moi; comment avez-vous su son sort?
Etiez-vous son ami? dites-moi qui vous êtes,
Vous surtout dont les traits..... Vos bouches sont muettes;
Quand vous m'assassinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en est trop; & les Dieux sont trop bien obéis.

ÉLECTRE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ÉLECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais

Ces préſens douloureux, que ta pitié m'a faits ;
C'eſt Oreſte, c'eſt lui.... Vois ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre.....

ÉLECTRE.

Eh bien.

ORESTE.

Je dois.....

PILADE.

Ciel !

ÉLECTRE.

Pourſuis.

ORESTE.

Apprenez...

SCÈNE V.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PILADE, ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE, Gardes.

ÉGISTE.

QUEL ſpectacle ! ô fortune à mes loix aſſervie !
Pammène, il eſt donc vrai ? mon rival eſt ſans vie ?
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ÉLECTRE.

O rage! ô dernier jour!

ORESTE.

Où me vois-je réduit!

ÉGISTE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

On prend l'urne des mains d'Électre.

ÉLECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte.
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur.
Joins le père aux enfans, joins le frère à la ſœur.
Monſtre heureux, à tes piés vois toutes tes victimes;
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mère trop inhumaine, ils ſont dignes de vous.

Iphiſe l'emmène.

SCÈNE VI.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PILADE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

QUE me faut-il entendre?

ÉGISTE.

Elle en ſera punie.
Qu'elle ſe plaigne au ciel; ce ciel me juſtifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis;

Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage;
De qui je dois payer le zèle & le courage.

ORESTE.

C'est nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces présens,
D'un importun trépas gages intéressans,
Ce glaive, cet anneau, vous devez les connaître ;
Agamemnon les eut, quand il fut votre maître,
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! c'est vous que mon fils?...

ÉGISTE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous ? qui vois-je en vous paraître ?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu... Seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs Troyens a signalé son bras,
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces tems de malheurs & de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont suivi la victoire.
Ma mère m'abandonne ; & je suis sans secours ;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de père.
J'ai recherché l'honneur & bravé la misère.
Seigneur, tel est mon sort.

ÉGISTE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

ÉGISTE.

Mais le roi d'Epidaure avait profcrit fes jours;
D'où vient qu'à fes bienfaits vous n'avez point recours ?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts fecrets, Seigneur, m'avaient conduit;
Cet ami les connut, il en fut feul inftruit.
Sans implorer de rois, je venge ma querelle.
Je fuis loin de vanter ma victoire & mon zèle;
Pardonnez. Je friffonne à tout ce que je voi,
Seigneur... d'Agamemnon la veuve eft devant moi
Peut-être je la fers, peut-être je l'offenfe :
Il ne m'appartient pas de braver fa préfence.
Je fors...

ÉGISTE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Son afpect me remplit d'épouvante & d'horreur.
C'eft lui que j'ai trouvé dans la demeure fombre,
Où d'un roi malheureux repofe la grande ombre.
Les Déïtés du Stix marchaient à fes côtés.

EGISTE.

Qui! vous ? : ... qu'ofiez-vous faire en ces lieux écartés ?

ORESTE.

J'allais comme la reine implorer la clémence
De ces mânes sanglans qui demandent vengeance.
Le sang qu'on a versé doit s'expier, Seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

ORESTE.

Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste:
On disait que proscrit, errant, & malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.
Tel fut le sort d'Oreste, & son dessein peut-être.
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, Madame? un fils armé contre sa mère!
Ah! qui peut effacer ce sacré caractère?
Il respectait son sang.... peut-être il eût voulu....

CLYTEMNESTRE.

Ah ciel!

EGISTE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PILADE.

Il se perd... Aisément les malheureux s'unissent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui...j'y fus fon deffein.

ÉGISTE.

Eh bien, quel était-il ?

ORESTE.

De vous percer le fein.

ÉGISTE.

Je connaiffais fa rage, & je l'ai méprifée.
Mais de ce nom d'Orefte Electre autorifée,
Semblait tenir encor tout l'état partagé ;
C'eft d'Electre fur-tout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à fes offenfes :
Comptez-la déformais parmi vos récompenfes.
Oui, ce fuperbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, & de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance ;
Digne fœur d'un barbare avide de vengeance ;
Je la mets dans vos fers ; elle va vous fervir :
C'eft m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureufe
Traîna chez fes vainqueurs une chaîne honteufe,
Le fang d'Agamemnon peut fervir à fon tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui moi, je fouffrirais ? ...

ÉGISTE.

Eh, Madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce fang qui vous détefte ?
N'épargnez point Electre, ayant profcrit Orefte.

A Orefte.

Vous,...Laiffez cette cendre à mon jufte courroux.

ORESTE.

J'accepte vos préfens ; cette cendre eft à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'eft pouffer trop loin la haine & la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompenfe.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces triftes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Ofons-nous préparer ce feftin fanguinaire,
Entre l'urne du fils & la tombe du père ?
Ofons-nous appeler à nos folennités
Les Dieux de ma famille à qui vous infultez ;
Et livrer dans les jeux d'une pompe funefte
Le fang de Clytemneftre au meurtrier d'Orefte ?
Non, trop d'horreur ici s'obftine à me troubler ;
Quand je connais la crainte, Égifte peut trembler.
Ce meurtrier m'accable : & je fens que fa vue
A porté dans mon cœur un poifon qui me tue.
Je cède, & je voudrais dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, & s'il fe peut, à moi.

Elle fort.

ÉGISTE *à Orefte.*

Demeurez. Attendez que le tems la défarme.
La nature un moment jette un cri qui l'alarme ;
Mais bientôt dans un cœur à la raifon rendu,
L'intérêt parle en maître, & feul eft entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De fon couronnement, & de mon hyménée.

A sa suite.

Et vous... dans Épidaure allez chercher mon fils ;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCÈNE VII.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

VA, tu verras Oreste à tes pompes cruelles ;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

PILADE.

Dans tous ces entretiens, que je tremble pour vous !
Je crains votre tendresse, & plus votre courroux ;
Dans ses émotions je vois votre ame altière,
A l'aspect du tyran s'élançant toute entière ;
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah ! Clytemnestre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage !
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son ame excitait mon récit ?
Je les éprouvais tous : ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraie & m'épouvante.
Le meurtre de mon père, & mes sœurs à venger ;
Un barbare à punir, la Reine à ménager,
Electre, mon tyran, mon sang qui se soulève ;
Que de tourmens secrets ! ô Dieu terrible, achève !
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,

Ce moment de vengeance, & que prévient mon cœur.
Quand pourrai-je servir ma tendresse & ma haine ?
Mêler le sang d'Égiste aux cendres de Plistène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur,
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur ?

SCÈNE VIII.

ORESTE, PILADE, PAMMÈNE.

ORESTE.

QU'AS-tu fait, cher Pammène ? as-tu quelque espérance ?

PAMMÈNE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment ?

PILADE.

Quoi ? pour Oreste aurai-je à craindre encore ?

PAMMÈNE.

Il arrive à l'instant un courier d'Épidaure ;
Il est avec Égiste ; il glace mes esprits ;
Égiste est informé de la mort de son fils.

PILADE.

Ciel !

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon eſt tombé la victime?

PAMMÈNE.

On parle de ſa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis ſont encor attendus.
On ſe tait à la cour, on cache à la contrée,
Que d'un de ſes tyrans la Grèce eſt délivrée.
Egiſte avec la Reine en ſecret renfermé,
Écoute ce récit qui n'eſt pas confirmé:
Et c'eſt ce que j'apprends d'un ſerviteur fidèle,
Qui pour le ſang des Rois comme moi plein de zèle,
Gémiſſant & caché, traîne encor ſes vieux ans,
Dans un ſervice ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;
Mes mains ont commencé mes juſtes ſacrifices;
Les Dieux permettront-ils que je n'achève pas?
Cher Pilade, eſt-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils pour me livrer au père?
Marchons; notre péril nous doit déterminer;
Qui ne craint point la mort eſt ſûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puiſſe éclairer ſa rage,
Je veux de ce moment ſaiſir tout l'avantage.

PAMMÈNE.

Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur Roi ſauront du moins mourir.

Il en est, j'en réponds, cachés dans ces asiles:
Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.

PILADE.

Allons, & si les noms d'Oreste & de sa sœur,
Si l'indignation contre l'usurpateur,
Le tombeau de ton père, & l'aspect de sa cendre;
Les Dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre;
S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te sont consacrés.
Nous périrons unis; c'est l'espoir qui me reste.
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

ORESTE.

Ciel, ne frappe que moi, mais daigne en ta pitié
Protéger son courage, & servir l'amitié.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

De Pammène, il eſt vrai, la ſage vigilance,
D'Égiſte pour un tems trompe la défiance :
On lui dit que les Dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même tems le dernier de ſes fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous ſe déclare,
Répand l'aveuglement ſur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau ſi cher à ma douleur ;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur ;
Ce fer eſt enlevé par des mains ſacriléges.
L'aſile de la mort n'a plus de priviléges ;
Et je crains que ce glaive à mon tyran porté,
Ne lui donne ſur nous quelque affreuſe clarté.
Précipitons l'inſtant où je le veux ſurprendre.

PILADE.

Pammène veille à tout, ſans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos ſujets à vous ſuivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous enſemble,

Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

ORESTE.

Allons... Pilade, ah ciel! ah trop barbare loi!
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi.
Quoi, j'abandonne Electre à sa douleur mortelle!

PILADE.

Tu l'as juré, poursuis, & ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, & ne peut te servir:
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts à s'ouvrir;
Renferme cette amour & si sainte & si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature?
Ah! de quels sentimens te laisses-tu troubler?
Il faut venger Electre & non la consoler.

ORESTE.

Pilade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

PILADE.

Ses pas sont épiés; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement:
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCÈNE II.

ÉLECTRE, IPHISE, PILADE.

ÉLECTRE.

Le perfide... il échappe à ma vue indignée.
En proie à ma fureur, & de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.

A Pilade.

Toi, qui fembles frémir, & qui n'ofes me voir;
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare,
Où va cet affaffin, de mon fang trop avare;
Ce maître à qui je fuis, qu'un tyran m'a donné.

PILADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné;
Il obéit aux Dieux; imitez-le, Madame.
Les arrêts du deftin trompent fouvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins fecrets qu'ils ne connaiffent pas;
Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'Empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de fuccomber à vos tourmens nouveaux.
Soumettez-vous; c'eft tout ce que je puis vous dire.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

Ses difcours ont accru la fureur qui m'infpire.
Que veut-il? Prétend-il que je doive fouffrir
L'abominable affront dont on m'ofe couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'affaffinat d'un frère,
N'avaient donc pu combler ma profonde mifère!
Après quinze ans de maux & d'opprobres foufferts,

De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
Et pressée en tout tems d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière !
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne & mes justes efforts.
Égiste, m'a-t-on dit, s'enferme avec la Reine;
De quelque nouveau crime il prépare la scène;
Pour fuir la main d'Électre, il prend de nouveaux soins;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.
Je ne peux me baigner dans le sang de deux traîtres:
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Est-il bien vrai qu'Oreste ait péri de sa main?
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain.
Il partageait ici notre douleur amère.
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

ÉLECTRE.

Ma mère en fait autant: les coupables mortels
Se baignent dans le sang, & tremblent aux autels.
Ils passent sans rougir du crime au sacrifice.
Est-ce ainsi que des Dieux ont trompé la justice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté?
Égiste au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,

La victime, le prix de ces noirs attentats;
Dont vous osez douter quand je meurs dans vos bras,
QuandOreste au tombeau m'appelle avec son père?
Ma sœur, ah! si jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment.
Il faut qu'il soit terrible, il faut qu'il soit sanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et si le meurtrier n'est point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'assassin de son fils.
On l'a vu partager (& ce crime est croyable)
De son indigne époux la joie impitoyable.
Une mère! ah grands Dieux!... ah, je veux de ma main
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injustice:
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des Dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux.
On se cache de vous; Pammène vous évite;
J'ignore comme vous, quel projet il médite:
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir,
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE *seule*.

UN repentir ! qui ? moi ! mes mains désespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez, soyez ici mes Dieux ;
Vous connaissez trop bien ces détestables lieux ;
Ce palais plus rempli de malheurs & de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi ;
Venez avec la mort qui marche avec l'effroi ;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent ;
Oreste, Agamemnon, Électre vous appellent ;
Les voici, je les vois, & les vois sans terreur ;
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.
Ah ! le barbare approche ; il vient ; ses pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'enfer me le désigne, & le livre à mon bras.



SCÈNE V.

ÉLECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

Où suis-je ? C'eſt ici qu'on adreſſa mes pas.
O ma patrie ! ô terre à tous les miens fatale !
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des héros, & des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang feront-ils éternels ?
L'horreur qui régne ici m'environne & m'accable.
De quoi ſuis-je puni ? de quoi ſuis-je coupable ?
Au ſort de mes aïeux ne pourrai-je échapper ?

ÉLECTRE *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête ? & d'où vient que je crains de frapper ?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'eſt fait entendre !
Père, époux malheureux, chère & terrible cendre,
Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon ?

ÉLECTRE.

Juſte ciel ! eſt-ce à lui de prononcer ſon nom ?

ORESTE.

O malheureuſe Électre !

ÉLECTRE.

Il me nomme, il ſoupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ?
Qu'importe des remords à mon juſte courroux ?

Elle avance vers Oreſte.

Frappons... Meurs, malheureux.

ORESTE (*lui ſaiſiſſant le bras.*)

Juſtes Dieux ! eſt-ce vous,
Chère Électre ?....

ÉLECTRE.

Qu'entends-je ?

ORESTE.

Hélas ! qu'alliez-vous faire ?

ÉLECTRE.

J'allais verſer ton ſang, j'allais venger mon frère.

ORESTE (*la regardant avec attendriſſement.*)

Le venger & ſur qui ?

ÉLECTRE.

Son aſpect, ſes accens,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes ſens,
Quoi ! c'eſt vous dont je ſuis l'eſclave malheureuſe ?

ORESTE.

C'eſt moi qui ſuis à vous.

ÉLECTRE.

O vengeance trompeuſe !
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur eſt changé ?

ORESTE.

Sœur d'Oreste...

ÉLECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me suis-je engagé ?

ÉLECTRE.

Ah ! ne me trompez plus : parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis... fuyez-moi.

ÉLECTRE.

Qui ! moi vous fuir !

ORESTE.

Tremblez.

ÉLECTRE.

Pourquoi ?

ORESTE.

Je suis... Cessez, gardez qu'on ne nous voie.

ÉLECTRE.

Ah ! vous me remplissez de terreur & de joie !

ORESTE.

Si vous aimez un frère...

ÉLECTRE.

Oui, je l'aime ; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor sa voix ;

La nature nous parle, & perce ce myſtère :
Ne lui réſiſtez pas : oui, vous êtes mon frère ;
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embraſſe ; hélas !
Cher Oreſte, & ta ſœur a voulu ton trépas !

ORESTE *en l'embraſſant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte ;
Un Dieu me retenait ; mais Électre eſt plus forte.

ÉLECTRE.

Il t'a rendu ta ſœur, & tu crains ſon courroux !

ORESTE.

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Eſt-il barbare aſſez pour punir ma faibleſſe ?

ÉLECTRE.

Ta faibleſſe eſt vertu : partage mon ivreſſe,
A quoi m'expoſais-tu, cruel ! à t'immoler !

ORESTE.

J'ai trahi mon ferment.

ÉLECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'eſt le ſecret des Dieux.

ÉLECTRE.

C'eſt moi qui te l'arrache ;
Moi qu'un ferment plus ſaint à leur vengeance attache ;
Que crains-tu ?

ORESTE.

Les horreurs où je ſuis deſtiné,
Les oracles, ces lieux, ce ſang dont je ſuis né.

ÉLECTRE.

Ce sang va s'épurer; viens punir le coupable;
Les oracles, les Dieux, tout nous est favorable;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCENE VI.

ÉLECTRE, ORESTE, PILADE, PAMMÈNE.

ÉLECTRE.

Ah! venez, & joignez tous vos transports aux miens;
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PILADE à *Oreste.*

Quoi, vous avez trahi ce dangereux mystère!
Pouvez-vous?....

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir;
Qu'il me donne des loix que je puisse accomplir.

ÉLECTRE à *Pilade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma misère!
Cruel, par quelle loi, par quel ordre sévère,
De mes persécuteurs prenant les sentimens,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassemens?
A quoi m'exposiez-vous? Quelle rigueur étrange..?

PILADE.

Je voulais le sauver: qu'il vive, & qu'il vous venge.

PAMMÈNE.

Princesse, on vous observe en ces lieux détestés.

On entend vos soupirs, & vos pas sont comptés.
Mes amis inconnus, & dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître ; il était secondé ;
Tout était prêt, Madame, & tout est hasardé.

ÉLECTRE.

Mais Égiste en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon sang altérée ?

A Oreste.

Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi ?
Oui, vous êtes mon maître : Égiste est obéi.
Du barbare une fois la volonté m'est chère.
Tout est ici pour nous.

PAMMÈNE.

Tout vous devient contraire.
Égiste est alarmé, redoutez son transport :
Ses soupçons, croyez-moi, sont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PILADE *à Pammène.*

Va, cours, ami fidelle & sage,
Rassemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous sont chers ; il est tems d'éclater.



SCÈNE VII.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ORESTE, PILADE, Gardes.

ÉGISTE.

MINISTRES de mes loix, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaissaient les droits de l'hospitalité.

PILADE.

Égifte, contre toi qu'avons-nous attenté?
De ce héros au moins respecte la jeunesse.

ÉGISTE.

Allez, & secondez ma fureur vengeresse:
Quoi donc à son aspect vous semblez tous frémir?
Allez, dis-je, & gardez de me désobéir:
Qu'on les traîne.

ÉLECTRE.

Arrêtez: Osez-vous bien, barbare?
Arrêtez! Le ciel même est de leur sang avare;
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah Dieux!

ÉGISTE.

Électre, frémissez pour vous comme pour eux;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

SCÈNE VIII.

ÉLECTRE, CLYTEMNESTRE.

ÉLECTRE.

Ah ! daignez m'écouter ; & si vous êtes mère ;
Si j'ose rappeler vos premiers sentimens ,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens :
D'une douleur sans borne effet inévitable.
Hélas dans les tourmens la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses ,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances ;
Peut-être en les sauvant tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer ?

ÉLECTRE.

Vous voyez que les Dieux ont respecté leur vie ;
Ils les ont arrachés à la mer en furie ;
Le ciel vous les confie, & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride ,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide ,
Du sang des étrangers fait fumer son autel ?

Eh bien, pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il ? Ordonnez : j'épouserai Pliſtène :
Parlez : j'embraſſerai cette effroyable chaîne :
Ma mort ſuivra l'hymen ; mais je veux l'achever ;
J'obéis, j'y conſens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver ?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Pliſtène a terminé la vie ?

ÉLECTRE.

Quoi donc, le ciel eſt juſte ? Égiſte perd un fils ?

CLYTEMNESTRE.

De joie à ce diſcours je vois vos ſens ſaiſis ?

ÉLECTRE.

Ah ! dans le déſeſpoir où mon ame ſe noie,
Mon cœur ne peut goûter une funeſte joie ;
Non, je n'inſulte point au ſort d'un malheureux,
Et le ſang innocent n'eſt pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers ; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, & n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien, tu m'as trop confirmé
Les ſoupçons dont Égiſte était tant alarmé.
Ta bouche eſt de mon ſort l'interprète funeſte ;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux eſt Oreſte.

ÉLECTRE.

Eh bien, s'il était vrai ! ſi le ciel l'eût permis...
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils...

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté ! que faut-il que je fasse ?

ÉLECTRE.

Quoi, vous hésiteriez à demander sa grace !
Lui ! votre fils ! ô ciel ! ... quoi, ses périls passés...
Il est mort : c'en est fait, puisque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point ; va ; ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle ;
Je le prends sous ma garde, il pourra m'en punir...
Son nom seul me prépare un cruel avenir....
N'importe... je suis mère, il suffit ; inhumaine,
J'aime encor mes enfans... tu peux garder ta haine.

ÉLECTRE.

Non, Madame, à jamais je suis à vos genoux.
Ciel ! enfin tes faveurs égalent ton courroux ;
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frère,
Et pour comble de biens tu m'as rendu ma mère.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE *seule.*

On m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte:
Je cours; je viens; j'attends; je me meurs dans la crainte :
En vain je tends aux Dieux ces bras chargés de fers :
Iphise ne vient point; les chemins sont ouverts;
La voici, je frémis.

SCÈNE II.

ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

Que faut-il que j'espère ?
Qu'a-t-on fait ? Clytemnestre ose-t-elle être mère?
Ah ! si... Mais un tyran l'asservit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?
Parlez. Désespérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'espère : mais je crains :
Égiste a des avis, mais ils sont incertains;
Il s'égare, il ne sait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste;
Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.
Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers sentimens d'une ame maternelle;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Épouvantés d'horreur, & d'amour attendris.
J'observai sur son front tout l'effort d'une mère,
Qui tremble de parler, & qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés,
Destinés au trépas, sitôt que soupçonnés
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste;
Elle retient le bras de l'implacable Égiste.
Croyez-moi, si son fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé;
Oreste n'était plus.

ÉLECTRE.

O comble de misère!
Je le trahis peut-être, en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout tems est funeste en ces lieux.
Je crains également sa voix & son silence.
Mais le péril croissait; j'étais sans espérance.
Que fait Pammène?

IPHISE.

Il a dans nos dangers pressans
Ranimé la lenteur de ses débiles ans;

L'infortune lui donne une force nouvelle ;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle ;
Ceux même, dont Egifte eft toujours entouré,
A ce grand nom d'Orefte ont déjà murmuré.
J'ai vu de vieux foldats, qui fervaient fous le père,
S'attendrir fur le fils, & frémir de colère ;
Tant aux cœurs des humains la juftice & les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

ÉLECTRE.

Grands Dieux ! fi j'avais pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaiffantes,
Jeter dans leurs efprits trop faiblement touchés ;
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés !
Si mon frère, abordé fur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le fecret de fa vie !
Si du moins jufqu'au bout Pammène avait tenté !..

SCÈNE III.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE, Gardes.

ÉGISTE.

QU'ON faififfe Pammène & qu'il foit confronté
Avec ces étrangers deftinés au fupplice.
Il eft leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils allaient me jeter !
L'un des deux eft Orefte, en pouvez-vous douter ?

A Clytemnestre.

Cessez de vous tromper, cessez de le défendre.
Je vois tout, & trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'est celle de mon fils; un père gémissant
Tient de son assassin cet horrible présent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous?...

ÉGISTE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thieste & d'Atrée;
J'en crois les tems, les lieux marqués par cette mort,
Et ma soif de venger son déplorable sort,
Et les fureurs d'Electre, & les larmes d'Iphise;
Et l'indigne pitié dont votre ame est surprise.
Oreste vit encor: & j'ai perdu mon fils!
Le détestable Oreste en mes mains est remis:
Et quel qu'il soit des deux, juste dans ma colère;
Je l'immole à mon fils, je l'immole à sa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, ce sacrifice est horrible à mes yeux.

ÉGISTE.

A vous!

CLYTEMNESTRE.

Assez de sang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides.
A la fatalité du sang des Pélopides.
Si mon fils après tout n'est pas entre vos mains,
Pourquoi verser du sang sur des bruits incertains?
Pourquoi vouloir sans fruit la mort de l'innocence?

Seigneur, si c'est mon fils, j'embrasse sa défense.
Oui, j'obtiendrai sa grace, en dussai-je périr.

ÉGISTE.

Je dois la refuser, afin de vous servir.
Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite.
L'un des deux est Oreste, & tous deux vont périr.
Je ne peux balancer, je n'ai point à choisir.
A moi, soldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi ? Sa famille entière
Perdra-t-elle à vos piés ses cris & sa prière ?

Elle se jette à ses pieds.

Avec moi, chère Electre, embrassez ses genoux;
Votre audace vous perd.

ÉLECTRE.

Où me réduisez-vous ?
Quel affront pour Oreste, & quel excès de honte !
Elle me fait horreur... eh bien, je la surmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la bassesse & l'effroi !
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

Sans se mettre à genoux.

Cruel, si ton courroux peut épargner mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père ;)
Mais je pourrai du moins, muette à ton aspect,
Me forcer au silence, & peut-être au respect.
Que je demeure esclave, & que mon frère vive.

ÉGISTE.

Je vais frapper ton frère, & tu vivras captive ;
Ma vengeance est entière : Au bord de son cercueil,
Je te vois sans effet abaisser ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egiste, c'en est trop : c'est trop braver, peut-être,
Et la veuve & le sang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils : & malgré tes fureurs,
Tu trouveras sa mère encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu ? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreste en ta puissance, & qui ne peut te nuire,
Electre enfin soumise, & prête à te servir,
Iphise à tes genoux, rien ne peut te fléchir !
Va, de tes cruautés je fus assez complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.
Faut-il pour t'affermir dans ce funeste rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon sang ?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils, & l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aspect de ses Dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grèce, & pesant à moi-même !
Je t'aimai, tu le sais : c'est un de mes forfaits :
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares :
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares :
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connais.... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, & ta grandeur m'est chère ;
Mais Oreste est mon fils, arrête, & crains sa mère.

ÉLECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, Madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans & mon père,

ÉGISTE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve & les enfans
Arrêteraient mes coups par des cris menaçans!
Quel démon vous aveugle, ô reine malheureuse!
Et de qui prenez-vous la défense odieuse?
Contre qui, juste ciel!... Obéissez, courez;
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCENE IV.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur!

ÉGISTE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste!
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui!

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!

ÉLECTRE.

Mon frère!

ÉGISTE.

Eh bien, est-il puni!

DIMAS.

Il ne l'eſt pas encor.

ÉGISTE.

Je ſuis déſobéï !

DIMAS.

Oreſte s'eſt nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pilade, cet ami qui partage ſa chaîne,
Mont-e aux ſoldats émus le fils d'Agamemnon :
Et je crains la pitié pour cet auguſte nom.

ÉGISTE.

Allons, je vais paraître, & preſſer leur ſupplice.
Qui n'oſe me venger ſentira ma juſtice.
Vous, retenez ſes ſœurs ; & vous, ſuivez mes pas.
Le ſang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels & quels Dieux pourraient ſauver Oreſte,
Du père de Pliſtène, & du fils de Thieſte ?

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Suivez-le, montrez-vous, ne craignez rien ; parlez ;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ÉLECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage ;

De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, & retiennent vos pas.
Demeurez, c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours & d'Oreste & d'Egiste:
Je suis épouse & mère; & je veux à la fois,
Si j'en peux être digne, en remplir tous les droits.
Elle sort.

SCÈNE VI.

ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Ah! le Dieu qui nous perd en sa rigueur persiste,
En défendant Oreste, elle ménage Egiste.
Les cris de la pitié, du sang & des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Egiste furieux, & brûlant de vengeance,
Consomme ses forfaits pour sa propre défense;
Il condamne, il est maître, il frappe, il faut périr.

ÉLECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir!
Je descends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le désespoir de m'être démentie!
J'ai supplié ce monstre, & j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantait Pammène,

Ces peuples dont Egifte a foulevé la haine?
Ces Dieux qui de mon frére armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de confoler fa fœur?
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux fous ces voûtes fatales?
Quoi la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraiffait à ma voix s'armer en ma faveur:
Et tout eft pour Egifte, & mon frére eft fans vie;
Et les Dieux, les mortels, & l'enfer m'ont trahie!

SCÈNE VII.

ÉLECTRE, PILADE, IPHISE.

ÉLECTRE.

En eft-ce fait, Pilade?

PILADE.

Oui, tout eft accompli;
Tout change, Electre eft libre, & le ciel obéi.

ÉLECTRE.

Comment?

PILADE.

Orefte régne, & c'eft lui qui m'envoie.

IPHISE.

Juftes Dieux!

ÉLECTRE.

Je fuccombe à l'excès de ma joie.
Orefte? eft-il poffible?

PILADE.

Oreste tout-puissant
Va venger sa famille, & le sang innocent.

ÉLECTRE.

Quel miracle a produit un destin si prospère?

PILADE.

Son courage, son nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la justice, un Dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egiste on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène;
Tout un peuple suivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais sa rage à travers sa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreste se tournant vers ses fiers satellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois:
L'osez-vous? A ces mots, au son de cette voix,
A ce front où brillait la majesté suprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émut, l'amitié persuade:
On respecte les nœuds d'Oreste & de Pilade.
Des soldats avançaient pour nous envelopper;
Ils ont levé le bras, & n'ont osé frapper:
Nous sommes entourés d'une foule attendrie:
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.
Egiste avec les siens, d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, & voit son maître.
J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparaître,
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,

Dans sa confusion ses soldats l'insulter.
O jour d'un grand exemple! ô justice suprême!
Des fers que nous portions il est chargé lui-
même.
La seule Clytemnestre accompagne ses pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des soldats,
Se jette au milieu d'eux, & d'un front intrépide,
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,
Et conjure son fils d'épargner son époux.
Oreste parle au peuple, il respecte sa mère;
Il remplit les devoirs & de fils & de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;
Voyons Oreste heureux, & consolons ma mère.

ÉLECTRE.

Quel bonheur inouï par les Dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PILADE *à sa suite.*

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles;
Fers, tombez de ses mains; le sceptre est fait pour
elles.

On lui ôte ses chaînes.



ELECTRE.

Elle défend Egiſte.... elle de qui le bras
A ſur Agamemnon.... Dieux ne le ſouffrez pas !

PAMMÈNE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière, & de meurtres avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible & ſanglant, ſoyez un jour de grace.
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah ! ma ſœur ! ah Pilade ! entendez-vous ces cris ?

ÉLECTRE.

C'eſt ma mère !

PAMMÈNE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE *derrière la ſcène.*

Arrête !

IPHISE.

Ciel !

CLYTEMNESTRE *derrière la ſcène.*

Mon fils !

ÉLECTRE.

Il frappe Égiſte. Achève, & ſois inexorable ;
Venge-nous, venge-la ; tranche un nœud ſi coupable :
Immole entre ſes bras cet infame aſſaſſin.
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, ... j'expire de ta main.

PILADE.

O destinée !

IPHISE.

O crime !

ÉLECTRE.

Ah trop malheureux frère !
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère ?
Jour à jamais affreux !

SCÈNE IX & dernière.

Les Acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O TERRE, entr'ouvre-toi ;
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes ;
Je dispute avec vous de tourmens & de crimes.

ÉLECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel ?

ORESTE.

Elle a voulu sauver....
Et les frappant tous deux.... Je ne puis achever...

ELECTRE.

Quoi ! de la main d'un fils ! Quoi par ce coup funeste,
Vous...

ORESTE.

Non, ce n'eſt pas moi ; non, ce n'eſt point Oreſte.
Un pouvoir effroyable a ſeul conduit mes coups.
Exécrable inſtrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère ;
Patrie, états, parens que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout eſt perdu pour moi !
Soleil qu'épouvanta cette affreuſe contrée,
Soleil qui reculas pour le feſtin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats !
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas ?
Dieux, tyrans éternels, puiſſance impitoyable ;
Dieux qui me puniſſez, qui m'avez fait coupable !
Eh bien, quel eſt l'exil que vous me deſtinez ?
Quel eſt le nouveau crime où vous me condamnez ?
Parlez... Vous prononcez le nom de la Tauride ;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtreſſe homicide,
Qui n'offre que du ſang à des Dieux en courroux,
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ÉLECTRE.

Demeurez, conjurez leur juſtice & leur haine.

PILADE.

Je te ſuivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels & du courroux des Dieux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LES PÉLOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGÉDIE.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

*Nous avons cru devoir faire imprimer cette tragédie après celle d'*Oreste *&* d'Electre, *quoique ce soit un des derniers ouvrages de notre auteur, & qu'il ne l'ait donné à aucun théâtre. Il est convenable de mettre ensemble tout ce qui regarde la famille d'*Atrée d'Agamemnon *&* d'Oreste.

Nous croyons ne devoir donner ici pour préface, qu'une lettre de M. de Voltaire, *à un de ses amis.*

FRAGMENT

D'UNE LETTRE.

Je n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau rose. L'églogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* & *Racine*, était indigne du théâtre tragique. Aussi *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule. Et ce grand maître *Racine* eut beaucoup de peine avec tous les charmes de sa diction éloquente, à sauver la stérile petitesse du sujet. J'ai toujours regardé la famille d'*Atrée*, depuis *Pélops* jusqu'à *Iphigénie*, comme l'attelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des passions furieuses, de grands crimes, des remords violens. Je ne la voudrais ni fadement amoureuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible, si elle ne transporte pas nos ames, elle m'est insipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains qui devaient être si bien instruits par la poétique d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée* & de *Thieste* une déclamation si plate & si fastidieuse. J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rempli sa pièce.

Cette horreur aurait fort réussi sans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'est la

rage qu'un homme montre de se venger d'une offense qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéressons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons que quand elles sont excitées par une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offensé, & qui émeut la nôtre.

Le second, c'est qu'un homme qui, au premier acte, médite une action détestable, & qui sans aucune intrigue, sans obstacle & sans danger l'exécute au cinquième, est beaucoup plus froid encor qu'il n'est horrible. Et quand il mangerait le fils de son frère, & son frère, même tout crus sur le théâtre, il n'en serait que plus froid & plus dégoûtant, parce qu'il n'a eu aucune passion qui ait touché, parce qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, rien souhaité, rien senti.

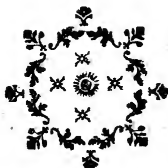
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Le troisième défaut est un amour inutile, qui a paru froid, & qui ne sert, dit-on, qu'à remplir le vide de la pièce.

Le quatrième vice, & le plus révoltant de tous, est la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir quand on écrit est de bien écrire. Quand votre pièce serait conduite comme l'*Iphigénie* de *Racine*, les vers sont-ils mauvais, votre pièce ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours révolté; si je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des muses leur donner l'absolution, j'en ai com-

mis vingt dans cette tragédie des *Pélopides*. Plus je perds de tems à composer des pièces de théâtre, plus je vois combien l'art est difficile. Mais Dieu me préserve de perdre encor plus de tems à recorder des acteurs & des actrices. Leur art n'est pas moins rare que celui de la poésie.





ACTEURS.

ATRÉE.

THIESTE.

ÆROPE, fille d'Euristhée, femme d'Atrée.

HIPPODAMIE, fille de Pélops.

POLÉMON, Archonte d'Argos, ancien Gouverneur d'Atrée & de Thieste.

MÉGARE, nourrice d'Ærope.

IDAS, Officier d'Atrée.

La scène est dans le parvis du Temple.



LES PÉLOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, POLÉMON.

HIPPODAMIE.

VOILÀ donc tout le fruit de tes soins vigilans!
Tu vois si le sang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendresse éclairée
Guida les premiers ans de Thieste & d'Atrée.
Ils sont nés pour ma perte, ils abrégent mes jours.
Leur haine invétérée & leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon esprit succombe.
Ma carrière est finie, ils ont creusé ma tombe;
Je me meurs!

POLÉMON.

Eſpérez un plus doux avenir.
Deux frères diviſés pourraient ſe réunir.
Nos Archontes ſont las de la guerre inteſtine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraſer
Et forcer, s'il ſe peut, vos fils à s'embraſſer.

HIPPODAMIE.

Ils ſe haïſſent trop; Thieſte eſt trop coupable;
Le ſombre & dur Atrée eſt trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les loix, outrageant tous les Dieux,
Thieſte n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de ſon frère.
A garder ſa conquête il oſe s'obſtiner,
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Ærope au milieu d'eux déplorable victime,
Des fureurs de l'amour, de la haine & du crime;
Attendant ſon deſtin du deſtin des combats,
Voit encor ſes beaux jours entourés du trépas.
Et moi dans ce ſaint temple où je ſuis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des Dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLÉMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins reſpectent votre aſile;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux ſerait toujours ſacré.
J'oſe eſpérer bien plus. Depuis près d'une année,

Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le sénat me seconde, on propose un partage
Des états que Pélops reçut pour héritage ;
Thieste dans Micène, & son frère en ces lieux ;
L'un de l'autre écartés n'auront plus sous leurs
yeux
Cet éternel objet de discorde & d'envie
Qui désole une mère ainsi que la patrie.
L'absence affaiblira leurs sentimens jaloux ;
On rendra dès ce jour Ærope à son époux :
On rétablit des loix le sacré caractère.
Vos deux fils régneront en révérant leur mère.
Ce sont là nos desseins. Puissent les Dieux plus
doux
Favoriser mon zèle & s'apaiser pour vous !

HIPPODAMIE.

Espérons : mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inceste autour d'elle avec les parricides.
C'est le sort de mon sang, Tes soins & ta vertu
Contre la destinée ont en vain combattu.
Il est donc en naissant des races condamnées,
Par un triste ascendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des Dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels !
La maison de Tantale eut ce noir caractère.
Il s'étendit sur moi. -- Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'est qu'à des forfaits que mon sang doit le
jour.
Mes souvenirs affreux, mes alarmes timides,
Tout me fait frissonner au nom des Pélopides.

POLÉMON.

Quelquefois la fageffe a maîtrifé le fort,
C'eft le tyran du faible & l'efclave du fort.
Nous faifons nos deftins, quoi que vous puiffiez dire,
L'homme, par fa raifon fur l'homme a quelque empire!
Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin;
Ou bien cet univers efclave du deftin,
Jouet des paffions l'une à l'autre contraires
Ne ferait qu'un amas de crimes néceffaires.
P rlez en reine, en mère; & ce double pouvoir
Rappellera Thiefte à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'eft là ce qui m'accable.

POLÉMON.

Plus criminel qu'Atrée il eft moins intraitable;
Il connaît fon erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais fon attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je le blâme & le plains.

POLÉMON.

Mais la caufe fatale
Du malheur qui pourfuit la race de Tantale,
Ærope, cet objet d'amour & de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un raviffeur,
Qui met la Grèce en feu par fes funeftes charmes!

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encor obtenir que des larmes.
Je m'en fuis féparée: & fuyant les mortels

J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoisonnent.

POLÉMON.

Quand nous n'agissons point, les Dieux nous abandonnent.
Ranimez un courage éteint par le malheur ;
Le peuple me conserve un reste de faveur,
Le sénat me consulte, & nos tristes provinces
Ont payé trop long-tems les fautes de leurs princes.
Il est tems que leur sang cesse enfin de couler.
Les pères de l'état vont bientôt s'assembler.
Ma faible voix du moins, jointe à ce sang qui crie,
Autant que pour mes rois sera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux plus puissante que nous,
La haine renaissante éveillant leur courroux,
N'oppose à nos conseils ses trames homicides.
Les méchans sont hardis ; les sages sont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'état,
Et pour servir les rois, je revole au sénat.

HIPPODAMIE.

Tu serviras leur mère. Ah ! cours, & que ton zèle
Lui rende ses enfans qui sont perdus pour elle.



SCÈNE II.

HIPPODAMIE *seule.*

Mes fils, mon seul espoir, & mon cruel fléau,
Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y descende au moins, tranquille & consolée,
Venez fermer les yeux d'une mère accablée.
Qu'elle expire en vos bras sans trouble & sans horreur ;
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
Le poison des chagrins trop long-tems me consume.
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCÈNE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, MÉGARE.

ÆROPE, (*en entrant, pleurant & embrassant Mégare.*)

Va, te dis-je, Mégare, & cache à tous les yeux,
Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Ærope, est-ce vous? qui! vous dans ces asiles!

ÆROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent se reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène, hélas ! dans ce temple funeste,
Menacé par Atrée & souillé par Thieste !
L'aspect de ce lieu saint doit vous épouvanter.

ÆROPE.

A vos enfans du moins, il se fait respecter.
Laissez-moi ce refuge, il est inviolable.
N'enviez pas, ma mère, un asile au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop ; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expierez pas.
Je devrais vous haïr, vous m'êtes toujours chère ;
Je vous plains ; vos malheurs accroissent ma misère.
Parlez ; vous arrivez vers ces Dieux en courroux
Du théâtre de sang où l'on combat pour vous.
De quelqu'ombre de paix avez-vous l'espérance ?

ÆROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par sa prudence
Polémon qui se jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains.
Ils sont tous deux plus fiers & plus impitoyables ;
Je cherche ainsi que vous des Dieux moins implacables :
Souffrez, en m'accusant de toutes vos douleurs,
Qu'à vos gémissemens j'ose mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne !

HIPPODAMIE.

Ah ! trop chère ennemie,
Eſt-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie ?
A vous qui les cauſez ! plût au ciel qu'en vos yeux,
Ces pleurs euſſent éteint le feu pernicieux,
Dont le poiſon trop ſûr & les funeſtes charmes
Ont eu tant de puiſſance & coûté tant de larmes !
Peut-être que ſans vous ceſſant de ſe haïr
Deux frères malheureux que le ſang doit unir,
N'auraient point rejeté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop ſu plaire.
Mais voulez-vous me croire & vous joindre à ma voix,
Ou je vous ai parlé pour la dernière fois ?

ÆROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thieſte
Outragea ſous vos yeux la juſtice céleſte,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de ſes amours ;
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes ſentimens je vous rendrai l'arbître.
Je vous chéris en mère ; & c'eſt à ce ſaint titre
Que mon cœur déſolé recevra votre loi.
Vous jugerez, ô reine ! entre Thieſte & moi.
Après ſon attentat, de troubles entourée,
J'ignorai juſqu'ici les ſentimens d'Atrée :
Mais plus il eſt aigri contre mon raviſſeur,
Plus à ſes yeux ſans doute Ærope eſt en horreur.

HIPPODAMIE.

Je ſais qu'avec fureur il pourſuit ſa vengeance.

ÆROPE.

ÆROPE.

Vous avez sur un fils encor quelque puissance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit.
L'enfance nous la donne & l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils est sourd à ma prière.
Hélas! c'est quelquefois un malheur d'être mère.

ÆROPE

Madame — il est trop vrai — mais dans ce lieu sacré
Le sage Polémon tout à l'heure est entré.
N'a-t-il point consolé vos alarmes cruelles?
N'aurait-il apporté que de tristes nouvelles?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui; mais malgré tous ses soins,
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit & la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.
Et Tantale & Pélops, & mes deux fils & vous,
Les enfers déchaînés, & les Dieux en courroux;
Tout présente à mes yeux les sanglantes images
De mes malheurs passés & des plus noirs présages
Le sommeil fuit de moi, la terreur me poursuit
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,
Qui des infortunés assiégent les pensées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Œnomaüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive est sur ma tête, on m'abreuve de sang;

Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable feſtin que prépara Tantale
Son ſupplice aux enfers, & ces champs déſolés
Qui n'offrent à ſa faim que des troncs dépouillés;
Je m'éveille mourante aux cris des Euménides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! ſi mes fils ſavoient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiroient leur haine & leur férocité;
Ils tomberoient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

ÆROPE.

Peut-être un ſort plus triſte empoiſonne ma vie.
Les monſtres déchaînés de l'empire des morts,
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.
C'en eſt fait... Votre fils & l'amour m'ont perdue.
J'ai ſemé la diſcorde en ces lieux répandue.
Je ſuis, je l'avouerai, criminelle en effet;
Un Dieu vengeur me ſuit– mais vous, qu'avez-vous fait!
Vous êtes innocente & les Dieux vous puniſſent?
Sur vous comme ſur moi leurs coups s'appeſantiſſent.
Hélas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés ſur les triſtes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grace.



SCÈNE IV.

HPPODAMIE, ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

PRINCESSE... Les deux rois...

HIPPODAMIE.

Qu'est-ce donc qui se passe ?

ÆROPE.

Qaoi ! ... Thieste ! ... ce temple ! — Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

MÉGARE.

Les cris de la patrie & ceux des combattans.
La mort suit en ces lieux les deux malheureu frères.

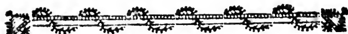
ÆROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains sanguinaires. —
Ma mère, montrons-nous à ces désespérés,
Ils me sacrifieront; mais vous les calmerez.
Allons, je suis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah ! vous êtes ma fille ;
Sauvons de ses fureurs une triste famille,
Ou que mon sang versé par mes malheureux fils,
Coule avec tout le sang que je leur ai transmis.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, ÆROPE, POLÉMON.

POLÉMON.

Où courez-vous? -- rentrez -- que vos larmes tariſſent.
Que de vos cœurs glacés les terreurs ſe banniſſent.
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réſervé.
Les forfaits ont leur terme, & votre deſtin change.
La paix revient.

ÆROPE.

Comment?

HIPPODAMIE.

Quel Dieu, quel ſort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans?

POLÉMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le tems.
Aveugle en ſon courroux le violent Atrée
Déjà de ce ſaint temple allait forcer l'entrée.
Son courroux ſacrilége oubliait ſes ſermens.
Il en avait l'exemple: & ſes fiers combattans
Prompts à ſervir ſes droits, à venger ſon outrage,
Vers ces parvis ſacrés lui frayaient un paſſage.

(*A Ærope.*)

Il venait (je ne puis vous diſſimuler rien)
Ravir ſa propre épouſe & reprendre ſon bien.
Il le peut ; mais il doit reſpecter ſa parole.
Thieſte eſt alarmé ; vers lui Thieſte vole ;
On combat, le ſang coule ; emportés, furieux
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, & ma main ſaiſit leur main barbare ;
Je me livre à leurs coups : enfin je les ſépare.
Le ſénat qui me ſuit, ſeconde mes efforts.
En atteſtant les loix nous marchons ſur des morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des Dieux aux mortels favorables,
Laiſſe tomber le fer à leur auguſte aſpect.
Il a bientôt paſſé des fureurs au reſpect.
Il conjure à grands cris la diſcorde farouche ;
Et le ſaint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous ſauvés.

POLÉMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats ſoit l'exemple des rois.
Lorſqu'enfin la raiſon ſe fait par-tout entendre,
Vos fils l'écouteront, vous les verrez ſe rendre ;
Le ſang & la nature, & leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à ſe montrer :
Mais elle eſt chancelante ; il la faut aſſurer.
Thieſte en poſſédant la fertile Micène,

Pourra faire à son gré dans Sparte ou dans Athène.
Des filles des héros qui leur donnent des loix,
Sans remords & sans crime un légitime choix.
La veuve de Pélops heureuse & triomphante,
Voyant de tous côtés sa race florissante,
N'aura plus qu'à bénir au comble du bonheur
Le Dieu qui de son sang est le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déjà grace, & non moins à vous-même.
Et vous, ma fille, & vous que j'ai plainte & que j'aime,
Unissez vos transports à mes remercîmens;
Aux Dieux dont nous sortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille & rassurée
Remette Ærope heureuse entre les mais d'Atrée;
Qu'il pardonne à son frère.

ÆROPE.

Ah Dieux! — & croyez-vous
Qu'il sache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ses transports jaloux
Il sait que par Thieste en tout tems respectée
Il n'a point outragé la fille d'Euristée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeste bonheur de lui donner la main.
Qu'enfin par les Dieux même à leurs autels conduite
Elle a dans la retraite évité sa poursuite.

ÆROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourrait reprocher.

C'eſt là qu'aux pieds des Dieux on nourrit mon enfance ;
C'eſt là que je reviens implorer leur clémence.
J'y veux vivre & mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux,
Cachez-vous pour Thieſte; il eſt perdu pour vous.

ÆROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thieſte !

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

ÆROPE.

Ah! je l'ai dû — mon ſort eſt trop funeſte.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE II.

HIPPODAMIE, POLÉMON, THIESTE.

HIPPODAMIE.

MON fils, qui vous ramène en mes bras maternels ?
Oſez-vous reparaître aux pieds de ces autels ?

THIESTE.

J'y viens — chercher la paix, s'il en eſt pour Atrée,
S'il en eſt pour mon ame au déſeſpoir livrée,
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,

Embraſſer Polémon, reſpecter ſa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offenſe.
Si de la réparer il eſt en ma puiſſance.

POLÉMON.

Vous le pouvez ſans doute en ſachant vous dompter.
Lorſqu'à de tels excès ſe laiſſant emporter,
On ſuit des paſſions l'empire illégitime,
Quand on donne aux ſujets les exemples du crime,
On leur doit. croyez-moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, & commence à ſortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs ſans juſtice & des héros ſauvages.
On n'eſt rien ſans les mœurs. Hercule eſt le premier
Qui marchant quelquefois dans ce noble ſentier
Ainſi que les brigands oſa dompter les vices.
Son émule Théſée a fait des injuſtices,
Le crime dans Tidée a ſouillé la valeur;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur
N'en aſpirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout -- imitez vos modèles.
Souffrez encor un mot: ſi vous perſévériez,
Pouſſé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuſer encor Ærope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous ſon courage indigné.
Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

THIESTE.

J'ai fenti mes malheurs plus que vous ne penfez.
N'irritez point m'a plaie; elle eft cruelle affez.
Madame, croyez-moi, je vois dans quel abîme,
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excufe point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des Dieux dont on nous fait defcendre.
Votre auftère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux facrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolâtrais la fille d'Euriftée;
Que par mes vœux ardens long-tems follicitée,
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on ofa la ravir;
Que fi le défefpoir fut jamais excufable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excufe un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte & l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, & d'Ærope, & la mienne.
C'eft l'honneur de mon fang qu'il faut que je foutienne;
C'eft la paix que je veux: il n'importe à quel prix.
Atrée ainfi que vous eft mon fang, eft mon fils.
Tous les droits font pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en fon pouvoir une époufe qu'il aime.
Tenir fans la pencher la balance entre vous,
Réparer vos erreurs, & vaincre fon courroux.

SCENE III.

THIESTE *seul.*

Que deviens-tu, Thieste ! Eh quoi cette paix même,
Cette paix qui d'Argos est le bonheur suprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon sort !
Cette paix pour Ærope est un arrêt de mort.
C'est peu que pour jamais d'Ærope on me sépare;
La victime est livrée au pouvoir d'un barbare;
Je me vois dans ces lieux sans armes, sans amis;
On m'arrache ma femme, on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de sa proie.
Tous mes maux sont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant ?
Micène a des guerriers, mon amour les attend;
Et pour quelques momens ce temple est un asile.

SCÈNE IV.

THIESTE, MÉGARE.

THIESTE.

Mégare, qu'as-t-on fait ? ce temple est-il tranquille ?
Le descendant des Dieux est-il en sureté ?

MÉGARE.

Sous cette voûte antique un féjour écarté
Au milieu des tombeaux recèle fon enfance.

THIESTE.

L'afile de la mort eft la feule affurance!

MÉGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux,
Veille aux premiers momens de fes jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Ærope s'épouvante : & cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En accroît la bleffure en voulant la cacher :
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître.
Elle craint dans Atrée un implacable maître ;
Et je tremble de voir fes jours enfevelis
Dans le fein des tombeaux qui renferment fon fils.

THIESTE.

Epoufe infortunée ! & malheureufe mére !
Mais nul ne peut forcer fa prifon volontaire.
De cet afile faint rien ne peut la tirer.



SCÈNE V.

THIESTE, ÆROPE, MÉGARE.

ÆROPE.

Seigneur, aux mains d'Atrée on va donc me livrer !
Votre mère l'ordonne — & je n'ai pour excuſe
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuſe ;
Un enfant malheureux qui ſera découvert.
Que je réſiſte ou non, c'en eſt fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu ſéduite ?

THIESTE.

Oubliez mes forfaits, n'en craignez point la ſuite.
Cette fatale paix ne s'accomplira pas.
Il me reſte pour vous des amis, des ſoldats,
Mon amour, mon courage : & c'eſt à vous de croire
Que ſi je meurs ici je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandeſtin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il eſt, n'en eſt pas moins ſacré.
Je me ſuis trop, ſans doute, accuſé devant elle.
Ce n'eſt pas vous, du moins, qui fûtes criminelle :
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.
Les Dieux n'avaient point mis Ærope entre ſes bras.
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête.
Malgré vous en un mot, vous fûtes ma conquête.

Je fus le feul coupable, & je ne le fuis plus.
Votre cœur alarmé, vos vœux irréfolus,
M'ont aſſez reproché ma flamme & mon audace.
A mon emportement le ciel même a fait grace.
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous fommes unis.
Et Micène bientôt, à fon prince fidèle,
En pourra célébrer la fête folennelle.

ÆROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces Dieux, & l'hymen.— Ils nous ont condamnés.
Ofons-nous nous parler? — tremblante, confondue,
Devant qui déformais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, & qui lit dans les cœurs,
Le rapt & l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant fur moi ta funeſte victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conferver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice — & la fatalité
Qui fubjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient fi puiſſamment à ton crime enchaînée;
Qu'il eſt devenu cher à mon ame étonnée,
Que le fang de ton fang qui s'eſt formé dans moi,
Ce gage de ton crime eſt celui de ma foi,
Qu'il rend indiſſoluble un nœud que je déteſte—
Et qu'il n'eſt plus pour moi d'autre époux que Thyeſte.

THIESTE.

C'eſt un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever.
La mort & les enfers pourront feuls m'en priver.
Le fceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

SCÈNE VI.

ÆROPE, THIESTE, POLÉMON.

POLÉMON.

SEIGNEUR, Atrée arrive ; il a quitté ses armes,
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands Dieux ! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLÉMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promesses.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtresses.
Des oliviers heureux les festons desirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés,
Où la discorde en feu désolait notre enceinte.
On a lavé le sang dont la ville fut teinte.
Et le sang des méchans qui voudraient nous troubler
Est ici désormais le seul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'essuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

ÆROPE.

Mon sang devait couler vous le savez, grands Dieux !

THIESTE (*à Polémon.*)

Il me faut rendre Ærope !

POLÉMON.

Oui, Thieste, & sur l'heure.
C'est la loi du traité.

THIESTE.

Va, que plutôt je meure,
Qu'aux monstres des enfers mes mânes soient livrés ! ...

POLÉMON.

Quoi ! vous avez promis, & vous vous parjurez.

THIESTE.

Qui ? moi ! — qu'ai-je promis ?

POLÉMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la discorde civile ?

THIESTE.

La discorde vaut mieux qu'un si fatal accord.
Il redemande Ærope ; il l'aura par ma mort.

POLÉMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la justice.

THIESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon supplice ;
Je ne le puis souffrir.

POLÉMON.

Ah ! c'est trop de fureurs ;
C'est trop d'égaremens & de folles erreurs ;
Mon amitié pour vous, qui se lasse & s'irrite,
Plaignait vôtre jeunesse imprudente & séduite,
Je vous tins lieu de père, & ce père offensé
Ne voit qu'avec horreur un amour insensé.
Je sers Atrée & vous, mais l'état davantage.
Et si l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage ;

Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raiſon je veux mieux eſpérer.
Et bientôt dans ces lieux l'heureuſe Hippodamie
Reverra ſa famille, en ſes bras réunie.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

ÆROPE, THIESTE.

ÆROPE.

C'EN eſt donc fait, Thieſte, il faut nous ſéparer.

THIESTE.

Moi! vous, mon fils! — quel trouble a pu vous égarer!
Quel eſt votre deſſein?

ÆROPE.

C'eſt dans cette demeure,
C'eſt dans cette priſon qu'il eſt tems que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ſes tourmens cruels,
A ce trouble éternel qui ſuit le diadême,
Au redoutable Atrée, & ſur-tout à vous-même.

THIESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux.
Je vous diſputerai à mon frère, à nos Dieux.
Suivez-moi.

ÆROPE.

Nous marchons d'abîmes en abîmes;
C'eſt là votre partage, amours illégitimes.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLÉMON, IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres.

HIPPODAMIE.

GÉNÉREUX Polémon, la paix eſt votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, & goûtez l'avantage
De poſſéder ſans trouble un trône où vos aïeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les Dieux,
Thieſte avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triſte maiſon ſi long-tems allumés ;
J'ai vu mes chers enfans paiſibles, déſarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en ſerez témoins, vous, peuples réunis,
Prêtres qui m'écoutez, Dieux long-tems ennemis,
Vous en ſerez garans. Ma débile paupière
Peut ſans craindre à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours ſont beaux — je ne l'eſpérais pas.

ATRÉE.

Idas, autour du temple étendez vos cohortes,
Vous, gardez ce parvis; vous, veillez à ces portes.
(*A Hippodamie.*)
Qu'une mère pardonne à ces soins ombrageux.
A peine encor sorti de nos tems orageux
D'Argos ensanglantée, à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.
Thieste a trop pâli tandis qu'il m'embrassait.
Il a promis la paix; mais il en frémissait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euristée
Sur vos pas en ces lieux ne s'est point présentée?
Vous deviez l'amener dans ce sacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos mystères divins dans la Grèce établis,
La retiennent encor au milieu des prêtresses,
Qui de la paix des cœurs implorent les déesses.
Le ciel est à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous serez sans doute apaisé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il se peut, les immortels propices.
Je ne dois point troubler vos secrets sacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid & sombre accueil était inattendu.
Je pensais qu'à mes soins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter sur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée est mécontent, mais il vous est soumis.

HIPPODAMIE.

Ah ! je voulais de vous, après tant de fouffrance,
Un peu moins de refpect & plus de complaifance.
J'attendais de mon fils une jufte pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié.
Je fais que la nature en a peu fur votre ame.

ATRÉE.

Thiefte vous eft cher, il vous fuffit, Madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans affez long-tems bleffé.
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudeffe ;
Vous avez en tout tems repouffé ma tendreffe ;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne fe rebute pas.
Je conçois vos chagrins, & je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne,
Il n'a pas moins rempli mes defirs empreffés.
Connaiffez votre mère, ingrat, & rougiffez.

SCÈNE II.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS, Peuple.

ATRÉE (*au Peuple, à Polémon & à Idas.*)

QU'ON fe retire. — Et vous au fond de ma penfée
Voyez tous les tourmens de mon ame offenfée,
Et ceux dont je me plains, & ceux qu'il faut celer.

Et jugez si ce trône a pu me consoler.

POLÉMON.

Quels qu'ils soient, vous savez si mon zèle est sincère.
Il peut vous irriter. Mais, Seigneur, une mère
Dans ce temple, à l'aspect des mortels & des Dieux,
Devait-elle essuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans sa colère.
Tous les deux sont cruels, & tous deux de leurs mains.
La mènent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous sur-tout qu'elle devait attendre
Et la reconnaissance & l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thieste en conserve: elle l'a préféré;
Elle accorde à Thieste un appui déclaré.
Contre mes intérêts puisqu'on le favorise,
Puisqu'on a couronné son indigne entreprise,
Que Micène est le prix de ses emportemens,
Lui seul à ses bontés doit des remercîmens.

POLÉMON.

Vous en devez tous deux; & la reine, & moi-même,
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas,
Pélops entre ses fils partagea ses états?
Et vous en possédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'ainesse à vous seul assurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout tems vous fûtes le soutien.

POLÉMON.

J'ai pris votre intérêt fans négliger le fien.
La loi feule a parlé ; feule elle a mon fuffrage.

ATRÉE.

On récompenfe en lui le crime qui m'outrage.

POLÉMON.

On condamne fon crime, il le doit expier.
Et vous, s'il fe repent, vous devez l'oublier.
Vous n'êtes point placé fur un trône d'Afie,
Ce fiége de l'orgueil & de la jaloufie,
Appuyé fur la crainte & fur la cruauté,
Et du fang le plus proche en tout tems cimenté.
Vers l'Euphrate un defpote ignorant la juftice
Foulant fon peuple aux pieds fuit en paix fon caprice.
Ici nous commençons à mieux fentir nos droits.
L'Afie a fes tyrans, mais la Grèce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïffe.
Petit fils de Tantale, écoutez la juftice.

ATRÉE.

Polémon, c'eft affez, je conçois vos raifons;
Je n'avais pas befoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'inftruire.
Vos foins dans ma jeuneffe ont daigné me conduire;
Je dois m'en fouvenir, mais il eft d'autre tems.
Le ciel ouvre à mes pas des fentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le fais; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je fuis votre maître.

POLÉMON.

Puiffe ce titre heureux long-tems vous demeurer,
Et puiffent dans Argos vos vertus l'honorer.

SCÈNE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'EST à toi ſeul, Idas, que ma douleur confie
Les ſoupçons malheureux qui l'ont encor aigrie ;
Le poiſon qui nourrit ma haine & mon courroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.
Mon cœur peut ſe tromper ; mais dans Hippodamie
Je crains de rencontrer ma ſecrète ennemie.
Polémon n'eſt qu'un traître, & ſon ambition
Peut-être de Thieſte, armait la faction.

IDAS.

Tel eſt ſouvent des cours le manége perfide ;
La vérité les fuit ; l'impoſture y réſide,
Tout eſt parti, cabale, injure ou trahiſon,
Vous voyez la diſcorde y verſer ſon poiſon.
Mais que craindriez-vous d'un parti ſans puiſſance ?
Tout n'eſt-il pas ſoumis à votre obéiſſance ?
Ce peuple ſous vos loix ne s'eſt-il pas rangé ?
Vous êtes maître ici ?

ATRÉE.

Je n'y ſuis pas vengé.
J'y ſuis en proie, Idas, à d'étranges ſupplices.
Mes mains avec effroi recouvrent mes cicatrices ;
J'en parle avec horreur ; & je ne puis juger

Dans quel indigne ſang il faudra me plonger. —
Je veux croire, & je crois qu'Ærope avec mon frère
N'a point oſé former un hymen adultère. —
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance & les foudres des Dieux.
Mais il eſt trop affreux qu'au jour de l'hyménée,
Ma femme un ſeul moment ait été ſoupçonnée.
Apprends des ſentimens plus douloureux cent fois.
Je ne ſais ſi l'objet indigne de mon choix,
Sur mes ſens révoltés que la fureur déchire,
N'aurait point en ſecret conſervé quelque empire.
J'ignore ſi mon cœur, facile à l'excuſer,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraſer;
Si dans ce cœur farouche en proie aux barbaries;
L'amour habite encor au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez ſans rougir la revoir & l'aimer.
Contre vos ſentimens pourquoi vous animer?
L'abſolu ſouverain d'Ærope & de l'empire
Doit s'écouter lui ſeul, & peut ce qu'il deſire.
De votre mère encor j'ignore les projets.
Mais elle eſt comme une autre au rang de vos ſujets.
Votre gloire eſt la ſienne; & de trouble laſſée
A vous rendre une épouſe elle eſt intéreſſée.
Son ame eſt noble & juſte; & juſques à ce jour
Nulle mère à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non, ma fatale épouſe, entre mes bras ravie
De ſa place en mon cœur ſera du moins bannie.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit se jeter.
Hippodamie enfin doit vous la présenter.

ATRÉE.

Pour Ærope, il est vrai, j'aurais pu sans faiblesse
Garder le souvenir d'un reste de tendresse. —
Mais pour éteindre enfin tant de ressentimens,
Cette mère qui m'aime a tardé bien long-tems.
Ærope n'a point part au crime de mon frère ;
Ærope eût pu calmer les flots de ma colère,
Je l'aimai, j'en rougis. — J'attendis dans Argos
De ce funeste hymen ma gloire & mon repos.
De toutes les beautés Ærope est l'assemblage,
Les vertus de son sexe étaient sur son visage,
Et quand je la voyais, je les crus dans son cœur.
Tu m'as vu détester & chérir mon erreur ;
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage ;
Nourrissant en secret un affreux souvenir,
Et redoutant sur-tout d'avoir à la punir.

SCÈNE IV.

HIPPODAMIE, ATRÉE, IDAS.

HIPPODAMIE.

Vous revoyez, mon fils, une mère affligée,
Qui toujours trop sensible & toujours outragée,
Revient vous dire enfin du pied des saints autels,
Au nom d'Ærope, au sien, des adieux éternels.

La

La malheureuse Ærope a désuni deux frères;
Elle alluma les feux de ces funestes guerres;
Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux.
Ses jours infortunés sont consacrés aux Dieux.
Sa douleur nous trompait: ses secrets sacrifices
De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.
Libre au fond de ce temple, & loin de ses amants,
Sa bouche a prononcé ses éternels sermens.
Elle ne dépendra que du pouvoir céleste.
Des murs du sanctuaire elle écarte Thieste;
Son criminel aspect eût souillé ce séjour.
Qu'il parte pour Micène avant la fin du jour.
Vivez, régnez heureux. — Ma carrière est remplie.
Dans ce tombeau sacré je reste ensevelie.
Je devais cet exemple, au lieu de l'imiter. —
Tout ce que je demande avant de vous quitter,
C'est de vous voir signer cette paix nécessaire,
D'une main qu'à mes yeux conduise un cœur sincère.
Vous n'avez point encor accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
Séparons-nous tous trois, sans que d'un seul murmure
Nous fassions un moment soupirer la nature.

ATRÉE.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.
Ma femme ose en ces lieux s'arracher à mes bras!
Vos autels, je l'avoue, ont de grands priviléges!
Thieste les souilla de ses mains sacriléges. —
Mais de quel droit Ærope ose-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejeter?

Par des vœux plus sacrés elle me fut unie :
Voulez-vous que deux fois elle me soit ravie ?
Tantôt par un perfide, & tantôt par les Dieux ?
Ces vœux si mal conçus, ces fermens odieux,
Au roi comme à l'époux font un trop grand outrage.
Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos consacrés,
Habités par ma mère en seront honorés.
Mais Ærope est coupable en suivant votre exemple :
Ærope m'appartient, & non pas à ce temple.
Ces Dieux, ces mêmes Dieux qui m'ont donné sa foi,
Lui commandent sur-tout de n'obéir qu'à moi.
Est-ce donc Polémon, ou mon frère ou vous-même,
Qui pensez la soustraire à mon pouvoir suprême ?
Vous êtes-vous tous trois en secret accordés,
Pour détruire une paix que vous me demandez ?
Qu'on rende mon épouse au maître qu'elle offense;
Et si l'on me trahit qu'on craigne ma vengeance.

HIPPODAMIE.

Vous interprétez mal une juste pitié
Que donnait à ses maux ma stérile amitié.
Votre mère pour vous du fond de ses retraites,
Forma toujours des vœux, tout cruel que vous êtes.
Entre Thieste & vous, Ærope sans secours
N'avait plus que le ciel... il était son recours.
Mais puisque vous daignez la recevoir encore :
Puisque vous lui rendez cette main qui l'honore,

Et qu'enfin son époux daigne lui rapporter
Un cœur dont ses appas n'osèrent se flatter,
Elle doit en effet chérir votre clémence.
Je puis me plaindre à vous, mais son bonheur
commence.
Cette auguste retraite, asyle des douleurs,
Où votre triste épouse aurait caché ses pleurs,
Convenable à moi seule, à mon sort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'en-
gage.
Vous l'aimez, c'est assez. Sur moi, sur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injuste soupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur & sévère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère!

ATRÉE.

Vous rendez quelque calme à mes esprits troublés;
Vous m'ôtez un fardeau dont mes sens accablés
N'auraient point soutenu le poids insupportable.
Oui, j'aime encor Ærope, elle n'est point cou-
pable.
Oubliez mon courroux; c'est à vous que je dois
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puisqu'Ærope en ce temple à son devoir fidelle
A fui d'un ravisseur l'audace criminelle,
Je peux lui pardonner. Mais qu'en ce même jour,
De son fatal aspect il purge ce séjour.
Je vais presser la fête, & je la crois heureuse.
Si l'on m'avait trompé... Je la rendrais affreuse.

HIPPODAMIE *à Idas.*

Idas, il vous consulte, allez & confirmez
Ces justes sentimens dans ses esprits calmés.

SCÈNE V.

HIPPODAMIE *seule.*

DISPARAISSEZ enfin, redoutables présages,
Pressentimens d'horreurs, effrayantes images,
Qui poursuiviez par-tout mon esprit incertain.
La race de Tantale a vaincu son destin.
Elle en a détourné la terrible influence.

SCÈNE VI.

HIPPODAMIE, ÆROPE.

HIPPODAMIE.

ENFIN, votre bonheur passe votre espérance.
Ne pensez plus, ma fille, aux funèbres apprêts,
Qui dans ce sombre asyle enterraient vos attraits.
Laissez-là ces bandeaux, ces voiles de tristesse,
Dont j'ai vu frissonner votre faible jeunesse.
Il n'est ici de rang ni de place pour vous
Que le trône d'un maître & le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureusement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.
Ne montrez à ses yeux que des yeux satisfaits,
D'un pas plus assuré marchez vers le palais.

Sur un front plus ferein pofez le diadême.
Atrée eft rigoureux, violent; mais il vous aime.
Ma fille, il faut régner.

ÆROPE.

Je fuis perdue!... ah Dieux!

HIPPODAMIE.

Qu'entends-je? & quel nuage a couvert vos beaux yeux!
N'éprouverai-je ici qu'un éternel paffage
De l'efpoir à la crainte, & du calme à l'orage!

ÆROPE.

Ma mère! j'ofe encor ainfi vous appeler.
Et de trône, & d'hymen, ceffez de me parler,
Ils ne font point pour moi... Je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, Madame, à l'unique refuge
Où je dus fuir Atrée & Thiefte, & mon cœur.
Vous me rendez au jour, le jour m'eft en horreur.
Un Dieu cruel, un Dieu me fuit & nous raffemble,
Vous, vos enfans & moi, pour nous frapper enfemble.
Ne me confolez plus; craignez de partager
Le fort qui me menace en voulant le changer...
C'en eft fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre deftinée.
Mais on ne verra point Ærope abandonnée
D'une mère en tout tems prête à vous confoler.

ÆROPE.

Ah! qui protégez-vous?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller ?

Je vous ſuis.

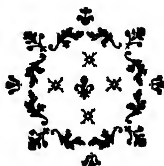
ÆROPE.

Que de ſoins pour un criminelle

HIPPODAMIE.

Le fut-elle en effet, je ferai tout pour elle.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÆROPE, THIESTE.

ÆROPE.

DANS ces asyles saints j'étais ensevelie,
J'y cachais mes tourmens, j'y terminais ma vie;
C'est toi qui m'as rendu à ce jour que je hais.
Thieste, en tous les tems tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funeste dessein nous faisait trop d'outrage.

ÆROPE.

Ma faute & ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi! verrai-je en tout tems vos remords douloureux
Empoisonner des jours que vous rendiez heureux!

ÆROPE.

Nous heureux! nous, cruel! ah dans mon sort funeste
Le bonheur est-il fait pour Ærope & Thieste?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

ÆROPE.

Raviſſeur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils & pour toi.
Thieſte, il t'a donné des droits inviolables.
Et les nœuds les plus ſaints ont uni deux coupables.
Je t'ai fui, je l'ai dû : je ne puis te quitter ;
Sans horreur avec toi je ne ſaurais reſter,
Je ne puis ſoutenir la préſence d'Atrée.

THIESTE.

La fatale entrevue eſt encor différée.

ÆROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Écarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs eſt-elle réſolue ?

THIESTE.

Cette paix eſt promiſe, elle n'eſt point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenſeurs.
Et Micène déjà m'a promis des vengeurs.

ÆROPE.

Me préſervent les cieux d'une nouvelle guerre !
Le ſang pour nos amours a trop rougi la terre.

THIESTE.

Ce n'eſt que par le ſang qu'en cette extrémité
Je puis ſouſtraire Ærope à ſon autorité.
Il faut tout dire enfin ; c'eſt parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un paſſage.

ÆROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je reſſens pour moi.
Thieſte, garde-toi d'oſer rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler & m'entendre.

THIESTE.

Lui vous parler ! — Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous résolu ?

ÆROPE.

— De n'être point à lui. —
Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout tems refusé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,
Et l'on ose exiger que Thieste vous céde !
Vaincu je fais mourir, vainqueur je vous posséde.
Je n'ai point d'autre choix ; on m'attend, & je cours
Préparer ma victoire ou terminer mes jours.

SCÈNE II.

ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE,

Ah ! Madame, le sang va-t-il couler encore ?

ÆROPE.

J'attends mon sort ici, Mégare, & je l'ignore.

MÉGARE.

Quel appareil terrible & quelle triste paix !
On borde de soldats le temple & le palais :

J'ai vu le fier Atrée : il femble qu'il médite
Quelque profond deffein qui le trouble & l'agite.

ÆROPE.

Je dois m'attendre à tout fans me plaindre de lui.
Mégare, contre moi tout confpire aujourd'hui.
Ce temple eft un afile & je m'y réfugie,
J'attendris fur mes maux le cœur d'Hippodamie,
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils font malheureux,
Que tant d'autres, hélas! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos Dieux je me crois réfervée;
Thiefte m'y pourfuit quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher;
Soit qu'un refte d'amour vers moi le détermine,
Soit que de fon rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de diffimuler,
A fon trône, à fon lit il ofe m'appeler.
Dans quel état, grands Dieux! quand le fort qui m'opprime
Peut remettre en fes mains le gage de mon crime;
Quand il peut tous les deux nous punir fans retour,
Moi d'être une infidelle, & mon fils d'être au jour!

MÉGARE.

Puifqu'il veut vous parler, croyez que fa colère
S'apaife enfin pour vous, & n'en veut qu'à fon frère.
Vous êtes fa conquête — il a fu l'obtenir.

ÆROPE.

C'en eft fait, fous fes loix je ne puis revenir.

La gloire de tous trois doit encor m'être chère,
Je ne lui rendrai point une épouſe adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux Dieux, c'était mon dernier choix :
Ces Dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une ame faible & tendre en ſes erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge, il faut ſubir mon ſort,
Je ſuis entre la honte & le coup de la mort;
Mon cœur eſt à Thieſte : & cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Eſt le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon deſtin me pourſuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me déshonore;
Dont l'autre eſt mon tyran, mais un tyran ſacré.

SCÈNE III.

ÆROPE, POLÉMON, MÉGARE.

POLÉMON.

PRINCESSE, en ce parvis votre époux eſt entré;
Il s'apaiſe, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuſe paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoie à vous. Nous connaiſſons tous deux
Les tranſports violens de ſon cœur ſoupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité ſalutaire,

Il voit avec horreur un rival dans son frère.
Persuadez Thieste ; engagez-le à l'instant
A chercher dans Micène un trône qui l'attend ;
A ne point différer par sa triste présence
Votre réunion que ce traité commence.
Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée & de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie avec persévérance
Adoucit de son fils la sombre violence,
Que Thieste abandonne un séjour dangereux :
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.
Vous devez sur ce prince avoir quelque puissance ;
Le salut de vos jours dépend de son absence.

ÆROPE.

L'intérêt de ma vie est peu cher à mes yeux.
Peut-être il en est un plus grand, plus précieux. —
Allez, digne soutien de nos tristes contrées,
Que ma seule infortune au meurtre avait livrées.
Je voudrais seconder vos augustes desseins ;
J'admire vos vertus ; je cède à mes destins.
Puissai-je mériter la pitié courageuse
Que garde encor pour moi cette ame généreuse !
La reine a jusqu'ici consolé mon malheur.....
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

POLÉMON.

Je retourne auprès d'elle ; & pour grace dernière,
Je vous conjure encor d'écouter sa prière.



SCÈNE IV.

ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

VOUS le voyez, Atrée eſt terrible & jaloux ;
Ne vous expoſez point à ſon juſte courroux.

ÆROPE.

Que prétends-tu de moi ? Tu connais ſon injure,
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée armé de ſon pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il pouvait en avoir)
N'obtiendront point de moi que je trompe mon maître.
Le ſort en eſt jeté.

MÉGARE.

Princeſſe, il va paraître.
Vous n'avez qu'un moment.

ÆROPE.

Ce mot me fait trembler.

MÉGARE.

L'abîme eſt ſous vos pas.

ÆROPE.

N'importe, il faut parler.

MÉGARE.

Le voici.

SCÈNE V.

ÆROPE, MÉGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE (*après avoir fait signe à ses gardes, & à* MÉGARE *de se retirer.*)

Je la vois interdite, éperdue,
D'un époux qu'elle craint elle éloigne sa vue.

ÆROPE.

La lumière à mes yeux semble se dérober. —
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez. Une plainte offensante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je sais trop que sur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître, & des plus saintes loix. —
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ses feux l'esclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon sort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez sous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embrasoit l'Argolide & Micène.
Et puissent sous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez-vous: je rougis de vous revoir encore,
Je frémis de parler à qui me déshonore.

Entre mon frère & moi vous n'avez point d'époux ;
Qu'attendez-vous d'Atrée, & que méritez-vous ?

ÆROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juste vengeance
De Thieste & de vous eût égalé l'offense,
Les pervers auraient vu comme je fais punir,
J'aurais épouvanté les siècles à venir.
Mais quelque sentiment, quelque soin qui me presse,
Vous pourriez désarmer cette main vengeresse ;
Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
Ecarter les serpens dont il est dévoré.
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace,
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi ?
Voici le temple même où vous fûtes ravie,
L'autel qui fut souillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains se joignaient — où je crus être aimé ;
Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
Et de haïr Thieste autant que je le hais.
Si vous me refusez vous êtes sa complice ;
A tous deux, en un mot, venez rendre justice.
Je pardonne à ce prix ; répondez-moi.

ÆROPE.

Seigneur,
C'eſt vous qui me forcez à vous offrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal ſecret qu'il faut que je révèle.
Je n'examine point ſi les Dieux offenſés
Scellèrent mes ſermens à peine commencés.
J'étais à vous, ſans doute, & mon père Euriſtée
M'entraîna vers l'autel où je fus préſentée.
Sans feinte & ſans deſſeins ſoumiſe à ſon pouvoir,
Je me livrais entière aux loix de mon devoir.
Votre frère enivré de ſa fureur jalouſe,
A vous, à ma famille arracha votre épouſe.
Et bientôt Euriſtée en terminant ſes jours,
Aux mains qui me gardaient me laiſſa ſans ſecours.
Je reſtai ſans parens. Je vis que votre gloire
De votre ſouvenir banniſſait ma mémoire;
Que diſputant un trône, & prompt à vous armer,
Vous haïſſiez un frère, & ne pouviez m'aimer....

ATRÉE.

Je ne le devais pas — je vous aimai peut-être.
Mais... Achevez. Ærope, abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remiſe entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

ÆROPE.

Je ne ſaurais tromper, je ne dois plus me taire.
Mon deſtin pour jamais me livre à votre frère.
Thieſte eſt mon époux.

ATRÉE.

Lui!

ÆROPE.

Les Dieux ennemis
Éterniſent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle :
Mais que le châtiment ne tombe que ſur elle.
Que ce fils innocent ne ſoit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né ;
La mort entoure encor ſon enfance première ;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il eſt après tout le ſang de vos aïeux ;
Il eſt ainſi que vous de la race des Dieux :
Seigneur : avec ſon père on vous réconcilie ;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie.
Il ſuffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, & non votre pitié.

ATRÉE.

Raſſurez - vous – le doute était mon ſeul ſupplice. –
Je crains peu qu'on m'éclaire – & je me rends juſtice. –
Mon frère en tout l'emporte – il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône & vous-même avec lui. –
De Micène & d'Ærope il eſt enfin le maître.
Dans ſa poſtérité je le verrai renaître. –
Il faut bien me ſoumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte & ſa félicité.
Je ne puis m'oppoſer au nœud qui vous enchaîne.
Je ne puis lui ravir Ærope ni Micène.
Aux ordres du deſtin je ſais me conformer.
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer.

Ne vous figurez pas qu'une vaine tendresse
Deux fois pour une femme ensanglante la Grèce :
Je reconnais son fils pour son seul héritier.
Satisfait de vous perdre & de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même. —
Vous tremblez.

ÆROPE.

Ah ! Seigneur, ce changement extrême,
Ce passage inoui du courroux aux bontés,
Ont saisi mes esprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous alarmez point ; le ciel parle, & je cède.
Que pourrais-je opposer à des maux sans remède?
Après tout, c'est mon frère — & son front couronné,
A la fille des rois peut être destiné. —
Vous auriez dû plutôt m'apprendre sa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire.
Cet enfant de Thieste est sans doute en ces lieux?

ÆROPE.

Mon fils — est loin de moi — sous la garde des Dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme il sera sous la mienne.

ÆROPE.

Sa mère doit, Seigneur, le conduire à Micène.

ATRÉE.

A ses parens, à vous les chemins sont ouverts,
Je ne regrette rien de tout ce que je perds ;

La paix avec mon frère en eſt plus aſſurée.
Allez....

ÆROPE (*en partant.*)

Dieu ! s'il eſt vrai – mais dois-je croire Atrée ?

SCENE VI.

ATRÉE (*ſeul.*)

ENFIN, de leurs complots j'ai connu la noirceur.
La perfide, elle aimait ſon lâche raviſſeur.
Elle me fuit, m'abhorre, elle eſt toute à Thieſte ;
Du ſaint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceſte ;
Ils jouiſſent en paix du fils qui leur eſt né ;
Le vil enfant du crime au trône eſt deſtiné.
Tu ne goûteras pas, race impure & coupable ;
Le fruit des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel preſtige affreux,
Tous les cœurs contre moi ſe déclaraient pour eux ?
Polémon réprouvait l'excès de ma colère ;
Une pitié crédule avait ſéduit ma mère ;
On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs ;
On était attendri de leurs perfides pleurs ;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendreſſes,
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faibleſſes.
Et je ſuis la victime & la fable à la fois,

D'un peuple qui méprise, & les mœurs & les loix.
Je vous ferai frémir Grèce légère & vaine,
Détestable Thieste, insolente Micène.
Soleil, qui vois ce crime & toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur.
Cessez, filles du Stix, cessez troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon aïeul Tantale.
Sur Thieste & sur moi venez vous acharner.
Paraissez, Dieux vengeurs, je vais vous étonner.

SCÈNE VI.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS.

ATRÉE.

IDAS, exécutez ce que je vais prescrire.
Polémon, c'en est fait, tout ce que je puis dire;
C'est que j'aurai l'orgueil de ne plus disputer
Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.
La paix est préférable à l'amour d'une femme,
Ainsi qu'à mes états je la rends à mon ame.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits —
Si vous les approuvez, mes vœux sont satisfaits.

POLÉMON.

Puisse un pareil dessein, que je conçois à peine,
N'être point en effet inspiré par la haine!

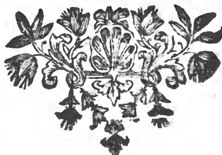
ATRÉE (*en sortant.*)

Craignez-vous pour mon frère?

POLÉMON.

Oui, je crains pour tous deux.
Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux !
Que de ton feu ſacré quelque faible étincelle,
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.
Du bonheur de l'état ſois l'auguſte lien ?
Nature, tu peux tout, les conſeils ne font rien.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÆROPE, THIESTE, MÉGARE.

THIESTE (*à Ærope.*)

JE ne puis vous blâmer de cet aveu ſincère,
Injurieux, terrible, & pourtant néceſſaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne ſaurait confirmer.

ÆROPE.

Ah ! j'aurais dû plutôt expirer & me taire.

THIESTE.

Quoi ! je vous vois ſans ceſſe à vous-même contraire ?

ÆROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit ſentir au moins quelle fatalité
Diſpoſe en tous les tems du ſang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triſte fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leur cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière ;

Il ne peut renverſer l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux & lui.
Mes deſtins ont vaincu, je triomphe aujourd'hui.

ÆROPE.

Quel triomphe! Etes-vous hors de ſa dépendance?
Votre frère avec vous eſt-il d'intelligence?
Atrée en me parlant s'eſt-il bien expliqué?
Dans ſes regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble & de l'inquiétude?
Polémon de ſon ame a long-tems fait l'étude,
Il ſemble être peu ſûr de ſa ſincérité.

THIESTE.

N'importe, il faut qu'il cède à la néceſſité.
C'était le ſeul moyen (du moins j'oſe le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

ÆROPE.

Il eſt maître en ces lieux, nous ſommes dans ſes mains.

THIESTE.

Les Dieux nos protecteurs y ſont ſeuls ſouverains.

ÆROPE.

Eh! qui nous répondra que ces Dieux nous protégent?
Peut-être en ce moment les périls nous aſſiégent.

THIESTE.

Quels périls? entre nous le peuple eſt partagé,
Et même autour du temple il eſt déjà rangé.
Mes amis raſſemblés, arrivent de Micène,
Ils viennent adorer & défendre leur reine;

Mais il n'eſt pas beſoin de ce nouveau ſecours :
Le ciel avec la paix veille ici ſur vos jours ;
La Reine & Polémon, dans ce temple tranquille
Impoſent le reſpect qu'on doit à cet aſile.

ÆROPE.

Vous-même en m'enlevant l'avez-vous reſpecté ?

THIESTE.

Ah! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en eſt pure.

SCÈNE II.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THIESTE, POLÉMON, MÉGARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc déformais tout cède à la nature.
Banniſſez, Polémon, ces ſoupçons recherchés,
A vos conſeils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promeſſes,
Dont mon fils ranimait ma joie & mes tendreſſes.
Pourquoi tromperait-il par tant de fauſſeté
L'eſpoir qu'il fait renaître au ſein qui l'a porté ?
Il cède à vos conſeils, il pardonne à ſon frère ;
Il approuve un hymen devenu néceſſaire;
Il y conſent du moins : la première des loix,
L'intérêt de l'état lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle ; & s'il voit avec peine

Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Consolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéressé,
Lié par ses sermens, oubliant son injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'est point parjure.

POLÉMON.

Reine, je ne veux point, dans mes soins défians,
Jeter sur ses desseins des yeux trop prévoyans.
Mon cœur vous est connu, vous savez s'il souhaite
Que cette heureuse paix ne soit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en est l'heureux garant.
Nous l'attendons ici; c'est de moi qu'il la prend;
Et c'est même en ces lieux qu'il doit avec son frère
Prononcer après moi ce serment nécessaire.

(*A Ærope & à Thieste.*)

C'est trop se défier : goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuse
Au but que vous marquait cette fin trop heureuse;
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis,
Et je peux à la fin, sans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laissent des soupçons;
Confiez-moi ce fils, Ærope, & j'en réponds.

THIESTE.

Eh bien, s'il est ainsi, Thieste & votre fille
Vont remettre en vos mains l'espoir de leur famille,

Vous ma mère, & les dieux, vous serez son appui,
Jusqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

ÆROPE.

De mes tristes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MÉGARE.

Ah! princesse, à quoi m'obligez-vous?

ÆROPE.

Va, dis-je, ne crains rien. — Sur vos sacrés genoux
En présence des dieux je mettrai sans alarmes,
Ce dépôt précieux arrosé de mes larmes.

THIESTE.

C'est vous qui l'adoptez & qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

N'en doutez pas.

POLÉMON.

Voyez ce que vous hazardez.
Je veillerai sur lui.

ÆROPE.

Soyez sa protectrice!
Ma mère, s'il est né sous un cruel auspice,
Corrigez de son sort le sinistre ascendant.
On m'ôtera le jour avant que cet enfant. —

HIPPODAMIE.

Vous savez, belle Ærope en tous les tems si chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.



SCÈNE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THIESTE, IDAS, POLÉMON.

IDAS.

REINES, on vous attend, Atrée eſt à l'autel.

ÆROPE.

Atrée ?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour ſolennel,
Commencer ſous vos yeux ces heureux ſacrifices;
Immoler la victime, en offrir les prémices;
(*à Ærope.*)
Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ſes pères,
Ce gage auguſte & ſaint de vos ſermens ſincères.
C'eſt à Thieſte, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne & qu'il fait annoncer.

THIESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en inſtruire,
Venir prendre ſa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple un devoir plus preſſé
De ces devoirs communs, ſeigneur, l'a diſpenſé.

Vous savez que les dieux sont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les sacrifices.
Les rois des Argiens de ce droit sont jaloux.

THIESTE.

Allons, donc chère Ærope ; — à côté d'un époux
Suivez sans vous troubler une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée ;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

ÆROPE.

Pardonne, cher époux, si tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus. — Le sang des Pélopides
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides.



SCÈNE IV.

POLÉMON, IDAS.

IDAS.

Vous, ne les ſuivez pas?

POLÉMON.

Non, je reſte en ces lieux;
Et ces libations qu'on y va faire aux dieux,
Ces apprêts, ces ſermens me tiennent en contrainte:
Je vois trop de ſoldats entourer cette enceinte:
Vous devez y veiller: je dois compte au ſénat
Des ſuites de la paix qu'il donne à cet état.
Ayez ſoin d'empêcher que tous ces ſatellites
De nos parvis ſacrés ne paſſent les limites.
Que font-ils en ces lieux? — & vous, répondez-moi,
Vous aimez la vertu, même en flattant le roi,
Vous ne voudriez pas de la moindre injuſtice,
Fût-ce pour le ſervir, vous rendre le complice?

IDAS.

C'eſt m'outrager, ſeigneur, que me le demander.

POLÉMON.

Mais il règne, on l'outrage: il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance,
Qui ne trouvent ſouvent que trop d'obéiſſance.

IDAS.

Il n'oserait : sachez, s'il a de tels desseins
Qu'il ne les confira qu'aux plus vils des humains.
Osez-vous accuser le roi d'être parjure?

POLÉMON.

Il a dissimulé l'excès de son injure;
Il garde un froid silence : & depuis qu'il est roi,
Ce cœur que j'ai formé s'est éloigné de moi.
La vengeance en tout tems a souillé ma patrie,
La race de Pélops tient de la barbarie.
Jamais prince en effet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé?

IDAS.

Oui; mais depuis, seigneur, dans son ame ulcé-
rée,
Ainsi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce juste courroux dont il fut possédé,
Par degrés à mes yeux le calme a succédé.
Il est devant les dieux; déjà des sacrifices
Dans ce moment heureux on goûte les prémices.
Sur la coupe sacrée on va jurer la paix
Que vos soins ont donnée à nos ardens souhaits.

POLÉMON.

Achevons notre ouvrage; entrons, la porte s'ou-
vre,
De ce saint appareil la pompe se découvre (*)

(*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, Ærope, & Thieste se mettent à un des côtés. Polémon & Idas en la saluant se placent de l'autre.

La reine avec Ærope avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale;
Puiſſe-t-elle à ſes fils n'être jamais fatale.

SCÈNE V.

Tous les perſonnages précédens, ATRÉE dans le fond.

POLÉMON.

Je vois venir Atrée, & voici les momens
Où vous allez tous trois prononcer les ſermens.

(*Atrée ſe place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, dieux ſouverains du monde;
Dieux! auteurs de ma race en malheurs ſi féconde,
Vous les voulez finir, & la religion
Forme enfin les ſains nœuds de la réunion,
Qui rend, après des jours de ſang & de miſère,
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère.
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois & les états,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, & demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.

A Atrée.

Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a soupçonné ma foi.
Des soldats de Micène il a mandé l'élite.

THIESTE.

Je veux que mes sujets se rangent à ma suite,
Je les veux pour témoins de mes sermens sacrés ;
Je les veux pour vengeurs, si vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah ! bannissez, mes fils, ces soupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié ; la plainte aigrit les cœurs.
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs ;
Dans nos embrassemens qu'enfin tout se répare.

A Polémon.

Donnez-moi cette coupe.

MÉGARE *accourant.*

Arrêtez !

ÆROPE.

Ah ! Mégare ;
Tu reviens sans mon fils !

MÉGARE *se plaçant près d'Ærope.*

De farouches soldats
Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras.

ÆROPE.

Quoi, mon fils malheureux !

MÉGARE.

Interdite & tremblante ;
Les dieux que j'atteſtais m'ont laiſſée expirante.
Craignez tout.

THIESTE.

Ah, mon frère, eſt-ce ainſi que ta foi
Se conſerve à nos dieux, à tes ſermens, à moi ? —
Ta main tremble en touchant à la coupe ſacrée ! —

ATRÉE.

Tremble encor plus, perfide, & reconnais Atrée.

ÆROPE.

Dieux, quels maux je reſſens ! ô ma mère, ô mon fils ! —
Je meurs !

(*Elle tombe dans les bras d'Hippodamie & de Thieſte.*)

POLÉMON.

Affreux ſoupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Ærope, & tu mourras Thieſte ;
Ton déteſtable fils eſt celui de l'inceſte,
Et ce vaſe contient le ſang du malheureux,
J'ai voulu de ce ſang vous abreuver tous deux.

(*La nuit ſe répand ſur la ſcène, & on entend le tonnerre.*)

ATRÉE *tire ſon épée.*

Ce poiſon m'a vengé, glaive achève. —

THIESTE.

Ah, barbare!
Tu mourras avant moi — la foudre nous sépare. —

(Les deux frères veulent courir l'un sur l'autre le poignard à la main. Polémon & Idas les désarment.)

ATRÉE.

Crains la foudre & mon bras, tombe perfide & meurs !

HIPPODAMIE.

Monstres, sur votre mère apaisez vos fureurs.
Mon sein vous a portés, je suis la plus coupable.

(Elle embrasse Ærope & se laisse tomber auprès d'elle sur une banquette. Les éclairs & le tonnerre redoublent.)

THIESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable,
Va, je finis la mienne.

(Il se tue.)

ATRÉE.

Attend, rival cruel. —
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un sépulcre éternel;
Je porterai ma haine au fond de ces abîmes,
Nous y disputerons de malheurs & de crimes.
Le séjour des forfaits, le séjour des tourmens,
O Tantale ! ô mon père ! est fait pour ses enfans.
Je suis digne de toi, tu dois me reconnaître :
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin du cinquième & dernier Acte.

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans ce quatrième volume.

Fin de la table du tome quatrième.

